

FRANÇOIS SCALONI

(1861-1926)

*Fondateur
de l'oeuvre Salésienne
en Belgique et au Congo-Zaïre*

MARCEL VERHULST

LUBUMBASHI 1994

FRANÇOIS SCALONI

(1861-1926)

***Fondateur
de l'oeuvre Salésienne
en Belgique et au Congo-Zaïre***

EDITION PROVISOIRE

INSTITUT S. FRANCOIS DE SALES

MARCEL VERHULST

LUBUMBASHI 1994



PREFACE

Une curiosité tout à fait légitime, je crois, pousse les Salésiens oeuvrant au Zaïre (et non seulement eux, j'espère) à connaître celui qui fut appelé "le fondateur" de l'oeuvre salésienne au Congo (devenu le Zaïre): le Père François SCALONI.

La plupart des Salésiens du Zaïre sait que son tombeau se trouve au cimetière de la Kafubu (à 15 km de Lubumbashi), là où la plupart des confrères Salésiens de Don Bosco, décédés au Zaïre, ont trouvé leur dernière demeure. En général, on est informé aussi du fait que le premier provincial de Belgique, venu en visite canonique au Congo, y a trouvé la mort de manière inattendue. Mais c'est peut-être tout ce que le salésien moyen pourrait raconter de lui...

Qui était alors ce prêtre salésien dont le Recteur majeur de l'époque, Don Rinaldi, parle comme d'un confrère aux "dons extraordinaires d'esprit et de coeur", digne de "l'admiration commune", qui a su accomplir son ministère de supérieur provincial avec "finesse et tact" et une "rare prudence"? Mgr. Vanheusden, évêque missionnaire au Katanga, qui l'avait bien connu aussi, ne demeure pas en reste et parle de "l'inoubliable Père Scaloni".

Le Bulletin salésien belge le caractérise principalement comme "puissant organisateur et homme d'une profonde piété". Par là, continue ce Bulletin, il s'était rendu digne "de vénération auprès de tous ceux qui le connurent". Le Bulletin salésien français, pour sa part, souligne qu'il était un homme "cultivé" et un "religieux d'élite".

Dans les Annales de la Congrégation, Don Ceria dit en résumant que les documents d'archives révèlent en lui un homme de "haute intelligence, de trempe solide, de tact exquis et d'attachement filial à la Congrégation et aux Supérieurs".

Toutes ces appréciations élogieuses suscitent spontanément notre curiosité aujourd'hui, notre désir de mieux connaître ce salésien de la première heure qui risque d'être oublié par la postérité. Pourtant, il fut encore formé sous la direction immédiate de Don Bosco et des premiers Salésiens de la Congrégation.

Au terme de la lettre mortuaire, exceptionnellement écrite par Don Rinaldi lui-même, était exprimé le souhait que la mémoire du Père Scaloni soit conservée par "une monographie spéciale ad hoc". Nous constatons, avec regret, qu'après tant d'années, aucune étude biographique ne lui a été consacrée, même pas dans les provinces qu'il a dirigées et qui ont une dette de reconnaissance envers lui.

* * * *

Il m'est arrivé, au cours de mon noviciat à Groot-Bijgaarden en Belgique (1964-1965), de prendre, par hasard, en main un exemplaire du Manuel des jeunes confrères qui débute dans l'apostolat salésien (Liège 1907). J'en admirais alors le contenu et le ton, ainsi que la fraîcheur et le réalisme des conseils donnés.

Au Zaïre, j'ai pu constater, il y a quelques années, que plusieurs exemplaires de ce livre (et d'autres encore de sa main) se trouvaient dans les bibliothèques des anciennes maisons salésiennes du Katanga, ce qui m'a fait supposer que toute la première génération salésienne oeuvrant au Zaïre (au moins celle qui était passée par les maisons de formation de la Belgique), a été empreinte du système préventif de Don Bosco, d'après l'exégèse, l'explication et aussi la relecture (dans le nouveau contexte socio-culturel belge) qu'en avait faite Don Scaloni. Les anciens confrères de la province m'ont confirmé que ce livre fut leur manuel à l'époque où le P. Montagnini et le P. Grijspeert étaient maîtres des novices (donc à peu près jusqu'en 1950).

Quand j'étais aux études à Rome (entre 1977 et 1881), et voulus m'atteler à approfondir l'histoire de la spiritualité salésienne de Don Bosco, le P. Eugenio Valentini, alors Recteur émérite de l'UPS, m'exprima un jour son regret qu'aucun

salésien, jusqu'à maintenant, n'ait fait une étude monographique du Père Scaloni, qui fut pourtant fondateur de l'oeuvre salésienne aussi bien en Belgique qu'au Congo.

Il a été, rappela-t-il, une figure remarquablement originale, tant par sa manière d'actualiser le "système préventif" de Don Bosco, que par ses prises de position en matière sociale. Comme j'étais déjà engagé dans une étude sur le premier Chapitre général de la Congrégation, ce voeu du Père Valentini resta en ce moment encore une fois lettre morte.

Cependant, arrivé au Zaïre en 1981 pour enseigner, entre autres, l'histoire et la spiritualité salésienne à mes jeunes confrères africains, je me suis de plus en plus convaincu qu'une étude sur l'enracinement historique du charisme salésien au Zaïre serait très utile.

De cette manière, a mûri le projet de commencer une étude des premiers "acteurs" de l'implantation de l'oeuvre. Cela permettrait, en même temps, je croyais, d'offrir, tant aux jeunes confrères, qu'aux éducateurs laïcs dans nos oeuvres, un modèle plus proche de leur situation. C'est ainsi que le désir m'est revenu d'étudier, en premier lieu, la figure du Père Scaloni.

* * *

L'esquisse biographique et l'étude sommaire de sa pensée que nous présentons ici, ne sont pas encore la monographie scientifique (avec les références nécessaires aux sources) que j'ai l'intention de rédiger dans l'avenir. Dans ce sens, je crains de décevoir plus d'un de nos lecteurs. Je suis conscient de cette lacune, mais elle est due un grande partie au fait que, au début, je n'avais pas l'intention d'écrire une vraie biographie, mais simplement une plaquette d'une dizaine de pages. Au fur et mesure que j'ai travaillé autour de cette belle figure salésienne, j'y ai pris goût et j'ai amplifié le travail déjà commencé jusqu'à ce qu'il est devenu un petit ouvrage, mais sans avoir pris note des références exactes.

Je me tranquillise un peu en sachant que récemment d'autres ont travaillé de la même manière. En lisant par ex. la belle biographie sur Cardinal Lavignerie de Joseph Perrier, *Vent d'avenir. Le Cardinal Lavignerie (1825-1892)* (Ed. Karthala, Paris 1992, 158 pp.), j'ai constaté que le livre n'a pas non plus de références en bas de page, alors qu'il abonde en citations. Il a cependant toute la beauté d'une biographie narrative sans être fantaisiste ou simpliste. Je m'en suis inspiré dans la manière de rédiger le travail que je vous présente.

Ma biographie est donc de nature "narrative" ou, si l'on veut, de nature divulgatrice et explicative, sans analyse détaillée de chaque source en particulier. Je tiens néanmoins à affirmer qu'elle est fondée sur toute une documentation écrite, manuscrite et imprimée, à laquelle je me réfère dans la bibliographie à la fin de mon petit ouvrage. Un regard sur celle-ci pourra convaincre le lecteur de la solidité de la base documentaire.

Le petit ouvrage a simplement comme but de faire mieux connaître aux Salésiens d'Afrique Centrale la belle figure de leur premier provincial, de manière à ce que son exemple de vie salésienne, ainsi que son "projet" éducatif et social, ne soient pas complètement ignorés ou oubliés par la postérité.

Je fais encore remarquer que, la partie biographique, étant écrite à partir du Zaïre, et en premier lieu pour les confrères zaïrois, développera surtout la contribution de Père Scaloni dans la fondation et le premier développement de l'oeuvre salésienne en ce pays. Pour son activité dans d'autres pays, je me suis limité à raconter l'essentiel.

L'étude de la vie et de la pensée du Père Scaloni, telle qu'elle est présentée ici provisoirement, peut déjà donner une réponse à un triple intérêt:

- d'abord, un intérêt historique:

Vivant et travaillant dans un pays comme le Zaïre, où le culte des ancêtres a été (et est encore en partie) à l'honneur, il est tout à fait normal que les gens aiment connaître l'origine de quelqu'un, qui étaient ces grands-parents, pour remonter finalement jusqu'à l'ancêtre le plus éloigné, mais encore connu.

L'ancêtre de la Famille salésienne d'Afrique Centrale, plus particulièrement des Salésiens de Don Bosco au Zaïre, s'appelle François Scaloni. Avec le confrère coadjuteur Pierre Ferraris, il forme le chaînon qui relie directement les Salésiens arrivés en Afrique avec l'ancêtre premier: Don Bosco.

Comme les appréciations précitées l'ont déjà fait comprendre (et comme nous le verrons plus en détail), la qualité religieuse et salésienne de ce grand supérieur provincial était bien au-delà de la moyenne, et mérite d'être bien connue par tous les Salésiens du monde.

On peut dire qu'il a donné sa vie pour que vive et croisse une partie du monde salésien qui lui était particulièrement chère.

Le Père Scaloni est une figure incontournable dans l'histoire de l'implantation de l'oeuvre salésienne en Belgique et en Afrique centrale. Nous chercherons seulement de préciser son rôle dans cette implantation et de voir en quelle mesure on peut l'appeler "fondateur" de l'oeuvre salésienne dans cette partie du monde salésien.

- un intérêt pédagogique:

D'après le Père José Manuel Prellezo, professeur et historien de la pédagogie à l'Université Pontificale Salésienne de Rome (dans une étude de 1988 sur la "réflexion pédagogique" dans la Congrégation), le Père Scaloni mériterait certainement d'être plus étudié et connu, et "non seulement dans le milieu de la petite histoire de la pédagogie salésienne".

On sait, par ex., que le Cardinal Mercier, ami des Salésiens - appelé par le Bulletin salésien belge: Coopérateur salésien - faisait régulièrement cadeau de l'ouvrage de Scaloni *Le jeune Educateur chrétien au clergé*, en particulier aux ordinands, qui normalement devenaient d'abord professeurs-éducateurs dans les collèges diocésains, avant d'être affectés à une paroisse. Les idées pédagogiques du Père Scaloni ont donc pu avoir une influence sur un bon nombre de prêtres séculiers et de laïcs.

Certes, la pensée pédagogique du Père Scaloni est "datée". En relisant ses écrits, on sent çà et là que son style littéraire n'est plus celui d'aujourd'hui; son langage est excessivement moralisateur. Les idées développées sont parfois un mélange curieux de considérations psychologiques, morales, ascétiques, et religieuses.

De cette manière, en s'arrêtant à la surface, on peut être déçu. Plusieurs éléments de sa pensée sont sans doute périmés parce que trop liés à son temps et aux schèmes de pensée qui étaient ceux de son milieu.

Néanmoins, pour un lecteur attentif, s'y cachent suffisamment d'éléments (pour ne pas dire: des trésors de réflexion) qui restent encore valables et qui présentent, dans leur ensemble, une vision très cohérente des problèmes éternels de l'éducation. Son message pédagogique mérite donc, à notre avis, d'être encore écouté par les éducateurs d'Europe et d'Afrique, surtout ceux qui veulent entendre une "sagesse" plus qu'une "science", et qui cherchent comment actualiser et inculturer le système préventif.

- enfin, un intérêt actuel:

Je pense que la figure de Scaloni contient un message très actuel et valable pour l'Afrique, en particulier pour le Zaïre.

Dans cette période de transition politique qui dure depuis 1990, le pays souffre de la déliquescence de l'Etat, du mauvais fonctionnement des institutions, d'un manque du sens du bien commun, etc. L'inflation galopante, le manque de productivité, le chômage, la montée des prix, les bas salaires: tous ces facteurs ont causé une paupérisation inquiétante dans de larges couches de la population, avec son train de misères sociales et morales. Le phénomène le plus visible en est la multiplication des "enfants de la rue" dans les villes du pays, problème qui nous interpelle en tant que Salésiens de Don Bosco.

Ce qui est le plus nécessaire pour sortir le pays du bourbier, ce sont des hommes incorruptibles qui soient un modèle pour les autres, qui sachent donner une nouvelle orientation à la marche de la société zaïroise; des personnes aussi qui osent entreprendre courageusement des oeuvres nouvelles sans peur des risques.

La forte personnalité de Père Scaloni peut encourager à la cohérence dans le respect des principes qu'on professe et dans la vie pratique qui doit en être l'expression. Il peut inspirer un engagement qui ose aller jusqu'au sacrifice de soi-même pour la dignité de l'homme, en premier lieu celle des ouvriers, des jeunes, des laissés pour compte.

En particulier, il a exercé avec brio l'apostolat de la vérité et de la transparence, qui sont les conditions indispensables pour une saine démocratie à laquelle on aspire tant au Zaïre. A travers ses publications, le Père Scaloni a su déjouer les pièges et démasquer la tactique de dissimulation de ces adversaires. Son exemple peut aider à mieux saisir le rôle important que le clergé et les éducateurs laïcs chrétiens peuvent jouer dans la formation d'une conscience sociale.

Surtout, il ne supportait pas que la jeunesse soit trompée et sacrifiée aux intérêts des hommes politiques. Alors, il devint farouche.

C'est comme si, aujourd'hui, le Père Scaloni lançait d'outre-tombe un vibrant appel aux jeunes du fond de son tombeau en terre zaïroise pour combattre, à leur tour, pour des causes nobles, comme il l'a fait il y a un peu moins d'un siècle.

Comme éducateur et pédagogue, il nous met en garde que la réforme du monde commence par soi-même, dans la formation du caractère et de la volonté; bref, par la personnalité de chacun.

* * *

Enfin, je ne peux terminer cette préface, sans professer que j'ai une grande dette de reconnaissance envers les personnes qui m'ont aidé à rédiger cette biographie, en particulier:

- le P. Léon Verbeek, qui a mis à ma disposition sa documentation sur le début de l'oeuvre salésienne au Congo (contenant des transcriptions et des photocopies de textes manuscrits importants provenant de différentes archives);
- les PP. Guillaume Ladrille, J.-L. Vande Kerkhove, Joseph Coucy, et Gustave Janssens, qui ont donné une aide pour la révision et correction du texte français;
- le secrétaire provincial de la Province d'Angleterre, Bernard F. Grogan, qui m'a gentiment envoyé quelques photocopies du Bulletin salésien anglais.
- le P. Gaston De Neve, pour le matériel photographique et la correspondance avec la province d'Angleterre.

- la communauté du Theologicum de Lubumbashi, en particulier le P. Bernardo Alonso,
pour l'aide logistique.

P. Marcel Verhulst

Lubumbashi, 24 mai 1994

* * * * *



1914

P. Scaloni en visite canonique à la mission d'Elisabethville

PREMIERE PARTIE

**BIOGRAPHIE
ET PORTRAIT SPIRITUEL**

A. VIE ET OEUVRE

1. En Italie, en France et en Belgique

Francesco Scalonì est né dans l'Italie Centrale, à Monterubiano (Ascoli Piceno), au sud d'Ancône, dans les Marches, en 1861. De sa famille nous ne savons presque rien, sinon qu'un de ses frères fut prêtre séculier.

C'est à Rome qu'il vit pour la première fois Don Bosco en 1875, lors d'une visite de celui-ci à la famille des ducs Salviati chez qui ses parents étaient employés. Francesco avait alors 14 ans.

Les ducs Salviati, d'après Don Lemoyne, étaient une famille romaine, très catholique, engagée dans les oeuvres de charité (par ex. dans les conférences de S. Vincent de Paul) et dans la politique. Ils s'occupèrent entre autres d'organiser "l'oeuvre nationale des Congrès catholiques", qui fut le début d'un regroupement politique des catholiques en Italie, lequel sera relayé plus tard par la "démocratie chrétienne".

Que s'est-il passé entre lui et Don Bosco? Mystère. Cette rencontre a dû faire une forte impression sur le jeune homme, bien qu'il n'en parla guère, même pas avec ses intimes. En tout cas, quelques mois après, en mai 1876, le jeune Scalonì débarquait à Valdocco, on ne sait pas bien comment. Il fut d'abord mis au travail dans la section des "apprentis", selon les uns à l'atelier de menuiserie, selon les autres à l'atelier de reliure.

D'après Don Rinaldi, le jeune homme avait "beaucoup de défauts propres à son âge", mais il améliora rapidement sa conduite par la grâce reçue dans les sacrements qu'il recevait avec fréquence. Don Bosco l'aurait suivi de près en lui prodiguant ses conseils. Le jeune Scalonì s'y appliqua par des efforts sérieux car il avait une "volonté tenace".

Compte tenu de ses aptitudes littéraires, Don Bosco le fit passer assez vite à la section des "latinistes". Ainsi, Don Bosco pouvait aussi mieux cultiver la vocation qui avait déjà commencé à germer dans son coeur.

Dès 1879, l'annuaire de Valdocco le signale parmi les aspirants-clerics. Il brûle les étapes et, en 1881, Don Bosco pouvait lui donner la soutane pour commencer le noviciat à San Benigno. Il y fit profession le 7 octobre 1882. Il a alors 21 ans. Il émit tout de suite ses voeux perpétuels suivant l'habitude de ce temps. Il passera encore une année en Italie avant d'être envoyé en France.

Notons qu'il aura ainsi vécu et travaillé durant plus de 7 années sous la direction immédiate de Don Bosco et des premiers Salésiens. Il manifesta dès le début un ardent désir de travailler au milieu des jeunes avec la bonté et la vigilance qu'il avait apprises chez le père de tous les jeunes à Valdocco: Don Bosco.

* * *

Il travaillera ensuite, de 1883 à 1891 (donc pendant à peu près 8 ans), dans les maisons de France ouvertes par Don Bosco lui-même: à Nice, (souvent visitée par Don Bosco), à Marseille et enfin à Paris. Notons que ces maisons étaient conçues sur le modèle de l'institut du Valdocco, avec des apprentis et des latinistes.

A ce moment, l'oeuvre salésienne en France était encore à ses débuts. Don Albera, premier provincial de France, y exerçait une direction paternelle, en sorte que le jeune Scaloni ne devait pas s'y sentir trop dépaysé.

En 1883, Don Bosco l'envoya tout d'abord à la maison de Nice, à laquelle il donnera les prémices de son activité salésienne. Il y demeurera trois ans. Francesco s'appellera désormais François.

En 1886, le jeune abbé Scaloni est envoyé à Marseille. Entre-temps, il s'applique avec assiduité aux études théologiques. Il est ordonné le 16 décembre 1887 par Mgr. Robert..

De 1888 à 1891, pendant trois ans, nous le trouvons à Paris, où il fait déjà partie du "chapitre" (aujourd'hui appelé "conseil" de la Maison). Il poursuit sa formation théologique à l'Institut Catholique où il a comme professeur de Droit canonique Don Gasparri, qui deviendra cardinal, secrétaire d'état du Vatican, à l'époque de Pie XI.

Il est déjà très actif. D'après Don Rinaldi, dans les maisons de France, il donna les meilleures preuves de bonté inaltérable, de piété solide, de grande prudence et d'une conduite de vrai religieux au milieu des occupations les plus disparates.

Entre autres choses, on l'avait chargé de la musique instrumentale. Musicien dans l'âme, sa clarinette avait franchi les Alpes avec lui. Nous constaterons d'ailleurs qu'il restera toute sa vie grand amateur de musique instrumentale. Pendant le dernier voyage qu'il effectua en Afrique, il prit encore une fois le bâton de chef d'orchestre en main pour ouvrir la soirée. Par l'aisance avec laquelle il battait la mesure, il montra qu'il connaissait le métier depuis bien longtemps. En effet, il paraît que, dans son jeune âge, il avait dirigé une fanfare militaire.

* * *

A Liège, au quartier du Laveu, Mgr. Doutreloux avait fait construire, avec l'aide de ses prêtres et de leurs paroissiens, un merveilleux établissement qui pouvait abriter 200 jeunes. Il avait obtenu de Don Bosco lui-même la promesse de venir s'occuper de la jeunesse dans son diocèse.

C'est le Père Francesco Scaloni qui sera nommé directeur de cette première fondation salésienne en Belgique. En 1891, après huit ans de séjour en France, il est mis à la tête de la toute jeune communauté de Liège. Lui-même n'a que 30 ans; le préfet Virion: 31 ans; le catéchiste Canoni: 25 ans; le jeune abbé E. Méderlet: 24 ans. Tous les quatre vont déployer une grande activité.

La maison de Liège dépendait alors directement du Chapitre Supérieur de Turin (aujourd'hui: Conseil Général). Quand la Province de Paris sera érigée en 1896, les trois maisons belges lui seront rattachées. Finalement, en 1902, on créa une province belge autonome. C'est le Père Scaloni qui est nommé comme premier provincial. Aux quatre maisons belges (Liège, Tournai, Hechtel, Verviers) on ajouta encore deux oeuvres suisses.

A partir de 1909, son mandat de provincial s'étendra aussi à la province anglaise, tandis que lui-même continuera de résider à Liège. En 1911, s'ajoutera encore la charge de la mission salésienne au Congo belge. Après le retour de sa première visite canonique à ses confrères salésiens du Congo, en 1914, la première guerre mondiale éclata.

Pour les maisons salésiennes et les confrères de Belgique, la période entre 1914-1918 fut un temps de lutte pour la survie des communautés et des oeuvres. Un grand nombre de confrères fut appelé sous les armes et les maisons furent occupées par

les soldats allemands. De plus, les confrères restés dans les maisons devaient penser à soulager, autant que possible, la population et les nombreux orphelins de guerre.

Quand en novembre 1919 il eut à se rendre à son nouveau siège de Londres, pour y devenir le supérieur de la province d'Angleterre et d'Irlande, il devait encore continuer à gouverner la province belge pour toute l'année 1919-20, et cela pendant qu'il avait à s'exercer à parler l'anglais, ce qui n'était déjà plus si facile à son âge!

En faisant le bilan de son long mandat de provincial de Belgique (de 1902 à 1919, année où il sera remplacé par le Père Virion), on constate que le Père Scaloni a fait des visites d'inspection régulières dans toutes les maisons.

Il expédiait les affaires courantes, examinait les propositions de nouvelles maisons et étudiait l'organisation de celles-ci (Gent, Groot-Bijgaarden, Antoing, Ixelles et Remouchamps (qu'il aimait appeler: "le Lanzo belge"; accepté entre autres pour y envoyer les confrères malades et en convalescence).

Il cherchait des bienfaiteurs et des coopérateurs. Et dans ce but, il donnait assez souvent des conférences.

Une des activités les plus remarquables de sa période liégeoise fut la publication de livres et de brochures. Il a vraiment cru dans l'importance de l'apostolat de la presse.

Son travail de publiciste fut particulièrement engagé sur le plan social et pédagogique. Nous y reviendrons plus en détail dans la suite. Notons ici seulement que, dès les premières années que le Père Scaloni travaillait en Belgique, il avait commencé à suivre, avec la passion d'un homme d'étude, "le mouvement social" qui était très développé en Belgique. Il se montra bien vite compétent en la matière dans ses conférences aux anciens élèves et aux ouvriers et dans ses oeuvres écrites qui en étaient une élaboration ultérieure.

Don Rinaldi remarque que celles-ci étaient toujours "très appréciées" et qu'elles avaient fait un grand bien.

En 1910, il participa à un Chapitre général (assez important dans l'histoire de la Congrégation). Sur la photo de circonstance, on voit sa physionomie fraîche, vivante à côté de Don Ricaldone, homme de la même trempe. Dans une discussion pour savoir si les "préfets et vicaires apostoliques" pouvaient aussi participer avec voix active au Chapitre général, il intervint pour appuyer cette proposition en se référant à un Chapitre général tenu à Liège par les Oblats de Marie, où - selon lui - les "évêques missionnaires" avaient le même droit de vote que les autres membres.

Il est permis d'y voir un signe de la grande importance que devait avoir pour lui l'oeuvre missionnaire dans l'Eglise. Le moment ne tardera pas de venir pour lui d'offrir une occasion unique pour montrer que son amour pour les missions était vrai et profond. C'est dans la même année 1910, en effet, qu'il sera sollicité par les autorités, tant gouvernementales qu'ecclésiastiques, de contribuer efficacement à l'oeuvre missionnaire au Congo.

2. Son rôle dans la fondation de l'oeuvre salésienne au Congo

A l'époque où l'Etat Indépendant du Congo devint colonie belge, le ministre des colonies, Jules Renkin, fit appel à des congrégations religieuses pour fonder des missions et organiser l'enseignement des autochtones et des colons. Pour le Sud-Katanga, région appelée par son industrie minière à un grand développement, il décida de s'adresser aux Salésiens en vue d'établir des écoles primaires et professionnelles pour enfants noirs. Les négociations entre le gouvernement et les Salésiens pour la fondation de la première oeuvre au Congo (actuellement le Zaïre) furent longues et laborieuses.

C'est par l'intermédiaire de Mgr. Rutten (successeur de Mgr. Doutreloux), que le ministre entra pour la première fois en contact avec le Père Scaloni en 1910. Vu le manque de personnel, ce dernier ne se montra guère enthousiaste pour l'acceptation de l'oeuvre proposée. Mais après avoir pris de plus amples renseignements, il se rallia à l'avis de son conseil qui se montrait plutôt favorable à la nouvelle fondation. Il restait à obtenir le consentement des supérieurs de Turin. Le 29 mars, il écrivit en ces termes au Chapitre Supérieur (actuellement appelé: Conseil général) de Turin:

"A l'Evêque, au directeur général du Ministère des Colonies, au Ministre Renkin lui-même, j'ai dit déjà en quel embarras nous nous trouvons quant au personnel; la même chose je l'ai répétée devant mon Conseil; mais après les insistances de tous et spécialement après la déclaration unanime des Membres de mon Conseil, lesquels m'ont démontré qu'on ne pouvait pas refuser une telle offre, et que toutes les maisons auraient été disposées à faire quelque sacrifice pour donner satisfaction aux instances du Gouvernement belge, je me suis décidé d'entreprendre les pratiques préliminaires, dans le but de bien connaître les intentions du Gouvernement belge, [et] pour pouvoir informer de tout les Supérieurs Majeurs".

Le Ministre est d'accord pour retarder jusqu'en 1912 cette première expédition; laquelle, selon l'avis du Conseil provincial, pourrait être composée de 3 Prêtres, de 2 ou 3 Coadjuteurs et de 4 ou 5 de nos meilleurs anciens élèves.

"Je ne me fais pas d'illusion sur les difficultés de cette belle Mission, à cause de la rareté de notre personnel; mais, en me rendant bien compte de l'importance de la chose et du mauvais effet que produirait notre refus, je me rallie au point de vue [litt. j'unis mes instances à celles] des autres [membres du Conseil inspectorial], afin que les Rév. Supérieurs Majeurs nous autorisent à donner à l'Evêque, au Ministre et à son Eminence le Cardinal Mercier, une réponse affirmative. Nous nous arrangerons avec le personnel que nous avons sans en demander à Turin, à condition qu'on ne nous en enlève pas pendant quelques années (...)"

Au Chapitre Supérieur, on parla de la proposition du gouvernement, appuyée par Don Scaloni et son conseil, le 13 avril 1910. On voulait avoir des informations ultérieures concernant les personnes qui feraient partie de la première expédition et surtout sur le futur chef de l'expédition.

Don Scaloni répondit le 27 juin 1910 que "d'accord avec son Conseil", il proposait le P. Sak comme directeur, qui depuis 5 ans exerçait la fonction de "préfet", d'abord à Liège, puis à Verviers.

Le Père Sak était fils d'un inspecteur des écoles au Limbourg. Il avait une bonne expérience salésienne des écoles professionnelles salésiennes en Belgique, ainsi que d'un cercle florissant d'ouvriers et d'anciens élèves. Il était l'homme tout indiqué pour conduire la première équipe qui devait fonder une oeuvre semblable à celles qu'il avait connues en Belgique.

Les autres membres de l'équipe seraient: les PP. Schillinger et Mariage; les confrères Coadjuteurs: Maus, Ferraris et Verboven; et quatre anciens élèves parmi les meilleurs (non cités nominalement).

La mort de Don Rua (10 avril 1910) retarda l'acceptation, mais, dès l'élection de son successeur, Don Albera, l'accord "de principe" fut donné le 14 juillet 1910 par le Chapitre Supérieur, mais on fit savoir au Père Scaloni qu'il ne devait pas espérer que les membres de l'expédition seraient suppléés par du personnel nouveau que le Chapitre Supérieur de Turin aurait dû envoyer.

Pour donner l'accord définitif, on attendrait jusqu'à ce que le contrat ait été rédigé et envoyé.

Le 28 juillet, le Père Scaloni communiqua la bonne nouvelle au ministre Renkin, en disant que la Congrégation était heureuse de donner sa collaboration pour l'évangélisation du Congo, à partir de 1912:

"...j'ose vous promettre que la pieuse société de St. François de Sales (province de Belgique) est très heureuse de vous donner sa collaboration pour l'évangélisation du Congo. J'attends donc vos propositions fermes pour la fondation à faire, en l'année 1912, d'un établissement salésien au Katanga. Nous en examinerons avec soin les conditions, et je ne doute pas, Monsieur le Ministre, que nous puissions nous entendre avec vous pour le succès de cette oeuvre éminemment chrétienne et civilisatrice (...)"

Par une lettre du 20 février 1911 du ministre Renkin au Père Scaloni. Mais le 20 mars 1911, nous savons qu'il y avait déjà un accord de principe sur les conditions de l'envoi des missionnaires salésiens:

"...vous avez bien voulu marquer votre accord avec moi sur le principe de votre acceptation de la direction d'une école à confier à vos religieux dans le Katanga. Nous avons échangé à cet égard une correspondance établissant les conditions dans lesquelles se ferait la collaboration de la Congrégation des Salésiens" (...). ...la méthode que vous préconisez, d'ériger au début une installation provisoire, qui se changerait en un établissement définitif dont la construction serait assurée par vos soins et répondrait à vos desiderata, permet de réduire la 1ère caravane à un strict minimum, à compléter au fur et à mesure du développement des travaux".

Dans la même lettre, le ministre fit comprendre qu'il était pressé d'envoyer les Salésiens plus tôt que prévu, c.-à-d. en 1911 au lieu de 1912. Dans un entretien privé, le ministre Renkin expliqua que les "libres penseurs" étaient en train de déployer de grands efforts pour prendre en main l'enseignement officiel du Katanga.

Cet imprévu exigeait un grand sacrifice de la part de la province, mais le Père Scaloni en comprenait l'enjeu historique. Il était donc prêt à y consentir, comme il le signifia dans une lettre au Recteur Majeur, Don Albera, pour demander leur avis:

"Que dois-je répondre à Mr. le ministre? Si j'avais pu conserver tout mon personnel, nous aurions été prêts pour 1912, mais si nous devons aller en octobre 1911, je ne pourrais pas disposer de 3 prêtres, sans vous en demander deux pour me remplacer les partants, car je n'aurai qu'un seul prêtre qui soit à Gr[and]-Big[ard], cette année. D'un autre côté, je connais par voie confidentielle les inquiétudes du Ministre et le motif qu'il a de nous demander d'anticiper notre départ d'un an. (...). Mr. le ministre connaît les efforts de la Secte pour déchristianiser le Congo et ayant reçu les offres de 14 instituteurs libres penseurs pour l'aider à instruire les noirs du Katanga, il les a remerciés, leur disant qu'il était déjà lié avec les Salésiens, lesquels devaient partir sous peu, etc. etc. (...) le Ministre rencontre de grandes difficultés de la part de plusieurs comités libres penseurs, qui cherchent d'installer leurs hommes de suite, pour envahir la place avant l'arrivée des religieux et [il a dit] que toutes les communautés religieuses devaient l'aider en prenant les devants sur l'ennemi commun. Ces raisons me paraissent très graves. Je vous serais reconnaissant, Vénéré Père, si vous pouviez me faire savoir au plus tôt, si oui ou non, le ministre pourra compter sur le départ des Salésiens pour cette année. Pour beaucoup de raisons, nous ne pourrions pas envoyer moins de 3 prêtres et 3 coadjuteurs; j'ai ces 3 prêtres et ces 3 coadjuteurs; mais pour remplacer les 3 prêtres, je n'en aurai qu'un seul, et, dans toutes nos maisons, nous avons seulement le strict nécessaire et de partout on me demande des renforts".

Le Chapitre Supérieur répondit qu'il n'avait pas d'objection et qu'il était disposé à contenter le Ministre, "à condition que le Père Scaloni trouvât le personnel parmi le

sien de Belgique". Et on signalait encore une fois: "de l'Italie on ne peut envoyer personne".

Le Père Scaloni répondit donc au ministre Renkin qu'il pouvait donner son accord définitif pour l'envoi de la première expédition en 1911:

"Le Vénéré Recteur Majeur ayant examiné attentivement, avec son Conseil, l'appel fait aux salésiens pour contribuer à l'évangélisation du Congo, m'a donné toutes les autorisations nécessaires pour seconder Vos nobles desseins, malgré la pénurie extrême de notre personnel (...). Vous pouvez compter sur l'humble concours des PP. Salésiens pour commencer, dès cette année, la fondation projetée. Vous aurez la bonté de me faire savoir, en temps utile, avec une certaine précision, le nombre des membres de cette première expédition, l'objet bien déterminé de la mission qu'ils auront à remplir, afin que je puisse faire un choix des sujets, en conséquence. J'espère, toutefois, que le départ n'aura pas lieu avant le mois d'octobre, parce que ce court espace de temps nous sera absolument nécessaire pour nous y préparer. Etant donné qu'arrivés sur place, il y aura de nombreuses dispositions à prendre, j'ai pensé conduire moi-même ce 1er groupe de missionnaires. Je suppose que Vous n'y verrez aucun inconvénient, et, que Vous voudriez bien me faciliter les moyens de déplacement, pour mener à bonne fin une entreprise qui Vous tient tant à coeur et que je suis heureux d'inaugurer sous Vos auspices (...)"

Dans sa réponse au Père Scaloni, du 12 avril 1911, le Ministère des Colonies stipula les conditions matérielles, financières et autres que le gouvernement était prêt à assurer pour permettre la première fondation salésienne au Congo. Le Directeur général délégué du Ministère, E. de Kervyn, y exprima d'abord "toute la satisfaction" qu'il éprouva de l'assurance reçue de la part de la Congrégation salésienne pour "collaborer, dès cette année, à l'oeuvre civilisatrice du Gouvernement" par l'enseignement de la jeunesse autochtone du Katanga.

Il spécifiait que c'était Bunkeya qui convenait le mieux "pour l'installation d'une première école" et qu'on ferait le nécessaire pour que la population soit "préparée à l'idée d'envoyer les enfants à l'école".

Il précisa encore que la première équipe ne devrait pas comporter plus de cinq ou six membres "capables de donner l'enseignement primaire et professionnel". Il souhaita une préparation adéquate de cette première équipe, au frais du Ministère, en promettant d'envoyer prochainement des grammaires et des lexiques pour apprendre la langue locale et en exprimant le désir qu'au moins trois membres suivent les cours de médecine tropicale en participant à une session spéciale qui s'ouvrirait à Bruxelles le 18 mai prochain. Il assura de s'occuper de la préparation de l'envoi de tout le mobilier, des ustensiles, des fournitures scolaires, des médicaments etc., nécessaires pour une première installation "provisoire". Le choix de l'emplacement définitif serait laissé aux Salésiens "avec l'assistance des autorités locales", une fois arrivés au Congo.

Finalement, le directeur général déconseilla au Père Scaloni d'accompagner en personne la première caravane: votre présence, écrivit-il, sera plus utile lorsqu'il s'agira de l'installation définitive ou même lorsque celle-ci sera déjà faite. Il ajouta: c'est la procédure habituelle que l'Etat prévoit pour les Supérieurs des autres Congrégations enseignantes déjà établies au Congo.

Dans une nouvelle lettre, adressée à Mr. Kervyn, directeur général au Ministère des Colonies, le Père Scaloni donnait la liste définitive des confrères qu'il avait l'intention d'envoyer:

"Ces confrères, 3 prêtres et 3 laïcs, peuvent se dévouer à l'évangélisation, à l'instruction primaire, à l'enseignement de l'agriculture, au métier de tailleur,

menuisier et boulanger. Il va sans dire qu'ils peuvent également enseigner la musique vocale, instrumentale, le dessin, la gymnastique, etc.
 Dans l'espoir que Dieu bénira les efforts communs du Gouvernement et de ses collaborateurs pour réaliser au Congo une prompte et sérieuse évangélisation chrétienne, je suis heureux, Mr. le Directeur général, de Vous offrir mes hommages respectueux et dévoués en N.S.

Votre humble serviteur. Fr. Scaloni, p.s.

Un "contrat", en bonne et due forme, sera passé entre le Ministre Renkin et le Père Scaloni, provincial, le 14 octobre 1911, 2 jours après le départ de la première équipe pour le Congo. Le premier article stipulait:

"La Congrégation des Salésiens, au Congo, pour autant que la disponibilité du personnel le lui permet, s'engage à desservir les établissements d'instruction que la Colonie du Congo Belge a créés à Elisabethville ou créera dans d'autres localités du Vice-gouvernement Général du Katanga, et ce aux conditions suivantes (...)"

Comme nous l'avons dit, Don Scaloni s'était déjà mis à composer une première équipe de six confrères, disposés à se rendre en Afrique. Six salésiens, dont quatre Belges, un Français (alsacien), et un Italien. Cinq sur six faisaient partie de la communauté de Liège et avaient donc été formés par le Père Scaloni lui-même.

Le gouvernement voulait se limiter à cinq personnes, mais le Père Scaloni insista sur le nombre de 6 confrères afin d'avoir, dès le début, une communauté régulière avec un directeur canoniquement nommé (pour obtenir ce statut, les Règles de la Congrégation exigeaient un minimum de 6 confrères).

3. Le premier développement de l'oeuvre salésienne au Congo

La cérémonie du départ, célébrée avec solennité et émotion, eut lieu le 8 octobre 1911 dans l'Eglise-mère de la province salésienne belge, Notre-Dame Auxiliatrice de Liège.

Dans un message aux Coopérateurs et Coopératrices, invitant ceux-ci à venir assister à la cérémonie du départ des pionniers de la mission salésienne au Congo, on précisait que l'équipe était envoyée pour "fonder au Katanga des cours primaires, une école agricole et des écoles professionnelles". Mais on faisait comprendre en même temps que leur future mission ne se limiterait pas à cela:

"ils iront, parcourant des contrées privées jusqu'à ce jour d'un ministère régulier et continu, créant ainsi un vaste champ d'apostolat dont le centre seront les écoles elles-mêmes".

Bref, les missionnaires salésiens auraient à contribuer, eux aussi, comme les autres congrégations missionnaires en Afrique, à l'"oeuvre de régénération et de civilisation chrétienne".

Peu avant le départ, le vice-gouverneur général Harfeld avait encore demandé au ministre Renkin que les Salésiens s'occupent aussi de l'enseignement pour blancs.

Partis d'Anvers par bateau le 12 octobre 1911 à destination du Congo, les nouveaux missionnaires - après une heureuse traversée de l'océan - débarquèrent au Cap le 31 octobre, d'où ils repartirent vers le Katanga en train, le 3 novembre, pour atteindre Elisabethville le 10 novembre 1911.

La première équipe se trouva vite confrontée à une volonté de ségrégationnisme entre blancs et noirs, comme le fait comprendre le Père Sak un mois après l'arrivée:

"...les noirs et les blancs ne peuvent et ne veulent pas être ensemble, pour moi je préfère de beaucoup m'occuper des noirs et mes confrères sont dans le même cas[;] mais il faut bien faire quelque chose pour les enfants des blancs qui sont ici et qui n'ont absolument rien en fait d'école[;] j'espère bien que quand on nous donnera du renfort dans quelques mois[,] je les mènerai à Bunkeya où il fera plus intéressant et où il n'y aura que des noirs..." (lettre à sa famille, 12 décembre 1911).

Effectivement, on leur avait dit qu'ils devaient se rendre à Bunkeya au Katanga, mais, arrivés à Elisabethville, nouveau chef-lieu de la région fraîchement fondée à peine une année avant leur arrivée, les autorités coloniales les retinrent sur place. C'est là qu'ils commencèrent immédiatement une première oeuvre destinée aux noirs et aux blancs. L'oeuvre d'Elisabethville débuta aussi pauvrement que possible. Le premier atelier des tailleurs se logea sous la véranda de la maison, l'atelier de cordonnerie dans la chambre d'un confrère, celui de menuiserie sous un hangar improvisé avec de vieilles tôles. Les premiers meubles furent confectionnés avec le bois des caisses d'emballage!

On constate que, par la suite, le P. Scaloni a suivi de près les premiers développements de l'oeuvre salésienne au Congo. Son plus grand problème était évidemment l'envoi de renforts en personnel.

A ce propos, on voit que le Père Sak employa tous les moyens jusqu'à faire pression sur son provincial en recourant au ministère des Colonies. Dans une lettre écrite en 1912, 8 mois après l'arrivée des 6 pionniers au Congo, le Père Sak écrit au directeur général du dit ministère, au moment qu'il préparait l'installation de la première oeuvre à l'emplacement définitif. Il le supplia d'intervenir auprès du père provincial pour obtenir du renfort, surtout pour le lancement des ateliers et des classes l'année scolaire suivante (1912-1913):

"Je sais que Don Scaloni (naturellement ceci je l'ai appris sous main) ferait peut-être un effort pour nous aider, car je lui ai fait sentir à plusieurs reprises que nous ne pouvons continuer de la sorte. Je sais, dis-je, qu'il serait disposé à nous aider.

...je suis sûr que vous parviendrez à l'obtenir auprès de Don Scaloni. Il va crier qu'il n'a pas de personnel, mais il finira par céder à vos arguments! (...)

Espérons que tout cela s'arrangera pour le mois d'octobre prochain afin de pouvoir commencer la nouvelle année scolaire d'une façon énergique et splendide (...)"

Cette insistance agaçante du Père Sak le mit souvent devant un dilemme, comme on le voit en 1913, quand le premier sollicite très fortement la permission de fonder sans délai un premier poste de mission à Kavalo, en priant le provincial de ne pas "laisser échapper cette magnifique occasion d'avoir une mission à nous".

Le ministre Renkin, dans la même année, le pria de fonder une école à l'intérieur du pays au service de l'école en ville.

Ne sachant que faire, le Père Scaloni envoie la lettre de P. Sak à Turin en demandant l'avis du chapitre supérieur et en expliquant qu'il n'a malheureusement pas le personnel disponible:

"Dans notre situation d'extrême pénurie de personnel, je résiste impitoyablement à toute demande de développement de nos oeuvres; mais, par moments, je crains d'aller contre la sainte volonté du bon Dieu, comme c'est le cas ici. - Certes, Mr. Sak me fait des propositions très modestes; mais une fois que l'on met le doigt dans l'engrenage, tout le bras y passe.

Dois-je répondre négativement? Tout nous semble conseiller et même imposer l'acceptation; sauf le manque de personnel".

Dans la même lettre, il fit savoir aux membres du Chapitre Supérieur qu'il se préparait déjà à aller en visite canonique l'an prochain:

"...j'ai oublié de dire que ma barbe blanche m'a rendu entièrement grand-père, à la grande joie de mes confrères et enfants, et à ma grande confusion".

En effet, c'est au début de 1914, qu'il allait entreprendre le long voyage au Congo, afin de se rendre personnellement compte de la situation. L'article 6 de la convention avec le gouvernement prévoyait qu'un "visiteur" pouvait être envoyé par le supérieur de la congrégation pour visiter les établissements desservis par les Salésiens au Congo, "au moins tous les trois ans". En 1914, trois ans après la première fondation, le temps était donc venu pour que le provincial aille visiter ses confrères et leurs oeuvres. Au mois de mars 1913, il avait écrit au ministre Renkin pour lui permettre de faire ce voyage aux frais de l'Etat:

"Le R.P. Joseph Sak, Supérieur des Salésiens du Congo, m'a exprimé à plusieurs reprises le désir de me voir arriver à Elisabethville, pour la visite canonique de la communauté et la solution de certaines affaires importantes".

Il dut s'inquiéter un peu car il était question de régler le problème surgi entre Salésiens et Bénédictins à Elisabethville. Le ministre Renkin était au courant et écrivit en juillet 1913 à un fonctionnaire:

"Un autre motif important qui pousse D. Scaloni à ne pas retarder son voyage, est celui d'arranger avec le Préfet apostolique certaines questions de juridiction et de délimitation de territoire où pourrait s'exercer l'influence religieuse des Salésiens, question qui embarrasse beaucoup le P. Sak".

Le Père Sak avait, lui aussi, insisté qu'il vienne cette année-là, car le premier groupe de Salésiens ne voulait plus se limiter au seul enseignement dans une école en ville. Ils désiraient de tous leurs voeux concourir pleinement à l'oeuvre d'évangélisation du pays. Les autorités coloniales ne comprenaient pas non plus pourquoi plusieurs prêtres salésiens devaient rester enfermés entre les murs de leur école, pendant que Mgr. de Hemptinne criait de tout côté son manque de personnel pour les missions. En principe, celui-ci ne refusait pas la collaboration des Salésiens à l'évangélisation, mais il ne voulait pas qu'on leur cède un territoire qui échapperait totalement à sa juridiction.

Pour contenter Mgr. de Hemptinne, le ministère des Colonies voulait arriver à un compromis dans ce sens que les Salésiens renonceraient (contre leur gré) à une juridiction, tout en leur permettant de concourir pleinement à l'évangélisation d'un territoire, et sans oublier leur fonction principale qui était de diriger l'école officielle d'Elisabethville.

On comprend alors pourquoi le gouvernement appuyait la visite combinée du Père Scaloni, provincial des Salésiens, et de Dom Nève, supérieur des Bénédictins. La visite des deux supérieurs eut effectivement lieu au début de 1914.

4. Sa première visite canonique en Afrique (1914)

Le Père Scaloni a écrit lui-même un rapport sur son long périple en Afrique, ainsi que sur le déroulement extérieur de sa visite canonique. Ce rapport de voyage, un manuscrit de 169 pages, s'intitule: "Mon voyage au Congo - Notes et impressions - Causeries aux enfants". Il a été rédigé quelques années après son retour, probablement vers la fin de la première guerre mondiale (1917-18?). A cette fin, il a utilisé ses notes prises au cours du voyage dans un "carnet de reporter".

Il donne une idée assez complète de ses activités, de ses impressions personnelles et de quelques décisions importantes prises au cours de cette visite. Visite qu'on peut qualifier d'"historique" et qui eut lieu dans les diverses maisons salésiennes de l'Afrique du Sud et du Congo.

Quittant Liège, le 6 janvier 1914, sous la neige et un froid intense, le Père Scaloni arriva à Londres le lendemain, accompagné de son secrétaire le Père Lemarchand. Il y reçut un accueil cordial de la part des confrères et des jeunes anglais faisant partie de la deuxième province confiée à ses soins.

Après deux jours d'arrêt, il gagna le port de Southampton et s'y embarqua sur le grand bateau "Kenilworth Castle". C'était un grand steamer de 12.000 tonnes, 185 m de long, avec des centaines de cabines, et 180 matelos à bord. Sa destination: Ville du Cap en Afrique du Sud. En 17 jours de navigation, les passagers parcoururent 9.633 km sans le moindre incident.

A l'arrivée, le 27 janvier 1914 - c'était en même temps un voyage d'inspection des écoles officielles au Congo - il passa facilement la douane grâce à l'intervention du consul belge en Afrique du Sud. Celui-ci avait été averti de son arrivée par le Ministre des Colonies de Belgique.

Aussitôt, il put aller saluer ses confrères qui l'attendaient sur le quai. Arrivé à la maison du Cap, il y trouva une ambiance toute salésienne: musique, compliments, poignées de main, dîner. Les jeunes cependant, qui venaient à peine de rentrer des grandes vacances, ne purent pas présenter une séance prestigieuse.. Ils durent se contenter de lui montrer leur habileté dans les jeux sportifs de tous genres, couronnés le soir même par une abondante distribution de prix.

Le Père Scaloni fait remarquer dans son rapport que cette école était très moderne, avec de beaux dortoirs, pourvue de douches. La construction de bâtiments spacieux était en voie d'achèvement. Les enfants étaient au nombre de 130, et on veillait à leur donner une formation à la fois religieuse, intellectuelle et professionnelle. L'école, remarque-t-il encore, avait la chance d'être favorisée de toutes sortes d'avantages économiques de la part du gouvernement sud-africain.

A la fin de son séjour de plus de trois semaines, il en profita pour faire deux jours d'excursion: le 16 et le 17 février. Pendant le voyage, il s'extasia devant la modernité de l'urbanisation et de l'organisation économique et technique (il souligne l'excellent état dans lequel se trouvaient les moyens de transport et l'infrastructure routière). Bref, la Ville du Cap était digne d'être la capitale législative de l'Union sud-africaine. Il observe, en outre, qu'elle était un véritable "centre cosmopolite" où se côtoyaient des races très variées. Enfin, il dut apprécier beaucoup la beauté naturelle du paysage de la péninsule du Cap, car il écrit: "je me croyais dans les endroits les plus recherchés des Apennins ou de la Suisse".

Après les préparatifs, le 18 février, il reprit le train le lendemain matin et il écrit dans son rapport:

"...pénible séparation des chers confrères et enfants du Cap, où j'ai goûté, pendant plus de trois semaines, toutes les douceurs de la vie de famille. La poésie est finie; maintenant c'est la prose qui commence".

En effet, quoi de plus prosaïque qu'un trajet de 3.700 km vers l'Equateur, renfermé dans un train pendant 7 jours et 6 nuits. On lui avait décrit à l'avance les épreuves qu'il allait subir: une chaleur insupportable, la poussière qui pénètre partout, l'aridité des plaines qu'il allait traverser etc.

Heureusement, après coup, tout lui semblait moins dur qu'on ne le lui avait annoncé. Il eut d'ailleurs la chance d'être accompagné d'un certain Caroli, lieutenant de l'armée italienne, passé au service de la colonie belge depuis 12 ans. Et le Père Scaloni remarque à son sujet:

"...il connaît à merveille les usages et plusieurs langues du pays; aussi sa conversation a été des plus intéressantes et des plus instructives pour moi. Avec un tel compagnon, le temps passera vite et l'ennui n'est pas à craindre".

Le mercredi 25 février, il arriva au poste frontalier du Congo à Sakania, première gare du pays. C'était à 6.15h du matin. Ils durent changer de train en pleine pluie: pas une salle d'attente, pas de wagon-restaurant. Reparti de la gare de Sakania quelques heures après (c.-à-d. à 9.15h du matin du même jour), il arriva seulement dans l'après-midi vers 2.15h à Tshinsenda, la dernière gare avant Elisabethville.

Déjà habitué au confort et aux services très soignés des trains de l'Afrique du Sud, il est fort déçu de ces premières expériences avec les chemins de fer du Congo:

"On voit bien que ce n'est pas un Gouvernement qui exploite la ligne, mais une Compagnie (...) les voitures ne font guère honneur à la Belgique. Ne parlons pas de retards de 3,6,10 et même 154 sur un parcours de 250 k.m. (sic)".

Fort heureusement, à Tshinsenda, les Pères Sak et Frédérick étaient venus l'accueillir et l'accompagner jusqu'à Elisabethville, à 140 km de là. Il note:

"Impossible [de] décrire la joie qu'on éprouve à se revoir dans un pays si lointain. Il nous semblait rêver. Leur présence me fait oublier la faim qui me dévore (...).
En si bonne compagnie, le temps passe vite! Nous avons tant de choses à nous dire!".

A 20.45, ils purent enfin mettre pied à terre à Elisabethville, où des confrères, des amis des Salésiens et un grand nombre de curieux étaient venus le saluer. Précédés par un jeune garçon de l'école salésienne qui portait une lanterne, ils s'en allèrent à pied de la gare à la mission S. François de Sales en passant par des routes boueuses. Là, les autres confrères les attendaient ensemble avec une soixantaine de garçons. Le soir même, on organisa une petite séance de bienvenue suivie d'un bon souper.

Dans les premiers jours, plus précisément le 2 mars, on voulut lui procurer le grand plaisir de baptiser douze enfants de l'école et deux jeunes femmes mariées aux domestiques de la maison. Le lendemain, une deuxième cérémonie bien touchante eut lieu: la première communion de 14 enfants; c'étaient ceux du tout premier groupe de baptisés de l'école, qui bien que baptisés déjà avant Noël 1913, avaient voulu attendre la venue du "Baba mkubwa" (le père supérieur) pour poser cet acte solennel. Et le Père Scaloni en est fort impressionné:

"Je ne puis exprimer en paroles l'émotion qu'on éprouve devant ces touchantes cérémonies de notre sainte religion, accomplies dans un pays presque entièrement païen! Mon émotion était d'autant plus vive que je lisais (...) une grande pénétration de l'acte qu'ils accomplissaient, conséquence naturelle de la préparation sérieuse qui l'avait précédé".

Cette préparation catéchistique avait été l'oeuvre non seulement des Salésiens prêtres mais aussi (et dans une mesure importante) celle des Salésiens-laïcs, les confrères coadjuteurs, qui s'occupaient aussi de la formation artisanale de ces jeunes.

Le Père Scaloni visita tout d'abord l'école. Il constata que les confrères étaient tous très occupés pour ne pas dire surchargés. Ils n'avaient pas seulement à s'occuper de l'école professionnelle des garçons venus des villages de l'intérieur, mais aussi d'un groupe d'enfants de la ville (surtout des fils de militaires et de policiers), ainsi que des jeunes et adultes externes, spécialement des "boys" au service chez les blancs. Ils les alphabétisaient dans leur langue maternelle et leur donnaient aussi un peu de français. Comme activité para-scolaire il y avait non seulement la catéchèse mais encore l'enseignement de la musique profane et sacrée et la fanfare.

Quant à l'école des enfants blancs, que le gouvernement avait aussi confiée aux Salésiens, le Père Scaloni se prononça plutôt critiquement:

"Tâche très ingrate par suite du petit nombre d'élèves, par l'irrégularité de la fréquentation, par la fréquente disparition des anciens qui rentrent en Belgique, par la non moins fréquente apparition des nouveaux, et enfin, par les opinions religieuses de leurs parents: protestants anglais, grecs schismatiques, socialistes et anticléricaux de tous genres qui demandent naturellement la dispense du cours de religion".

Et il conclut que les confrères prêtres qui s'y dépensent sont bien contraints de faire le bien "comme ils le peuvent" et qu'ils trouvent leur consolation dans l'exercice du ministère sacerdotal auprès des noirs.

Dès les premiers jours aussi, il dut commencer les visites aux autorités et aux amis de la mission salésienne. Comme ces visites amenaient presque toujours une invitation à dîner le soir, les deux Pères, Sak et Scaloni, sortaient chaque fois avec une lanterne et un revolver à la main pour parer à toute éventualité de rencontrer des fauves en cours de route. Et comme sa visite eut lieu vers la fin de la saison des pluies où les orages étaient encore fréquents, il est arrivé au pauvre Père Scaloni d'enfoncer une jambe jusqu'au genou dans la boue, de glisser et de plonger dans les flaques d'eau. D'un ton désabusé il écrit:

"Les rues d'Elisabethville ne sont pas pavées comme les nôtres; elle n'ont même pas une couche de pierres et de gravier comme celles de nos campagnes; aussi on enfonce, on glisse, on tombe et on se relève dégoûtant".

"Il faut y être dans ce pays pour savoir apprécier les routes de nos pays européens".

Cependant, l'impression générale des confrères fut que, dès le début de sa visite au Congo, le Père Scaloni savait s'habituer à son milieu. Avec sa barbe et sa soutane blanche, il ne se distingua en rien des autres confrères missionnaires. Il entra facilement en contact avec les jeunes de l'école professionnelle qui l'appelèrent bientôt "baba flancois" (le "r" devenu "l") plutôt que "baba mkubwa" (= père supérieur).

Il voulait prendre tout son temps pour voir et parler avec tout le monde pendant une période d'un mois et demi. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'il ait su conquérir la sympathie de tous.

* * *

Malgré son âge (il avait déjà 53 ans en ce moment), il entreprit avec le Père Sak une visite de prospection pour pouvoir fonder un premier poste de mission des Salésiens à Kiniamo, à 150 km environ d'Elisabethville.

Il s'agissait d'aller voir l'emplacement futur de ce poste à l'intérieur du pays. Comme le Père Scaloni s'en expliqua plus tard, l'idée présente derrière ce projet de fondation était la suivante:

"Pour donner du développement aux écoles professionnelles d'Elisabethville, il faut établir dans plusieurs centres des postes de vraies missions: créer une paroisse, des écoles et des champs avec un prêtre et deux coadjuteurs. Dès que ces postes de missions (sic) se seront multipliés dans des centres bien divers, il sera plus facile de connaître les meilleurs éléments et de les envoyer à Elisabethville. Les meilleurs élèves d'Elisabethville, à la fin de leur apprentissage, seront expédiés à leur tour dans ces missions éloignées pour aider nos missionnaires et étendre ainsi les bienfaits de la civilisation par l'extension de plus en plus grande du règne de J.[Jésus] C.[Christ]. Shiniama (sic) est devenu le premier poste avancé, le premier centre choisi".

C'était lundi, le 23 mars, qu'était fixé le jour pour le départ de l'expédition en direction de Kiniamo. Les membres de l'équipage étaient, outre les Pères Sak et

Scaloni, deux laïcs amis de la mission: le lieutenant Caroli, compagnon de voyage depuis l'Afrique du Sud et qui sera aussi photographe pendant le voyage, et Mr. Van Damme, l'administrateur de district. Il y avait ensuite les vingt porteurs, chargés chacun de 30 kilos de colis contenant les équipements pour le campement quotidien: tentes, lits, habits, ustensiles pour la cuisine, des provisions en nourriture, etc. Il y avait encore quelques jeunes "boys", des élèves habiles et pratiques choisis entre ceux de l'école professionnelle de la ville. En tout, on comptait 30 personnes.

Il se rendirent donc à Kiniama par caravane et en plusieurs étapes, car il n'y avait pas encore de route mais seulement une piste irrégulière et très encombrée par toutes sortes d'obstacles. En plusieurs endroits il fallait traverser des marais et des ruisseaux. On comprend alors qu'ils ne purent pas se déplacer seulement en vélo. Tantôt on pouvait faire de longues marches à pied; tantôt il fallait traverser un ruisseau ou une rivière en pirogue ou se laisser transporter en hamac ou sur les épaules des porteurs.

Pour se préparer au voyage, le Père Scaloni avait fait l'entraînement nécessaire pendant son séjour en ville, ou plutôt il avait dû apprendre à rouler en vélo pour la première fois dans sa vie. De manière amusée il raconte lui-même ses premières expériences:

"Après 8 heures d'exercices (une heure par jour, durant 8 jours) j'étais parvenu à savoir monter tout seul, à rouler, à virer, et surtout à savoir tomber sans me casser les jambes"!

Le Père Scaloni nous fait savoir que partout où ils passèrent, la population des villages les a bien accueillis. Elle faisait bien la distinction entre les blancs de l'administration coloniale et les missionnaires. Le soir, ils pouvaient maintes fois assister à une fête avec musique et danse. Ce climat de confiance entre les hommes de la caravane et la population avait été préparé par le Père Sak déjà quelque temps avant. En particulier il avait pu établir une bonne relation avec les chefs coutumiers en leur rendant des visites, en leur faisant des cadeaux, et surtout en prodiguant des soins médicaux aux malades des villages.

La caravane atteignit ainsi Kiniama sans accidents majeurs, le dimanche 29 mars. Ce village comptait alors 2000 âmes et était connu comme un grand village.

Le chef (dont le village porte le nom) était un jeune chef (d'un quarantaine d'années), reconnu et rétribué par le gouvernement belge. Dans son rapport, le Père Scaloni le qualifie comme "jeune, intelligent, énergique", exerçant son autorité sur plus d'une douzaine de chefs subalternes. Bref c'était selon lui "un grand chef pour son influence personnelle et par l'étendue de sa juridiction". D'autre part, le Père Scaloni n'omet pas de citer aussi quelque défaut général qu'on constatait un peu chez tous les chefs coutumiers: "comme tous les autres chefs", il est "très chatouilleux, très vaniteux et très avide de cadeaux".

Le but immédiat de la visite était donc, comme le fait savoir le Père Scaloni, de gagner la sympathie de la population en cherchant "les bonnes grâces du chef".

Le résultat ne fut pas décevant: d'après le Père Scaloni, le chef Kiniama, dès qu'il apprit que les visiteurs voulaient fonder chez lui une mission, se montra "très flatté", et la population fit "un accueil très cordial" aux visiteurs.

Ils y restèrent deux jours pour se reposer, étudier la situation et conclure un accord avec le chef Kiniama. Le Père Scaloni fut enchanté du site qu'il qualifie comme un lieu "séduisant" offrant aux Salésiens les "meilleures conditions" pour y exercer leur apostolat.

C'est ainsi que le Père Scaloni put écrire:

"Nous y avons vu de suite un signe assez évident que Dieu agréait cette fondation et qu'il ne manquera pas de la bénir".

Pierre Ferraris, salésien coadjuteur de la première équipe, précise les accords intervenus avec le chef dans un livret rédigé par lui entre 1914-18:

"Les Pères promirent de venir s'installer bientôt parmi eux [c.-à-d. parmi la population de Kiniama], le grand-chef se chargeant lui-même de faire préparer l'emplacement de la Mission".

Le Père Sak, pour sa part, en fit le rapport suivant, mais longtemps après les événements:

"Don Scaloni alla visiter avec moi le chef et le village de Kiniama (...) et après avoir vu il décida que l'endroit convenait très bien, le chef Kiniama nous désirait du reste très vivement.

C'est bien avec l'idée que nous ne pourrions pas nous contenter de diriger des écoles en pays de mission qu'avant l'arrivée de Don Scaloni j'avais parcouru pendant plus d'un mois la brousse et les villages le long du Luapula (...)"

Le voyage du retour commença le 31 mars pour se terminer à Elisabethville le 3 avril. Trois jours de repos étaient bien nécessaires au pauvre Père Scaloni qui en revenait plutôt défait (les jambes gonflées, des douleurs aux reins) comme il le raconte lui-même. Il se rendit compte qu'il était allé jusqu'au bout de ses forces physiques:

"Après la 50ne l'homme n'a plus ni la souplesse ni la force musculaire des jambes pour apprendre l'exercice de la bicyclette, ni pour entreprendre un voyage de 300 k.m. dans les sentiers et dans la brousse du Congo. Ayant compris que c'était pour moi un devoir, je me suis exécuté et, grâce à Dieu, j'ai pu y réussir tant bien que mal ou plutôt mal que bien".

Et il revient une deuxième fois sur le fait en faisant comprendre que, malgré tout, il était content d'avoir pris le risque:

"...il faut être mieux préparé que je ne l'étais pour entreprendre un pareil voyage, et je me suis demandé plus d'une fois en cours de route, si je n'avais pas trop présumé de mes forces; mais, après le fait accompli tout scrupule à ce sujet s'est évanoui, et je pus constater que si je suis allé jusqu'aux extrêmes limites de la résistance possible, ces limites n'ont pas été franchies. Cela a pu tranquilliser ma conscience et celle de mes confrères".

* * *

Après son voyage de prospection à Kiniama, comme il était normal, les affaires furent réglées avec les autorités civiles et ecclésiastiques conformément aux constats et desiderata des divers personnages et instances. Quant aux rapports que ceux-ci entretenaient avec les Salésiens sur place, le Père Scaloni note: "tous ces personnages conservent les meilleures relations avec les Salésiens".

Il ne nous est pas donné de savoir plus en détail comment se sont déroulés les prises de contacts avec chacune de ces autorités en particulier. Le Père Scaloni nous informe seulement sur la rencontre qu'il eut avec le vice-gouverneur Emile Wangermée, le fondateur de la ville d'Elisabethville.

D'après son témoignage, le vice-gouverneur, à l'époque de sa visite canonique, "bien que non pratiquant" soutenait la mission salésienne sur place et traitait les Salésiens "avec les plus grands égards"; et il constata un fait très intéressant:

"En prenant congé de lui, il venait d'achever la lecture de la vie de D. Bosco, et il ne se lassait [pas] de faire les éloges de notre Vén. Père. Ce qui l'avait surtout frappé, c'était le système éducatif des Salésiens".

Avec lui, le Père Scaloni put parfaitement s'entendre au sujet de l'expansion scolaire des Salésiens en dehors de la ville (c.-à-d. en zone rurale). C'est ce qui est confirmé par une correspondance du dit gouverneur au ministre Renkin, le 16 avril 1914, après le départ du provincial pour l'Europe. La lettre du gouverneur nous permet de comprendre le deuxième "projet éducatif-pastoral" des SDB au Katanga (après celui de l'école professionnelle officielle en ville):

"Au cours du séjour de l'Abbé Scaloni au Katanga j'ai eu l'occasion de conférer avec lui à diverses reprises et nous avons échangé nos vues pour l'avenir de la mission salésienne.

Voici quelles sont actuellement les conclusions de l'Abbé Scaloni à la suite d'un voyage qu'il a fait avec l'Abbé Sak dans la région de Kiniama:

[1] Il y a là une population nombreuse, forte et intelligente à distance raisonnable d'Elisabethville.

[2] Il y aurait lieu d'établir là un petit centre d'évangélisation auquel serait adjointe une école très simplement organisée.

[3] Les missionnaires qui l'occuperaient, entrant en rapport étroit avec la population, pourraient facilement reconnaître parmi les jeunes gens ceux qui ont de vraies aptitudes à recevoir une instruction professionnelle. Par leurs conseils, ils arriveraient certainement à les déterminer à venir recevoir ici dans les ateliers des écoles salésiennes les leçons de professeurs experts, et l'on serait certain de former ainsi une pépinière de bons artisans noirs.

[4] Quant à l'instruction classique, elle se réduirait à peu de choses pour les artisans et serait graduée suivant les métiers, selon qu'ils demandent plus ou moins d'intelligence et de connaissances.

[5] Si quelques jeunes gens avaient des aptitudes spéciales permettant de leur faire obtenir plus tard des emplois de commis ou de genre analogue, leur instruction serait plus poussée, mais jamais elle n'atteindrait à un niveau qui permette à ces noirs d'avoir d'eux-mêmes la trop haute opinion familière aux demi-savants.

Je suis entièrement d'accord avec l'Abbé Scaloni sur ces principes et j'insisterai, Monsieur le Ministre, pour que toute l'aide possible soit donnée aux Salésiens afin de leur permettre de les appliquer.

Une expérience déjà assez longue montre qu'on peut compter sur eux pour que le Katanga soit doté, dans un avenir relativement court, d'une bonne quantité d'artisans et d'employés noirs. En présence du développement considérable que l'industrie est en train de prendre ici, c'est là un fait très important (...).

* * *

Avec l'autorité ecclésiastique, les accords (oraux) entre Dom Neve, l'abbé de St. André, et Mgr. de Hemptinne, préfet apostolique du Katanga d'un côté, et le Père Scaloni et le P. Sak de l'autre côté, comprenaient pour ainsi dire deux volets:

- pour la pastorale en ville (Elisabethville): on envisageait de diviser la paroisse (St. Pierre et Paul) en deux, et de donner aux Salésiens une part du travail. A force d'insistance, le P. Sak obtint pour la première fois une juridiction de la part du Préfet apostolique Mgr. de Hemptinne.
- pour l'évangélisation en dehors de la ville: les Salésiens pouvaient désormais commencer leur travail missionnaire proprement dit à partir de Kiniama, suivant ainsi la stratégie habituelle des missionnaires salésiens dans le monde: de l'enseignement (des jeunes) à l'évangélisation (des adultes).

C'est ainsi qu'à la fin de sa visite canonique, le Père Scaloni, très optimiste, note que la "sphère d'action des Salésiens" (c'est le terme qu'il emploie) était une fois pour toutes bien circonscrite. Comme son étendue géographique était immense par rapport à ce à quoi on était habitué dans les pays européens, il put présumer qu'il n'y avait plus de motif pour qu'il y ait des tensions entre Bénédictins et Salésiens.

"...l'activité des Salésiens [à l'école officielle en ville] est déjà assez grande; mais à la suite d'un accord conclu avec le Préfet apostolique, ils ont devant eux un champ si vaste que tous les confrères de Belgique et d'Angleterre réunis ensemble ne suffiraient pas à la tâche. Dès maintenant, les R.P. Bénédictins évangéliseront le Nord, et les Salésiens, le Sud du Katanga. Le fleuve Kafubu au Nord, la Rhodésie à l'Est, à l'Ouest et au Sud, signent les confins du territoire immense (3 fois la Belgique) confié à l'apostolat des Salésiens..."

Du même coup, il pouvait croire que tous les problèmes étaient résolus concernant la collaboration entre Salésiens et Bénédictins dans l'évangélisation de la région.

Mais le Père Sak n'était guère satisfait de l'accord conclu. Il l'avoua beaucoup plus tard, le 14 nov. 1922, dans une lettre adressée à Don Ricaldone, préfet général de la Congrégation. Il lui expliqua alors l'historique du problème qui s'était entretemps créé. Pour le Père Sak, il ne s'agissait pas tellement d'un problème de territoires, mais de juridiction. On aurait dû donner une réelle autonomie d'action pastorale aux Salésiens par rapport aux Bénédictins, et non seulement en brousse mais aussi en ville. Alors seulement les Salésiens auraient pu librement déployer leur zèle apostolique en dehors des écoles, sans être continuellement gênés par l'autorité juridique d'autrui et par les options pastorales et sociales différentes que celle-ci tendait à imposer aux Salésiens.

"Nous espérions que toutes les difficultés seraient aplanies et, en effet, on nous promit beaucoup de choses, même cela: de diviser la paroisse en deux et de nous donner notre part de travail; nous eûmes plusieurs conférences avec Mgr. Nève, Mgr. de Hemptinne et Don Scaloni, mais après le départ des deux visiteurs, les affaires [re]prirent leur ancien train de vie et rien ne fut changé, si ce n'est qu'on nous donna la permission de confesser les indigènes qui se présenteraient pour cela dans notre chapelle; or déjà alors le décret du Pape permettait les confessions des chrétiens là où ils le désiraient. (...). (...) je lui [= Mgr. de Hemptinne] proposais [aussi] la fondation de la mission de Kiniama qui devait être une véritable mission. Mgr. de Hemptinne consentit à nous céder le territoire en dessous de la Kafubu et nous pourrions désormais là exercer (sic) notre zèle de missionnaires".

La cause de cette situation problématique a été probablement aussi le fait que rien n'avait été réglé sur papier. La conséquence en sera que, dès le départ des deux supérieurs en Europe, chacun des deux protagonistes au Congo commencera à tirer la couverture de son côté.

Le Père Sak avait espéré obtenir - sans (déjà) vouloir une préfecture proprement dite - une liberté d'action presque totale vis-à-vis des Bénédictins. Cette liberté d'action - surtout en ville - continuera à être gênée par Mgr. de Hemptinne. Il fera donc tout pour obtenir au moins cette liberté dans son territoire en brousse. Il obtiendra finalement, par la décision du S. Siège, que celui-ci devienne une nouvelle préfecture confiée aux Salésiens.

Le préfet apostolique pouvait prétexter que le fait d'avoir confié (ou cédé) un territoire à une autre congrégation au sein de sa préfecture n'impliquait pas ipso facto qu'il devait donner à celle-ci une pleine juridiction pour la pastorale sur ce territoire; juridiction qui, à son avis, était seulement "déléguée" pour autant qu'il voulait l'accorder lui-même selon les opportunités du moment.

Avant de quitter le Congo, le Père Scalon, ayant récupéré ses forces après quelques jours de repos, voulut utiliser encore ses derniers jours au Congo pour aller voir les choses les plus intéressantes dans la ville de Lubumbashi. Sans doute, il n'avait pas eu le temps auparavant pour les visiter. Il fit aussi quelques visites d'adieu aux autorités publiques ("religieuses, civiles et militaires") et aux amis de la mission.

D'après son rapport de voyage, son programme était le suivant:

- le 8 avril: à l'occasion de la fête du Roi des Belges (Albert I), il assiste à un défilé militaire de la garnison d'Elisabethville où il admire surtout la maîtrise des soldats: "tous les musiciens jouent par coeur (...) morceaux très entraînants".
- le 12 avril: il préside une deuxième fois une cérémonie de première communion: celle des enfants que lui-même avait baptisés à son arrivée.
- le 13 avril: il visite la ville, spécialement la cité "indigène". Il remarque qu'à Elisabethville, il y a en ce moment 7000 habitants noirs et 900 blancs. De ces 900 blancs, 52 % sont belges et 48 % appartiennent à des nationalités différentes. Il visite ensuite l'hôpital des blancs, tenu par les Soeurs de la Charité (de Gand), et son attention est attirée sur la qualité de l'instruction pratique qu'on y donne aux filles noires et à leurs mères. Il va voir aussi la nouvelle prison centrale de la ville: il la parcourt accompagné par le Directeur de la justice, Mr. de Saens (ou Desan?), ami de la mission salésienne qui fut aussi le "parrain" du premier groupe des baptisés de l'école. Et le Père Scalon note:

"[prison] entièrement achevée et construite en briques sur les meilleurs plans de prisons modernes (...). Les prisonniers y sont bien traités, et rien n'est négligé pour les faire sortir meilleurs à la fin de leur peine".

Il n'oublie pas non plus de visiter "L'Union Minière". Il trouve que cette usine, nerf de l'industrie métallurgique en gestation au Katanga, est "admirablement bien dirigée". La preuve en est, dit-il, que depuis la première coulée du cuivre trois ans auparavant (le soir du 30 juin 1911), la production a monté spectaculairement pour atteindre en 1914 le niveau de 100.000 tonnes!...Il paraît qu'il s'est trompé dans les chiffres car selon les statistiques conservées, l'Union Minière (l'actuelle "Gécamines") produisit en 1914 un peu plus de 10.000 tonnes. Ce n'est qu'en 1934 qu'elle atteindra les 100.000 tonnes. Mais en tout cas, en 1914, après seulement trois ans d'activité d'exploitation, une production de 10.000 tonnes constituait déjà une très bonne performance.

* * *

Le 16 avril, l'heure du départ était finalement venue. Le Père Scalon nous en fait encore goûter l'ambiance par quelques notes dans son rapport:

"Nos jeunes musiciens en uniforme se rendirent à la gare, suivis de presque tous leurs compagnons, pour nous attendre. (...) de nombreux amis nous attendaient pour nous saluer une dernière fois. Quand on vit si loin du pays, les relations sont toujours très intimes; ainsi, les arrivées et les départs constituent chaque fois un grand événement. L'inexorable sifflet de la locomotive nous oblige à quitter nos Confrères, nos enfants, nos amis... Hélas! la vie est faite de séparations continuelles, et il faut se résigner".

A la fin de cette visite canonique qui fut si importante pour l'avenir de l'oeuvre salésienne au Congo, on se demande comment elle a été évaluée par les acteurs principaux du moment.

Pour le Père Scalon lui-même, il apparaît par le ton de son rapport, que sa visite lui paraissait une réussite sur toute la ligne et qu'il ne laissait que des amis. A ses yeux, les affaires avaient été réglées à la satisfaction de tout le monde (autorités civiles, coutumières, ecclésiastiques etc.).

D'après Pierre Ferraris, confrère italien très proche du P. Scalonì et souvent confident du Père Sak, le grand mérite de cette visite avait été surtout le fait que les confrères avaient eu le bonheur de "posséder" leur supérieur pendant un mois et demi. Aussi, ils avaient été fortement confirmés dans l'orientation pastorale et pédagogique qu'ils avaient suivie depuis trois ans au Katanga: nous reçûmes, dit-il, les félicitations pour le travail accompli et "des encouragements précieux pour l'avenir".

Quant au Père Sak, il nous paraît que ses sentiments avaient été mêlés: gratitude et en même temps peur pour un avenir incertain, comme il le laissait entendre plus tard dans la lettre déjà citée, et où il stigmatisait les lacunes laissées à la fin de la première visite canonique.

Pendant le voyage de retour en Europe au mois de mai, le Père Scalonì ramena avec lui le P. Sak, le P. Schillinger et le coadjuteur Mr. Ferraris pour un congé bien mérité.

Ils prirent un autre chemin que celui qu'avait suivi le Père Scalonì en venant. Prenant le train qui les conduisit d'abord vers Bulawayo, ils se dirigèrent ensuite vers le Mozambique où ils allèrent s'embarquer à Beira, sur la côte de l'océan indien.

C'est à cette occasion que le Père Scalonì voulut visiter, incognito, en se présentant comme un "clergyman" anglais, l'oeuvre salésienne que les confrères portugais avaient été forcés d'abandonner l'année précédente en 1913. Ils en avaient été chassés, comme tous les religieux oeuvrant au sein des écoles, par un gouvernement fortement anticlérical siégeant à Lisbonne.

Et dans son rapport de voyage, le Père Scalonì remarque:

"...la belle maison n'était plus à reconnaître. A la place du crucifix, dans toutes les salles, le buste de la République (...) quelques pions laissant aller tout à la débandade... Peu d'enfants dans les ateliers, peu dans les classes d'externes, et dans les yeux de ces élèves on ne lisait plus la confiance (...). On comprend que les parents tiennent beaucoup plus à leur enfants qu'à la République athée! Cette maison hospitalière est donc maintenant une oeuvre laïque; aussi, les parents et les enfants pourront comparer le présent avec le passé et contribuer, peut-être à préparer un meilleur avenir".

Rentrant en Europe par le canal de Suez, ils atteignirent le port de Naples le 20 mai, où le frère du Père Scalonì les attendait. Le soir du 23 mai, ils arrivèrent à Rome, où le lendemain ils purent célébrer la fête de Marie Auxiliatrice. Pendant un séjour de 10 jours à Rome, ils purent visiter la ville et voir le Pape Pie X. Le 30 mai, ils arrivèrent à Turin où ils furent accueillis par Don Albera "avec les marques de la plus affectueuses tendresse", mais pressés de rentrer en Belgique, il n'y restèrent que trois jours.

Le 3 juin, ils étaient de nouveau en route pour le Belgique. Ils rentrèrent enfin à la maison de Liège, le 5 juin, bien fatigués mais heureux de retrouver ce que Scalonì appelle "notre chère Famille d'adoption". Une réception solennelle en leur honneur y fut organisée. Le lendemain un service liturgique d'action de grâces eut lieu où l'abbé Lemarchand, qui avait prononcé les adieux en 1911, occupait cette fois encore la chaire. Le jour suivant, toujours à Liège, le Père Scalonì et ses vaillants missionnaires furent accueillis au Cercle Don Bosco.

Le long voyage en Afrique du Père Scalonì avait duré presque une demi année!



5. L'évolution de l'oeuvre salésienne au Congo après son retour en Europe

C'est quelques mois après son retour, au mois d'août, que la première guerre mondiale éclata; une guerre qui conduira à une interruption presque totale des contacts entre Salésiens de Belgique et du Congo. Le Père Sak, après un voyage très difficile et aventureux réussit quand même à rentrer au Congo.

Le P. Sak, en voulant faire de Kিনিama non seulement un lieu de recrutement d'élèves pour l'école professionnelle en ville, mais un véritable poste de mission, eut besoin d'un puissant renfort en personnel. Par l'intervention du Ministre des Colonies, il obtint la démobilisation de quelques Salésiens au front et l'envoi de quelques autres (au total: 5 confrères), ce qui lui permit d'ouvrir finalement ce premier poste de mission de Kিনিama qu'il désirait tellement fonder.

Ne pouvant correspondre avec son provincial, Don Scaloni, il télégraphiait directement à Don Albera qui, selon ses propres dires, "donna son consentement avec joie".

Lors des années de la première guerre mondiale, les confrères du Congo ont dû ressentir très fortement leur isolement. On le sent vivement dans une longue lettre du Père Sak au provincial, écrite juste après l'armistice du 11 novembre 1918. Il y exprime son ardent désir de le revoir bientôt une deuxième fois au Congo:

"...j'ai enfin la joie et le bonheur de pouvoir vous écrire et de m'ouvrir un peu à mon supérieur! (...) je ne puis que vous dire: venez nous voir! venez nous voir! Nous aurions tant besoin de vous causer! (...).

Et alors Très cher et révérend Père Supérieur, pour parler de votre pauvre enfant soumis, le père Sak est toujours le même, un peu têtu peut-être, mais cherchant à faire le plus de bien possible (...).

...je termine avec l'espoir que vous nous aiderez à étendre le bienfait de l'évangélisation dans une large mesure (...).

Quand aurai-je la joie de recevoir de vos nouvelles? Si vous pouvez nous annoncer votre arrivée, ce serait encore bien mieux! Nous allons prier ferme encore pour que le bon Dieu vous inspire de ne pas oublier vos enfants éloignés et bien seuls (...).

...votre fils soumis en Jésus Christ (...) 19 nov. 1918".

Mais entre-temps, le Père Scaloni avait été affecté à une autre province. Sa dernière intervention d'importance en tant que provincial de Belgique dans l'orientation de l'oeuvre salésienne au Congo fut probablement celle concernant le nouveau projet de contrat pour les écoles officielles congréganistes proposé par le Gouvernement belge aux congrégations religieuses. On possède aux archives une copie de la lettre que le Préfet apostolique du Katanga, Mgr. de Hemptinne a envoyée au Père Scaloni avec ses remarques sur ce projet.

On voit bien que monseigneur était personnellement fort opposé à un renouvellement de contrat avec l'Etat et qu'il voulait au contraire l'introduction générale au Congo d'un enseignement libre et subsidié comme en Belgique. Il craignait l'asservissement de l'Eglise à l'Etat, qui tôt ou tard aurait pu se servir de ces écoles pour se tourner contre l'Eglise. En prenant la direction de ces écoles, disait-il, on favorise l'expansion d'écoles qui sont neutres au point de vue religieux, mais plus tard, quand ces écoles seront bien développées, l'Etat pourra les confier à des instituteurs laïques. Il terminait sa lettre en disant:

"Bref, la question de savoir si les Congrégations doivent concourir à l'organisation de l'enseignement officiel au Congo belge, est une question d'intérêt général. Il me paraîtrait convenable de la soumettre à la S. Congrégation de Propag., et éventuellement au Synode des Supérieurs ecclésiastiques du Congo" (lettre du 4 mars 1919).

Entre-temps, le Père Virion, nouveau provincial, avait déjà commencé à prendre en mains les affaires de Belgique et du Congo. Dans une lettre à Don Ricaldone, du 4 mars 1920, il affirma que le Père Scaloni avait déjà écrit à Turin - au cours de l'été 1919 - au sujet du nouveau contrat pour les écoles officielles. Il y avait même ajouté, disait-il, une copie du contrat proposé, plus une lettre à transmettre à la Propagande. Et en annexe, Père Virion donna la "note" autographe que le Père Scaloni lui avait encore laissée avant de quitter la Belgique.

Dans cette note, le Père Scaloni disait clairement que (contrairement à l'avis de Mgr. de Hemptinne) il était favorable à continuer "la coopération à l'enseignement officiel du Gouvernement":

- il proposait que les Salésiens du Congo "renouvellent leur contrat concernant la Mission du Congo". Il trouvait que la condition essentielle que le gouvernement posait était acceptable: "le respect des différents cultes des jeunes indigènes, internes et externes, qui fréquentent les écoles salésiennes";
- mais il posait à la Congrégation de la Propagande la question suivante: les Salésiens peuvent-ils accepter les clauses du contrat à condition d'exiger le droit "de refuser des textes et des méthodes qui seraient éventuellement contraires à la Foi ou à la morale chrétienne"?

Et il fit noter à la fin:

"on désire de la Propagande une réponse affirmative à ces deux requêtes. Une réponse négative causerait un dommage grave à la Mission".

On remarque que le Père Virion appuyait, par quelques explications ultérieures, le point de vue du Père Scaloni insistant aussi sur l'urgence et sur la nécessité d'avoir une réponse rapide. La lettre étant arrivée à Turin, Don Gusmano écrivit peu de temps après au Procureur général des Salésiens auprès du S. Siège, Don Dante Munerati, qui entra en contact avec la Congrégation de la Propagande, qui, elle, ne voulait pas prendre position, en disant qu'il fallait "se mettre d'accord" avec l'Ordinaire du lieu, c.-à-d. Mgr. de Hemptinne.

On sait que le P. Sak, représentant légal des Salésiens au Congo, a pu se soustraire à l'exécution de la décision des Supérieurs ecclésiastiques du Congo, allant dans le sens voulu par Mgr. de Hemptinne, décision qui aurait été néfaste pour le développement des missions salésiennes qui étaient fort liées aux écoles et aux moyens financiers et matériels considérables (terrains, bâtiments, équipements) que le gouvernement belge mettait alors assez généreusement à leur disposition.

Face à l'Ordinaire du lieu, il pouvait prétexter (comme l'ont fait aussi les Jésuites au Congo) que c'était la volonté de son provincial de continuer à collaborer avec l'Etat au sein des écoles officielles. Les Salésiens acceptèrent donc la nouvelle convention.

C'était sans doute aussi ce que le Père Sak souhaitait ardemment, même si cela ne plut pas du tout à Mgr. de Hemptinne.

D'ailleurs, de la lettre de Don Gusmano émerge clairement que le Chapitre Supérieur de Turin appuyait totalement le point de vue exprimé d'abord par le Père Scaloni et confirmé ensuite par le Père Virion.

La soi-disant neutralité de cet enseignement n'empêchait pas du tout de faire une véritable évangélisation, disait Don Gusmano qui reprenait l'argumentation du Père Scaloni et du Père Virion, car si l'Etat obligeait d'accepter les enfants sans distinction de religion, on pouvait toujours donner l'instruction chrétienne à tous ceux pour lesquels les parents ne l'avaient pas formellement refusée.

Quant à abandonner ces écoles officielles à ce moment, les supérieurs salésiens de Turin étaient tous de l'avis que c'eût été serait une grande erreur; car dans ce cas, disaient-ils

"...nous devrions abandonner ce centre des Missions [à Elisabethville], où l'on fait quand même tant de bien en faveur de la religion et de la civilisation chrétienne (...). Or tous ces moyens (...), avec toute probabilité, passeraient à quelque institution laïque, qui pour le moins s'occuperait de ses propres intérêts et certainement pas de ceux de la religion. Avec une telle largesse de moyens [accordée aux écoles officielles], au contraire, la Mission peut étendre toujours plus la zone de son influence bénéfique (...)"

Le Père Virion, pour sa part, donnait un motif supplémentaire:

"l'Etat fondera quand-même ses [propres] écoles et (...) si plus tard il arrive que l'Etat remplace les religieux par des laïques [dans les écoles officielles "congréganistes"], cela peut être [réalisé seulement] dans un avenir encore éloigné et d'ici là on aura pu faire du bien".

* * *

Dès 1920, les Salésiens dépendirent donc du Père Virion, français d'origine et deuxième provincial de la province belge. Les relations avec lui n'ont pas été aussi bonnes qu'avec le Père Scaloni.

Différentes raisons sont à la base de la détérioration progressive des rapports entre les Salésiens du Congo et ceux de la Province-mère. Tout d'abord, les Salésiens du Congo étaient mécontents qu'ils aient dû attendre huit ans avant de recevoir sa visite. Ils lui reprochèrent aussi sa lenteur qui avait fait échouer quelques projets intéressants pour le développement des oeuvres au Congo. Il n'avait pas permis non plus de faire ordonner deux jeunes Salésiens au Congo, exigeant qu'ils rentrent en Belgique, ce qui avait été ressenti comme un manque de confiance de la part des Supérieurs de Belgique. Finalement, et ce fut probablement la raison principale pour laquelle les relations entre le Père Sak et le Père Virion se détériorèrent, c'est que lors de sa visite canonique de 1923, le provincial de Belgique avait formulé des remarques un peu dures concernant quelques défaillances dans la discipline religieuse des confrères, en disant que c'était le Père Sak qui en était le principal responsable. Tout ceci avait refroidi les relations entre le provincial et le Père Sak, et celui-ci avait en quelque sorte transmis son antipathie envers le provincial Virion à toute sa communauté.

Pour sa part, le Père Virion fit comprendre au Recteur Majeur ses griefs à l'égard du Père Sak:

"La grande difficulté est celle du Supérieur. D. Sak est habile dans le traitement des affaires; jusqu'à maintenant il est bien vu par les autorités civiles et je crois que, pour le moment, on trouverait difficilement quelqu'un entre le personnel actuel de la mission qui soit capable de le remplacer dans le gouvernement de la mission.

Mais, à son désavantage [il y a le fait] que Don Sak n'a pas et n'a jamais eu la formation salésienne [ndr. il avait été formé au grand séminaire]; il a été un des premiers, sinon le premier, à introduire l'habitude de fumer et de boire dans la maison de Liège. Aussi à Elisabethville il y avait la vie large. C'étaient précisément les observations que j'ai dû faire qui ont été la cause de la froideur de D. Sak après ma visite. Il a tendance à vivre comme [prêtre] séculier. Je sais [aussi] qu'il ne s'entendait pas du tout avec D. Scaloni, quand il était encore en Belgique (...)" (lettre à Don Rinaldi, 24 mars 1924).

A notre connaissance, aucun fait ne permet de confirmer que l'entente était restée difficile entre le Père Scaloni et le Père Sak depuis que ce dernier avait quitté

la Belgique pour aller au Congo. Au contraire, leurs relations nous semblent plutôt bonnes, cordiales.

En tout cas, dans le climat de mésentente qui s'était créé entre les Salésiens du Congo et le provincial le Père Virion, le Père Sak et le Conseil de la maison d'Elisabethville demandèrent à Liège, puis à Turin, soit une autonomie suffisante pour trancher certaines questions sur place, soit une séparation des oeuvres salésiennes du Congo de la province belge. Le Père Sak touchait là un point qui emportait la sympathie des supérieurs de Turin qui tenaient en ce temps-là à centraliser les missions sous leur autorité immédiate.

Le Père Virion, lui aussi, était de l'avis que c'était la dernière solution qui convenait le plus, en écrivant au Recteur Majeur:

"...je crois que la dépendance directe du Chapitre Supérieur serait plus favorable pour le bien de la Mission Congolaise. Certainement, elle aurait plus d'aide que ne peut donner la pauvre inspection belge".

Les maisons du Congo furent donc séparées de la province belge et regroupées dans une "visitorie" à partir de 1924. Le Père Sak fut nommé "visitateur" (ou quasi-provincial), et "préfet apostolique" l'année après, en 1925. Il pouvait désormais traiter directement avec le Conseil Supérieur de Turin, indépendamment de la Belgique, c.-à-d. sans passer par le provincial de la Belgique.

Il reçut cependant la monition du Chapitre Supérieur de Rome, que désormais, il ne pouvait "plus tolérer la continuation d'un abus plusieurs fois déploré"; il s'agissait, comme nous l'avons dit, du fumage. Il paraît que dès lors il s'en est abstenu.

6. En Angleterre, en Irlande et en Afrique du Sud

Le temps du mandat exercé par le Père Scaloni, en Angleterre d'abord, ensuite aussi en Irlande et en Afrique du Sud, se divise aisément en deux périodes:

* de 1909 à 1919: période où il était provincial de deux provinces à la fois (donc avec un double mandat): de la province de Belgique, et de la province d'Angleterre

* de 1919 à 1926: période où il était provincial de la province d'Angleterre, d'Irlande, et d'Afrique du Sud.

- 1ère période (1909-1919):

François Scaloni devait succéder au premier provincial, Charles Macey, un anglais, rendu responsable de la crise interne profonde de la province anglaise: perte de vitalité, stagnation des vocations, sorties nombreuses (même de confrères à vœux perpétuels et des prêtres, des abus en matière de pauvreté (style de vie aisé), quelques cas graves en matière de moralité sexuelle.

On l'attribuait au manque de discipline religieuse, à l'esprit d'indépendance par rapport à la Congrégation et au manque de respect des Constitutions et Règlements. En dernière instance, il semblait que tout était à imputer à la négligence des directeurs et du provincial qui, selon le diagnostic des supérieurs de Turin, n'assumaient pas leur responsabilité comme ils se doit, mais laissaient aller les choses.

Le Père Macey continuait à jouir, aux yeux des confrères anglais, du prestige d'avoir été l'inspirateur charismatique, le pionnier et le fondateur de l'oeuvre salésienne en Angleterre. Malheureusement, il couvrait de son autorité et de son prestige certains de ces abus, ne voulait pas les voir ou en reconnaître la gravité. Aussi les confrères anglais de la première génération n'aimaient-ils pas qu'il soit remplacé par un confrère venant de l'extérieur, surtout venant de l'Italie. Ils craignaient ce qu'ils appelaient "l'italianisation" de la province anglaise.

Le rapport de la visite extraordinaire effectuée sur ordre des supérieurs de Turin par le Père Virion en 1908, avait convaincu les Supérieurs de Turin que le remplacement du Père Macey était devenu urgent, malgré l'opposition des confrères anglais et la pétition du Card. Bourne pour le maintien du Père Macey.

Ce Père, ayant appris la nomination du Père Scaloni comme son successeur à la tête de la province anglaise, souffrait beaucoup du désaveu des supérieurs et ne réussissait pas à cacher sa déception et son amertume, suscitant ainsi parmi les confrères une certaine animosité envers le nouveau provincial. Ils avaient nettement le sentiment que les supérieurs de Turin n'avaient pas confiance dans les confrères anglais pour gérer leurs propres affaires.

C'était donc dans une ambiance, pour le moins, de méfiance sinon de révolte, que le Père Scaloni allait devoir assumer la tâche ingrate de succéder comme provincial au Père Macey. Dès son arrivée, il se rendit compte de la froideur de l'accueil qui lui était réservé:

".. je m'y attendais un peu - écrit-il à Don Rua - je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir (...) et, avec l'aide de Dieu, je pouvais me maintenir toujours calme et souriant: "bevevo amaro et sputavo dolce" [expression italienne; litt.: je buvais l'amertume, et je crachais la douceur]".

En novembre 1909, après les premiers contacts avec les maisons d'Angleterre, il exprimait tout son embarras dans une lettre à Don Rua: "jusqu'à maintenant je ne comprends rien; je ne sais pas dire un mot". Effectivement, au début il ne parlait pas encore un mot d'anglais et devait s'exprimer soit en italien, soit en français; ou bien recourir à des interprètes.

Mais, petit à petit, il commençait à mettre en oeuvre sa stratégie habituelle, déjà éprouvée, de patienter et d'agir progressivement dans la direction voulue, d'agir après avoir analysé attentivement les différentes situations.

Il savait, par réalisme, qu'il ne pouvait pas prendre le risque d'écarter brusquement un homme tellement influent comme le Père Macey, en connaissant son ascendant sur les confrères anglais; que cela aurait été une faute psychologique capitale qui aurait simplement aggravé la situation. Il lui fallait une extrême délicatesse pour faire face à une pareille situation et ne pas gâcher tout dès le début.

Trois jours seulement après son arrivée, il prit une décision clairvoyante, et probablement la plus significative de toute la première période de son mandat en Angleterre: pour éviter la rancœur et la désunion entre les confrères, il maintint le Père Macey à la direction de la maison-mère d'Angleterre, à Battersea, en cherchant de convaincre les supérieurs de Turin de l'opportunité de cette décision.

Il reconnaissait par là la faiblesse - de facto - de sa position de nouveau provincial en face de Macey: il venait de l'extérieur, ne connaissait même pas l'anglais, et devait selon la volonté des supérieurs continuer son mandat de provincial à la tête de la Province belge. Il savait donc à l'avance qu'il n'aurait pas pu s'occuper à temps plein de cette deuxième province. Effectivement, il dut se contenter de la visiter deux ou trois fois par an. Nécessairement, il devait donc recourir à une sorte de délégué ou vice-provincial pour gérer la province dans son absence.

Or, le fait d'avoir maintenu le Père Macey était sans doute une manière de faire comprendre aux Salésiens anglais qu'il n'était pas venu pour s'imposer personnellement. Par ailleurs, il ne restait pas inactif ou indécis, car en dehors du Père Macey, il changea tous les autres directeurs des maisons: selon le diagnostic qu'il avait fait de la situation, la cause première de tous les désordres résidait dans un manque de direction religieuse et salésienne des communautés: la plupart de ces directeurs, disait-il, "n'étaient pas faits pour les positions qu'ils occupaient". Inutile donc d'aller s'ingérer

dans le détail de la marche des maisons, si à la tête des maisons il n'y a pas de saine direction. Il allait donc directement à la racine du problème.

Autre intervention d'importance des premiers temps de son mandat en Angleterre fut son effort pour atteindre une saine gestion financière et l'organisation d'une formation sacerdotale en tout conforme aux exigences canoniques. Sur ce point aussi, l'attitude du Père Macey avait été assez arbitraire et peu orthodoxe. Le Père Scaloni indiqua un confrère compétent pour présider une sorte de commission d'acceptation qui devait vérifier le sérieux des candidats à la vocation salésienne et faire une meilleure sélection (souci qui avait jusqu'alors fort manqué). Il s'entoura progressivement de Conseillers provinciaux capables qui pouvaient l'assister valablement dans le redressement de la province.

Quant à certains confrères, dont le comportement laissait fort à désirer, il croyait pouvoir les rendre meilleurs avec sa méthode habituelle qu'il avait tant recommandée dans l'éducation des jeunes: les traiter avec bonté et fermeté, et bien les deux à la fois.

Néanmoins, il dut se résigner à prendre une mesure draconienne ayant constaté que certains confrères étaient irrécupérables. Mais, même dans ce cas, il croyait mieux les "convaincre" de quitter la Congrégation en paix et de chercher un évêque disponible pour les accepter dans le clergé diocésain. C'est ainsi que 5 des 18 prêtres salésiens quittèrent la jeune province anglaise dans cette première période. Ce fut un coup dur, mais salubre.

De 1815 à 1918, Le Père Scaloni se voyait empêché de voyager en Angleterre, se trouvant de l'autre côté de la ligne du front, dans le territoire belge occupé par les allemands. Forcément, c'était de nouveau le Père Macey qui - cette fois nommé officiellement "vice-provincial" par Don Albera - réglait seul la plus grande partie des affaires.

Par cette situation malheureuse, l'action réformatrice initiée par le Père Scaloni se trouva de nouveau paralysée. L'esprit d'indépendance reprit et les violations du vœu de pauvreté devinrent chroniques.

En statuant sur cette période du premier mandat du Père Scaloni en Angleterre, J.W. Dickson fait le bilan suivant: l'absence involontaire du Père Scaloni fit que les Salésiens anglais évoluèrent de plus en plus vers une congrégation classique d'enseignement de la classe sociale moyenne, dans le contexte typique du catholicisme anglais de ce temps, et en annexe ils s'occupèrent aussi de la pastorale paroissiale. Ils perdirent de plus en plus la conscience d'avoir un charisme propre et spécifique en tant que salésiens. Surtout la mission envers la jeunesse pauvre et abandonnée, qu'on aurait pu atteindre par les oratoires et les écoles professionnelles, était négligée.

- 2ème période (1919-1926):

Heureusement, le déclin ne fut pas mortel. L'espoir de réussir mieux dans un proche avenir commençait à renaître dès le lendemain de la première guerre mondiale. Le Père Scaloni, quittant son poste de provincial de la Belgique, en 1919, pouvait maintenant s'installer à Londres et s'occuper à temps plein de sa province anglaise. Il put constater très vite une amélioration. Il écrit ainsi, le 16 novembre 1921:

"Dans ces dernières années, beaucoup d'abus ont été écartés, beaucoup de confrères commencent à avoir une plus haute idée de la Congrégation, et une nouvelle génération est en train d'être formée...et ainsi, nous pouvons vraiment espérer le meilleur pour un avenir pas trop lointain".

Encore dans cette deuxième période de son mandat en Angleterre (après la guerre), le Père Scaloni subissait la pression des Supérieurs de Turin de mettre à leur disposition du personnel anglophone pour développer les missions aux Indes, à Malte

et en Afrique du Sud. A son regret, il dut constater que très peu de confrères anglais, surtout d'un certain âge, étaient disponibles pour quitter leur pays. Il fallait là encore patienter et compter sur une nouvelle génération de confrères plus jeunes et plus souples.

Notons en passant qu'il suggéra une solution originale au problème de l'isolement de la maison de la ville du Cap en Afrique du Sud. Il suggéra qu'elle soit ajoutée aux missions du Congo belge, du fait que la plupart des confrères au Congo étaient des flamands dont la langue maternelle est très semblable à l'Afrikaans, langue prédominante des Blancs sud-africains qui ne sont pas d'origine anglaise. Pour la même raison, les confrères du Congo, disait-il, auraient aussi pu s'insérer facilement en Afrique du Sud.

Il insista aussi auprès des supérieurs de Turin qu'ils lui envoient du personnel frais et bien formé pour remplacer les confrères anglophones partant dans les pays de mission, de manière aussi à appuyer l'oeuvre de redressement en cours dans la Province anglaise. Il expliqua à Don Fascie de Turin qu'on pouvait s'attendre à une abondance de vocations pour la vie religieuse salésienne, comme pour la vie de Coopérateurs salésiens, en ouvrant deux ou trois maisons dans le Nord de l'Angleterre. C'était en même temps, l'occasion, disait-il, d'ouvrir un tout nouveau champ d'apostolat apte à montrer quelles étaient "nos institutions spécifiques": les oratoires, les écoles professionnelles et agricoles" et il conclut:

"Aussi longtemps que nous restons seulement à Londres et ses environs, avec des collèges semblables aux collèges diocésains (...), nous continuerons à végéter".

Il reconnaissait par là, souligne Dickson, que la véritable croissance du charisme salésien nécessite non seulement une bonne sélection et formation des candidats qui entrent dans la Congrégation, mais que toute la Province doit se concentrer sur un terrain d'apostolat et sur des oeuvres spécifiques et caractéristiques pour le charisme salésien, au lieu de continuer simplement les oeuvres existantes.

Dans sa lettre mortuaire, Don Rinaldi brosse un tableau des nombreuses fondations qui eurent lieu dans cette deuxième période:

"...en cette même année [1919-20], furent commencées une école élémentaire et une école moyenne pour internes et externes dans la paroisse S. Anne à Chertsey, et on ouvrit à Pallaskenry, dans l'Etat libre d'Irlande, un collège-internat avec une école d'agriculture, de formation professionnelle et commerciale, et un aspirandat salésien. En 1920 on ouvrit la maison de Cowley, destinée à abriter le noviciat, le scolasticat de philosophie et les étudiants universitaires, l'aspirandat et l'oratoire du dimanche avec une paroisse. En septembre 1921, Don Scaloni adjoignit à la paroisse de S. Joseph, de Burwash, un collège-internat avec des classes préparatoires pour internes, et des classes élémentaires mixtes; l'année après, il ouvrit l'école d'agriculture de Warrenstown en Irlande et celle de Claremont au Cap de Bonne Espérance, et en 1925, l'Institut S. François de Sales à Bolton, avec une école secondaire (...) pour internes et externes".

D'après W. John Dickson, c'est durant cette période que l'oeuvre salésienne a connu finalement son expansion hors de Londres pour s'étendre vers le Nord et en Irlande. En peu de temps, le Père Scaloni créa 4 ou 5 maisons nouvelles. Entre autres, des écoles agricoles, professionnelles et commerciales, ainsi que quelques écoles secondaires (collèges-internats). La croissance numérique est impressionnante après 1918, l'année qui marqua la fin d'une période de stagnation. En 1928, dix ans après son arrivée en Angleterre, les salésiens britanniques avaient plus que doublé (de 83 à 180).

En faisant le bilan du deuxième mandat du Père Scaloni (1920-1926) dans la Province anglaise (y compris l'Irlande et l'Afrique du Sud), Dickson affirme:

"...il avait trouvé sa tâche en Angleterre beaucoup plus difficile (...) qu'en Belgique. Néanmoins, il a laissé une impression constante d'ouverture et d'impartialité entre les confrères anglais pour qui il était difficile d'oublier [le passé]. Sa bonne volonté pour apprendre l'anglais, d'accepter le football et le cricket comme des divertissements innocents, bien que auparavant cela avait été désapprouvé en Italie, et son clair désir de gouverner par consensus et d'obtenir [préalablement] l'accord des directeurs et du Conseil provincial pour [introduire] les changements qu'il avait en tête, tout cela l'a rendu cher à la province anglaise et cela signifie que - même pendant les années où le sentiment anti-italien était très fort - il était difficile de ne pas se souvenir de ce [confrère] italien qui avait animé et dirigé la période de développement la plus dynamique dans l'histoire de la Province".

7. Sa dernière visite canonique en Afrique (1926)

Comme deux maisons d'Afrique du Sud (Capetown et Claremont) faisaient partie de la nouvelle province confiée au Père Scaloni, il voulut les visiter en 1926. Les Supérieurs de Turin, sachant qu'il connaissait et aimait beaucoup les Missions salésiennes du Katanga, lui demandèrent de pousser plus loin, à travers le Transvaal et la Rhodésie, jusqu'au Congo belge et d'y visiter en leur nom toutes les maisons en tant que "visiteur extraordinaire".

Don Rinaldi, dans une lettre adressée au Père Scaloni, s'expliqua longuement sur l'extrême importance qu'il accordait à cette "visite extraordinaire":

"Tu sais avec quel intérêt et avec quel soin tous les Supérieurs ont toujours suivi le développement progressif de l'oeuvre salésienne dans la Mission du Congo belge. On n'a jamais épargné des sacrifices pour que l'oeuvre fleurisse et porte des fruits les plus abondants possibles.

Tant de soins et tant d'espairs, remercions-en le Seigneur, n'ont pas été déçus, et, moyennant le concours du gouvernement du Royaume de Belgique, nous avons pu constater et recueillir des fruits abondants par le bien [qu'on y fait], aussi bien du côté religieux et moral, que du côté de la civilisation de ces peuples.

Le Saint Siège, en appréciant le travail accompli par les Salésiens en cette région, a récemment voulu agrandir le champ de travail, et en même temps, il a voulu donner une reconnaissance officielle en l'élevant au degré de Préfecture Apostolique, à la tête de laquelle on a voulu proposer le très cher D. Joseph Sak, qui, jusqu'à maintenant, était le Supérieur de nos oeuvres qui y existent.

Tous ces faits, ainsi que la ferme espérance de voir la nouvelle Mission fleurir par un développement encore plus vigoureux, m'ont conduit à décider d'y envoyer un Visiteur, et le choix est tombé sur toi, comme celui qui connaît le mieux cette même mission et tous ses besoins, pour l'avoir gouvernée depuis sa naissance.

Prends donc les dispositions pour aller par là le plus vite possible, visite avec soin les différentes oeuvres qui y existent, étudie diligemment les besoins de celles-ci, aussi bien du point de vue matériel que du point de vue moral et disciplinaire, et surtout rends-toi bien compte des nouvelles relations qui naissent à partir de l'érection de la Préfecture aussi bien par rapport à nos Instituts, que par rapport aux autorités ecclésiastiques qui sont présentes sur ces territoires. Ensuite, de tout cela, je voudrais que tu me fasses une relation précise et soignée.

Déjà nous avons disposé d'envoyer là-bas un groupe de nouveaux missionnaires qui contribueront à rendre toujours plus efficace l'oeuvre de civilisation de ces régions, et toi aussi, par ton conseil, par ta prudence et par ton travail, prend soin de rendre toujours plus prospère l'Oeuvre Salésienne, aussi pour répondre

toujours mieux à l'intérêt qu'y portent les Autorités belges et aux désirs du Saint Siège.

Accepte mes salutations cordiales, pendant que j'implore sur toi les meilleures bénédictions du Seigneur, qui puissent rendre fructueuse la mission que je te confie" (Turin, 24 octobre 1925).

C'était, en effet, une lourde mission qu'on lui confia; d'épineux problèmes se posèrent:

- Concernant la nouvelle préfecture apostolique du Luapula Supérieur, confiée au Père Sak (devenu ainsi "Mgr. Sak"), il fallait fixer la délimitation précise entre les deux préfectures (celle de Mgr. de Hemptinne et celle de Mgr. Sak). Les deux prélats ne s'accordaient pas sur ce point.

- Deuxième problème: fallait-il faire la distinction entre la tâche de "supérieur religieux" et celle de "préfet apostolique"? Autrement dit: était-il nécessaire de nommer un supérieur religieux distinct du préfet apostolique? On sait que Mgr. Sak n'aimait pas cette séparation et voulait continuer à exercer les deux fonctions.

- De plus, depuis quelque temps existait une mésentente entre Mgr. Sak et quelques Salésiens, surtout ceux de l'Institut S. François de Sales (l'école officielle des garçons européens en ville). Selon eux, les projets de Mgr. Sak impliquaient un démantèlement de la présence salésienne en ville à l'avantage de la Kafubu, où Mgr. voulait établir sa résidence.

- Il aurait à vérifier si c'était vrai que le nouveau directeur de l'école de la ville, le Père Laloux, tendait à se rendre indépendant du P. Sak, sous prétexte que Mgr. Sak n'était plus son supérieur hiérarchique pour ce qui concerne la juridiction de l'oeuvre en ville qui, d'après lui, dépendait uniquement de Mgr. de Hemptinne. Mgr. Sak avait répliqué qu'il était aussi "supérieur religieux" et qu'en cette qualité il pouvait toujours intervenir dans l'organisation interne d'une oeuvre salésienne où qu'elle se trouve (dans la préfecture de Mgr. de Hemptinne comme dans sa propre préfecture).

En tout cas, quelque mois avant la visite, la tension était montée d'un cran entre Mgr. Sak et cette communauté. On peut s'en rendre compte en lisant quelques compte-rendus.

Par ex., dans le compte-rendu d'une réunion de Monseigneur Sak avec le Conseil de la communauté du 14 décembre 1925, rédigé par le Père Mariage, on peut lire:

"Monseigneur débuta sur un ton solennel. Il annonça qu'il ne faisait pas un réquisitoire; [mais seulement qu'] il sentait le besoin de déverser ce qu'il avait sur le coeur. (...) une fois que les Confrères d'Elisabethville l'auraient entendu ils changeraient de conduite à son égard et aussi à l'égard de sa maison de la Kafubu.

Mgr. constate que depuis qu'il a quitté l'Ecole d'Elisabethville, les confrères n'ont plus l'esprit de charité: la maison d'Elisabethville est devenue revêche. L'inspecteur a droit à certains égards dans toutes les maisons de son inspection. Or, c'est ce qu'il ne voit [= trouve] pas à Elisabethville. (...).

On lui a rapporté que (...) Monseigneur Sak n'avait plus rien à voir à l'Ecole d'Ebv [= Elisabethville]. Il admet qu'au point de vue juridiction l'Ecole d'Ebv. dépend de Mgr. de Hemptinne, mais qu'en tant que maison salésienne elle dépendait toujours de l'Inspecteur, et qu'à ce titre il avait droit à certains égards prévus par les Constitutions. (...)"

Monseigneur a tellement insisté sur ces griefs qu'il est entré dans certains détails (...). Le P. Mariage, pris à parti, jugeant l'exagération par trop forte faillit donner une mauvaise épithète à Monseigneur. (...) Tout le monde garda le plus religieux silence pour ne pas envenimer le discours (...).

Monsieur le Directeur demande humblement de pouvoir justifier certains points: (...) Les premières fois que Monseigneur est revenu à l'Ecole [en ville,] monsieur le Directeur a invité Mgr. à dire le mot du soir aux enfants - à

célébrer la messe de communauté; Monseigneur ayant chaque fois désisté[,] monsieur le Directeur n'a plus osé le demander dans la suite (...)"

Dans la suite de la réunion, le Père Laloux démontrait comment était né le "malentendu": un confrère, n'ayant pas accepté une décision concernant la vie interne de sa communauté était allé tout rapporter à Monseigneur, prétextant que le directeur avait dit: "Monseigneur n'a plus rien à voir à Elisabethville..."

Le 3 novembre, le compte-rendu du Conseil de la maison rapporte "le mécontentement général" qui existe chez les confrères de la maison. Le 17 novembre, on écrit: Monseigneur veut que "le transfert de l'Ecole" se fasse "sous peu"; il veut prendre les menuisiers et les tailleurs... La communauté en ville réagit: "les membres du Chapitre [= du Conseil de la maison] ne voient pas bien pourquoi Mgr. veut prendre les menuisiers et les tailleurs si précipitamment alors qu'il n'y a rien de prêt à la Kafubu".

Dans les compte-rendus des séances qui précèdent l'arrivée du Père Scaloni, on peut encore lire par ex.:

"On sait que Don Scaloni viendra sous peu comme délégué de Notre Supérieur général. Il faudra songer à le recevoir le mieux possible. On réunira tous les confrères pour voir comment fêter cette visite" (6 janvier 1926).

"Don Scaloni, remplaçant le Supérieur général, aura la prééminence (...). Monseigneur Sak étant à la Kafubu fera probablement sa fête à la Kafubu" (3 mars 1926).

Remarquons qu'on fait allusion à la fête de S. Joseph, fête patronale de Mgr. Sak, qui était d'habitude célébrée avec solennité à l'Institut, quand Mgr. Sak y était directeur. Encore, le 19 mars 1925, l'année avant, on y avait célébré Mgr. Sak en tant que "R.P. Supérieur [religieux] de la province du Katanga". Mais cette fête coïncida en 1926 avec le séjour de Père Scaloni à l'Institut.

Pour sa part, le 11 janvier 1926, Mgr. Sak écrivit une lettre au Recteur Majeur, Don Rinaldi, pour l'avertir du problème du Collège, en disant que le directeur du collège se rendait de plus en plus "indépendant" à son égard, et que le Père Scaloni, lors de sa visite, devrait arranger ce problème.

- La question se posait finalement de savoir s'il convenait ou non de quitter "l'Ecole officielle" des enfants blancs (le futur "Collège S. François de Sales") établi au même endroit que l'école professionnelle à Elisabethville. En effet, une certaine crise s'était manifestée entre les Salésiens travaillant au sein de cette école de l'élite blanche d'Elisabethville. Ils proposèrent aux supérieurs d'Europe de laisser aux Bénédictins la charge de l'école pour blancs, vu qu'ils avaient déjà en main toute la pastorale des blancs en ville et ne supportaient pas bien l'action pastorale salésienne à l'extérieur de leur école. Ils s'étaient lassés de cette oeuvre. La plupart des Salésiens venus au Congo voulaient faire un travail vraiment missionnaire auprès de la population noire. Ils ne se sentaient pas à leur place dans une école dont la population scolaire était hétéroclite et instable, tandis que les autorités coloniales étaient mécontentes de voir que les Salésiens n'y engageaient pas suffisamment de personnel qualifié. D'autre part, les Salésiens reprochaient au gouvernement son désintéressement pour ce Collège qui ne jouissait pas de tous les avantages que d'autres congrégations religieuses avaient obtenus pour leurs écoles au Congo...

Dans ce contexte, on comprend que le Père Scaloni ait reçu comme charge principale de la part du Conseil Supérieur de Turin, d'évaluer la marche de ces deux nouvelles structures (la préfecture et la quasi-province). En même temps, on peut dire que la visite du Père Scaloni était fort désirée de la part des confrères du Congo.

Quand le Père Scaloni parla à son médecin d'aller au Congo, celui-ci fit remarquer que c'était là une imprudence grave à son âge (il avait alors 65 ans). Il sourit et passa outre. Il prit les dispositions opportunes pour la bonne marche de sa province et, après avoir mis en ordre ses affaires personnelles, comme s'il avait conscience que ce serait le dernier voyage de sa vie, il s'embarqua pour l'Afrique. Son retour n'était prévu qu'à la fin du mois d'avril.

Commencé le 8 janvier 1926, le voyage se déroula apparemment sans incidents et, comme il l'écrivit lui-même à ses confrères, sa santé était très bonne ("ottima"). Durant son voyage en bateau, il essaya de faire un peu d'apostolat auprès d'une quarantaine d'ouvriers, en leur rappelant leurs devoirs religieux qu'ils avaient depuis longtemps négligés. Il se mit encore à faire la catéchèse à une douzaine d'enfants qui lui procuraient en même temps un peu de divertissement. Il note à ce propos: "ils me faisaient penser que je me trouvais encore en plein dans l'activité salésienne: sans eux, tout aurait été triste et monotone à bord".

Le Bulletin salésien anglais nous informe en détail du déroulement du dernier voyage à partir de son arrivée en Afrique du Sud jusqu'à sa mort.

Il mit pied à terre à la ville du Cap, le lundi 25 janvier, et fut cordialement reçu par les confrères salésiens et les jeunes. Jeudi et vendredi, les 28 et 29 janvier, on y célébra avec faste la fête de S. François de Sales, qui était aussi la fête patronale de Père Scaloni.

Après avoir séjourné assez longuement chez les Salésiens et les jeunes des deux maisons de l'Afrique du Sud, il continua son voyage vers le Congo, accompagné par le Père de Bary, directeur de la maison salésienne de la ville du Cap. Partout où il passait, il voulait prendre minutieusement vision de toute chose, donner tout loisir aux confrères de lui parler plusieurs fois en particulier. Il s'entretenait volontiers avec les enfants noirs, s'intéressant à leurs travaux et à leurs divertissements comme l'aurait fait n'importe quel autre missionnaire âgé.

Il n'oubliait pas de penser aux confrères qu'il avait laissés en Angleterre. A peine arrivé au Congo, il leur écrivit que bien qu'à presque six mille kilomètres de Londres, il ne cessait d'être avec eux en esprit en visitant en pensée chacune de leurs maisons; et qu'il priait Dieu pour qu'il veuille bien exaucer leurs vœux formulés à l'occasion de la nouvelle année 1926.

Arrivés en train à Sakania, le samedi 6 mars (d'après la chronique de Sakania), ils furent chaleureusement accueillis par le P. Noël entouré des membres de la communauté, par Mgr. Sak lui-même, venu exprès d'Elisabethville et par une foule de gens de l'endroit. En marchant à pied vers la Mission, les garçons chantèrent de beaux chants en cibemba.

Comme ils s'approchaient de la Maison, les Soeurs salésiennes vinrent à leur rencontre. Les visiteurs purent admirer le beau site de Sakania avec sa source qui donne une eau abondante et pure (tellement pure, note le Père de Bary, que c'est le seul endroit au Congo où il ne faut même pas faire bouillir l'eau avant de la boire!). Ils s'extasiaient devant les "merveilles" de progrès déjà accomplis par les Salésiens et les Soeurs en seulement 9 mois de travail depuis leur arrivée dans ce lieu.

Le soir de leur arrivée, les deux visiteurs entendirent chanter les garçons dans la chapelle; ils furent très touchés par leur manière si harmonieuse de chanter et d'accorder leurs voix les unes aux autres. A ce propos le Père de Bary note: "un hymne en l'honneur des martyrs de l'Ouganda frappait mon imagination et, plusieurs jours durant, je me découvris en train de fredonner inconsciemment la même mélodie...".

Les visiteurs y apprirent aussi la douloureuse nouvelle de la mort de Mgr. Cagliero. Le P. Scaloni profita de l'occasion pour parler longuement de ce grand évêque missionnaire comme d'un modèle d'esprit salésien.

Mardi, 9 mars, c'était le moment de dire au revoir à la communauté de Sakania; une visite de trois jours était encore prévue au cours du voyage de retour en Afrique du Sud.

A 13.30h de l'après-midi, ils prirent le train pour Elisabethville, où ils arrivèrent le soir, à 21.30h, sous une pluie battante. Heureusement deux voitures les attendaient, l'une d'elles était celle de Mgr. Sak. Quand ils entrèrent à la Mission S. François de Sales, toute la communauté les attendait sous la barza. Il y avait aussi quelques européens (entre autres: Mr. de Saens, ancien Directeur de la Justice à Elisabethville et le juriste-avocat, Mr. Voluvel).

Le lendemain, mercredi 10 mars, il commença aussitôt sa visite canonique par une inspection des locaux de l'oeuvre: il entra partout pour voir les différents ateliers de l'école professionnelle, la salle de récréation, les classes pour les garçons européens ainsi que celles pour les jeunes noirs, la classe de chant, les dortoirs, etc. A 10 heures, on se rassembla dans le hall pour une réception. Un orchestre, composé pêle-mêle de membres de la communauté et de jeunes élèves noirs, joua "l'hymne salésien" dont les paroles étaient chantées par eux-mêmes; après quoi le P. Laloux, directeur, prononça le discours de bienvenue plus ou moins comme suit:

"J'avais pensé d'abord à parler aujourd'hui selon les règles de l'éloquence érudite, mais après réflexion, je me suis dit que c'était mieux que je parle d'une manière simple, d'une manière salésienne, qui vient tout droit du coeur. Je désire vous exprimer, en premier lieu, l'immense plaisir que nous ressentons en voyant au milieu de nous quelqu'un que nous regardons tous comme un père, car tous nous avons une dette de reconnaissance envers lui, directement, ou tout au moins indirectement. "Directement" pour ceux qui ont été reçus dans la Congrégation et formés par lui dans la vie salésienne; "indirectement", pour ceux d'entre nous qui ont reçu leur formation salésienne dans les écoles salésiennes de la Belgique qui doivent à lui leur origine et leur développement..."

Avant de conclure, je souhaite exprimer deux souhaits: 1) que le Père Scalonni puisse rester longtemps parmi nous et nous faire beaucoup de bien; 2) qu'il puisse revenir chez nous une autre fois quand le temps pour une nouvelle visite canonique sera encore une fois venu".

Après cela suivaient deux petits mots d'adresse des jeunes, l'un lu au nom des garçons européens, l'autre au nom des garçons africains. Finalement, le Père Scalonni répondit de manière appropriée aux paroles de bienvenue qui lui avaient été adressées. Quelques morceaux de musique d'orchestre mettaient un point final à la réception.

Les jours suivants, le Père Scalonni eut un programme très chargé. Le Père de Bary nous donne quelques informations sur les prises de contact avec le milieu E'villois. Ainsi, le mardi 11 mars, ils allèrent rendre visite à celui qui "faisait fonction de gouverneur" (c.-à-d. en remplacement). En effet, il n'y avait pas de vrai gouverneur en ce moment. Très probablement, il s'agit donc du "vice-gouverneur général ad interim", G. Heenen, qui en l'absence d'un gouverneur attitré, en exerça la fonction entre septembre 1925 et juin 1926.

Curieusement, on ne parle pas d'une visite au Vicaire apostolique, Mgr. de Hemptinne. Nous savons seulement que le même jour, les Pères Scalonni et de Bary se rendirent chez le Curé (l'unique pour tout E'ville!), un père bénédictin, et avec lui ils allèrent voir la cathédrale à peine achevée. Ils eurent aussi l'occasion de visiter quelques fermes, une fabrique de briques et de tuiles dirigée par des colons italiens et l'hôpital des Soeurs de la Charité, dont le P. de Bary remarque l'équipement le plus moderne "up to date". Il est plein d'éloges pour leur "efficiency" et "good management"!

Le jeudi, 16 mars, offrait l'occasion d'une visite à la coulée de cuivre, où le métal rouge était extrait du minerai: "une véritable corbeille d'activité industrielle", dit

notre rapporteur, à tel point qu'il "était difficile de nous imaginer que nous étions dans le Congo si éloigné". On leur communiqua que le bénéfice d'une année se chiffrait à 80 millions de francs belges.

Comme lors de son premier voyage au Congo, le Père Scaloni voulait visiter avec soin l'oeuvre missionnaire en train de s'établir, pour voir les progrès réalisés et les problèmes qui s'y posaient. Cette fois-ci, il avait donc à visiter les quatre postes de mission (Sakania, Kiniama, Kafubu-Kambikila, Shindaika). Quant au poste central, La Kafubu, on voit que le Père Scaloni s'y est même rendu plusieurs fois (entre le 14 et le 17 mars) à partir de son "quartier général" à la maison d'Elisabethville.

Mgr. Sak accompagna le Père Scaloni pour une première visite à la Kafubu, le dimanche matin 14 mars. Avec la voiture de Mgr., on y arriva en une bonne demi-heure de temps bien que la route était dans un très mauvais état, car on était à la fin de la saison des pluies.

S'étant arrêtés à la mission de Kambikila, ils furent tout de suite entourés par une foule de plus ou moins 400 personnes, hommes, femmes et enfants qui battaient des mains et lançaient des cris de joie. Le Supérieur du poste, le Père Schillinger (appelé par le Père de Bary "vicaire général" de Mgr. Sak), se présenta le premier et exprima le grand plaisir qu'ils éprouvaient tous d'avoir le Père Scaloni au milieu d'eux. Ensuite, un des 6 ou 7 petit-séminaristes africains lut un mot de bienvenue en latin et en français. Le Père Scaloni, note le P. de Bary, répondit avec beaucoup de délicatesse. Ensuite, tout le monde se rendit à la chapelle du village pour une messe chantée ("Missa de Angelis). Les visiteurs remarquèrent, non sans étonnement, le fait que quelqu'un de la population locale était déjà capable de jouer de l'harmonium et de diriger les chants. Et la messe latine était à leur avis "admirablement" exécutée.

Après la messe, Mgr. Sak les conduisit à une autre succursale de la mission Kafubu. Le Père de Bary ne mentionne pas le nom de ce village, mais il paraît bien (d'après la lettre mortuaire de Don Rinaldi) qu'il s'agissait de Shindaika. Ce poste de mission, d'après le Père Léon Verbeek, avait été créé deux ans auparavant à partir de la maison salésienne d'Elisabethville et comptait en 1926 déjà cinq autres postes (ou villages à visiter). En 1926 on l'annexa à la mission de la Kafubu après le départ du Père Bufkens à Sakania.

Une partie du chemin put se faire en voiture. Mais à un certain point, la route se réduisait à un simple sentier. On laissa là la voiture et, pendant que Mgr. enfourchait sa bicyclette, les deux illustres visiteurs eurent la chance d'être transportés dans une sorte de charrette tirée et poussée par quatre personnes: deux devant et deux derrière! Après une heure et demie de route, secoués de tous côtés à cause de l'irrégularité du terrain, et devant rouler par des sentiers jonchés de troncs d'arbres, ils atteignirent enfin le village où ils reçurent, une fois de plus, un bon accueil de la part de la population.

Là aussi, on se rassembla dans la chapelle qui avait été construite par les villageois eux-mêmes. Les hommes et les garçons prirent place d'un côté, les femmes et les filles de l'autre. Le P. Schillinger leur donna une leçon de catéchisme et c'était "remarquable", note le Père de Bary, avec quelle promptitude ils répondirent aux questions qu'on leur posait; à son avis cela prouvait qu'ils avaient bien assimilé le contenu et le sens du catéchisme et, par conséquent, qu'ils avaient assez bien compris les vérités de la foi chrétienne. Cette leçon de catéchisme fut régulièrement entrecoupée par le chant d'hymnes divers, dont certains en latin. Tous, hommes et femmes, vieux et enfants, chantaient sans exception et à plein coeur. Un des habitants tint alors un petit discours en Cibemba et à la fin il conclut: "Et maintenant, nous attendons une médaille pour tous ici présents"! Malheureusement, le Père provincial n'y avait pas pensé et il promit qu'il en apporterait le jour suivant. Le Père Scaloni leur adressa quelques mots en français et Mgr. Sak se chargea de les traduire aussitôt en Cibemba. À la sortie de la chapelle, tous se rassemblèrent pour qu'on puisse prendre quelques photos. Dans la foule des gens, il y avait six ou sept chefs de village. En rentrant à la

Mission Kafubu, on fit une promenade à travers le village en distribuant des cigarettes aux habitants.

A la mission de la Kafubu, les visiteurs étaient attendus pour un grand dîner de fête où on leur servit du vin: du blanc et du rouge (on signale que c'était du vin de... Bordeaux!). Dans l'après-midi, la visite de quelques grands personnages du monde colonial était prévue au programme. Ils arrivèrent l'un après l'autre: Mr. Saens avec le Père Mariage, le Dr. Walraevens et sa femme, le Professeur Brunebant, et Mr. Ciemmake et son épouse. Tous ensemble, ils allèrent visiter la nouvelle maison d'habitation en phase d'achèvement, les fondations de la nouvelle chapelle en briques qui était elle aussi en construction, le jardin et le potager où ils purent admirer diverses sortes d'arbres fruitiers, le canal et le système d'irrigation, le parc des machines où on trouvait un engin puissant pour défricher, un tracteur Fiat et un camion Ford en service à la ferme, sans parler de beaucoup d'autres outils. Mgr. expliqua qu'il avait le projet de défricher un grand terrain autour de la mission en vue de cultiver d'une manière plus extensive.

Nous savons que le mercredi 17 mars, le Père Scaloni alla visiter une seconde fois la Mission Kafubu, mais cette fois en compagnie du "directeur de Justice" qui était en même temps le chargé de l'Education. Leur but était d'inspecter les classes de la ferme-école qui avait commencé à y fonctionner. On fit de nouveau le tour de la propriété pour prendre quelques photos de la Mission.

Le jeudi 18 mars, le Père Scaloni et Mgr. Sak étaient invités à dîner chez le gouverneur en sa résidence officielle, accompagnés par Mgr. Sak. Rien ne nous est connu du contenu des pourparlers. Mais il n'est pas exclu que c'est à cette occasion qu'on a pris une décision qui aurait eu un impact profond sur toute l'histoire postérieure de l'implantation de l'oeuvre salésienne au Katanga,...si elle avait été retenue!

On sait déjà que le P. Scaloni avait à résoudre le problème du Collège ("l'école officielle" des élèves blancs). Lors de cette visite canonique, des tractations ont certainement eu lieu entre le gouvernement et les Salésiens. Ce qui est sûr c'est que le Père Scaloni donna au gouvernement le préavis du retrait des Salésiens du Collège (très probablement pour le céder au Bénédictins). Cette cession aurait dû permettre le repliement des Salésiens sur la botte de Sakania afin de s'y consacrer à fond à l'évangélisation et à la promotion humaine de la population noire. C'est ce qui apparaît à la lecture de deux lettres de Mgr. Sak, adressées l'une à l'Administrateur général des Colonies et l'autre au Gouverneur-général du Congo belge, résidant à Boma.

"Ne vaudrait[-il] pas mieux dès lors prendre une fois pour toutes la mesure que croyait devoir prendre feu Don Scaloni lors de sa visite inspectoriale ici et confier à d'autres plus capables ces fameuses écoles d'Elisabethville. Je suis à présent tout à fait de cet avis car il nous est impossible de travailler dans les conditions qu'on nous fait (...).

... si la situation ne change pas pour nous, je suis décidé à abandonner l'enseignement des blancs et j'en avise aujourd'hui officiellement le ministère des Colonies." (La Kafubu, 9 septembre 1926).

"...d'accord avec le Supérieur général de la Congrégation qui prévoit ne pas pouvoir suffire au personnel nécessaire pour maintenir l'école des enfants blancs à Elisabethville, nous sommes décidés à nous retirer de la Direction de ladite école (...). Nous reporterons désormais nos forces sur la bonne marche des écoles professionnelles et des écoles indigènes rurales et supérieures que nous comptons multiplier. Nous comptons ainsi nous rendre très utiles, je pense, à la grande oeuvre de civilisation intellectuelle et morale des populations du Katanga et nous espérons dans ces oeuvres garder l'appui du gouvernement." (La Kafubu, 15 décembre 1926).

Mais par la suite, ce préavis ne fut pas retenu par le gouvernement qui parlait d'un "malentendu" et retint les Salésiens au Collège, moyennant une forte amélioration de leur condition économique (constructions, salaires, frais de fonctionnement).

Il paraît bien que l'interaction entre Mgr Sak, Mgr. de Hemptinne et le gouvernement ait été décisive pour le maintien des Salésiens au Collège.

Ce qui se fera, c'est que l'école professionnelle pour enfants noirs, établie auprès de l'Ecole pour enfants blancs (appelée communément: "le Collège"), se détachera définitivement de celle-ci en 1927 pour s'établir à la Kafubu. Car c'est là que Mgr. Sak, dès sa nomination comme préfet apostolique, avait fixé sa résidence. Officiellement, ce fut sur la demande du gouverneur Rutten, mais comme l'a dit le Père Lehaen, Mgr. Sak "résolument" (dès sa nomination) "d'amener avec lui son Ecole professionnelle d'Elisabethville".

Avant que l'année 1926 touche à sa fin, on se mit déjà à cuire des briques pour la construction et le 5 mai 1927, on put poser la première pierre.

Ce qui est étonnant, lors de la visite canonique du Père Scaloni, c'est le silence des sources sur d'éventuels contacts directs entre le P. Scaloni, Mgr. de Hemptinne, et Mgr. Sak. Le Père de Bary, qui a tout le temps accompagné le Supérieur et qui dans son rapport mentionne facilement les noms des personnes visitées, ne cite nulle part le nom de Mgr. de Hemptinne sinon lors des funérailles du Père Scaloni.

Nous savons seulement que, le 16 mars, le Père Laloux invita Mgr. de Hemptinne à venir souper avec le Père Scaloni:

"Don Scaloni vous remercie de votre aimable intention. Il est absorbé cette semaine par la Kafubu; la semaine prochaine il compte partir à Kiniama et passera ici la semaine sainte. Si vous pourriez nous faire l'honneur de souper samedi prochain 20 (...) avec nous, vous auriez occasion de le rencontrer et nous feriez à tous le plus grand plaisir. Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de notre religieux dévouement".

Nous ignorons s'il a répondu à l'invitation.

Le vendredi 19 mars, c'était la grande fête de S. Joseph au Collège, fête patronale de Mgr. Joseph Sak. Cette fête y avait toujours une grande allure, vu que Mgr. Sak y avait été le premier directeur et le fondateur de cette première oeuvre au Congo. Le Père de Bary mentionne entre autres la belle décoration de l'église ce jour-là. Entre-temps, le Père Scaloni ne prenait pas de repos. Ce même jour, il baptisait plusieurs catéchumènes et présidait la messe de la communauté.

C'est le lundi 22 mars que Mgr. Sak et les visiteurs ont quitté la ville pour se rendre à Kiniama, l'avant-dernière étape de la visite canonique. Ils voulaient y rester toute une semaine.

Le voyage fut terrible: chemins impraticables, ponts rompus, fauves barrant la route. Arrivés en auto jusqu'à Bushiwila, la remorque de la mission de Kiniama dut les amener à la mission à travers la boue. Ils arrivèrent à 17 heures.

8. Sa mort et les faits subséquents

Le Père Scaloni arriva à Kiniama très fatigué. Le jeudi 25 mars, il commença à se sentir mal et se mit au lit; la nuit il ne put pas dormir. Le jour après, il ne mangea presque pas et dut de nouveau s'aliter tremblant de fièvre. Heureusement, le samedi 27 mars, il ne se sentit pas trop mal. Cela permit de le ramener en ville. Partis le matin, Mgr. Sak et le Père Scaloni arrivèrent en ville tard dans l'après-midi. Ce dernier devait aussitôt s'aliter et recevoir la visite du médecin qui constata une fièvre bilieuse, provoquée apparemment par une forte malaria. Le lundi 29 mars, Mgr. Sak le fit

transporter à l'hôpital tout près du collège, chez les Soeurs de la Charité où lui-même était aumônier. Là, après l'examen du sang, les Soeurs ne trouvèrent pas de traces de malaria et ne surent pas se prononcer sur la cause exacte de la maladie. D'autant plus que le malade avait commencé à prendre "régulièrement" une dose de quinine qui, d'ailleurs, l'avait rendu sourd.

Le mercredi 31 mars, la fièvre était vaincue. Néanmoins, le médecin restait assez pessimiste sur le rétablissement de son patient vu son état d'épuisement "dû sans doute aux fatigues des longues journées [de travail]", remarque le Père de Bary. Le médecin déclara tout espoir perdu à partir du jeudi 1er avril. Une forte crise d'hématurie et d'urémie s'était déclarée. Le malade restait toujours bien conscient et ne sentait presque pas de douleur mais son sang était déjà empoisonné par la maladie dont il souffrait depuis au moins 5 jours. Le médecin fit donc savoir qu'il serait prudent de lui administrer les derniers sacrements.

Le même jour, le Père Laloux, directeur du Collège, qui tenait Mgr. de Hemptinne au courant de l'évolution de la maladie du Père Scaloni, lui écrivit:

"L'état de Don Scaloni continue à nous inspirer de vives inquiétudes: je n'ai aucune précision quant aux derniers Sacrements: Monseigneur Sak était en conversation intime avec le malade quand je suis repassé à l'hôpital; je pense néanmoins qu'on lui parlera (...) des derniers sacrements. Veuillez agréer, Monseigneur, mes respectueuses salutations..." (lettre du 1er avril 1926).

Il paraît qu'à ce moment le Père Scaloni avait déjà demandé lui-même de recevoir l'extrême onction, que Mgr. Sak lui administra aussitôt le même jour en présence de tous les confrères de la ville.

Le Père Scaloni tenait à suivre attentivement la cérémonie. Mais comme il était devenu sourd par la prise d'une forte dose de quinine, il avait la plus grande peine pour comprendre les prières que récitait Mgr. Sak et pour répondre personnellement. Il fit comprendre que Mgr. devait parler à plus haute voix. Il réussit ainsi à participer pleinement.

Quand la cérémonie fut terminée, il fit signe qu'il voulait adresser quelques mots aux confrères présents. D'après un article paru dans le Bulletin français, il demandait tout d'abord à Mgr. Sak de rédiger instamment, et devant lui, une protestation de fidélité à la Société salésienne qu'il signa lui-même le premier. Ensuite, il fit écrire à Don Rinaldi qu'il était mourant et qu'il regrettait bien de n'avoir plus le temps de dire tout ce qu'il avait vu de beau, de consolant, de riche d'espérance au cours de sa visite à la préfecture du Haut-Luapula. Enfin, il tint, avec le même calme que s'il se fût agi d'une conférence mensuelle, une dernière allocution aux confrères réunis autour de son lit, allocution qui d'après la chronique du Collège d'Elisabethville, a duré environ 20 minutes.

Suivant le rapport du P. de Bary, la substance en était qu'il était résigné et qu'il se remettait entre les mains de Dieu: cette pensée, d'après le P. Mariage, qui le veilla la nuit, ne cessa de revenir sur ces lèvres les derniers jours de sa vie:

"...si je semble être parfois ému, ne l'attribuez pas à la peur de mourir, mais plutôt à la joie que je ressens en vous voyant tous autour de moi. J'ai si souvent prié pour que je puisse être préparé quand la mort arrivera, et ma prière a été exaucée".

Il continuait alors en demandant pardon à ses confrères s'il les avait offensés de l'une ou l'autre manière. Il disait qu'il avait essayé de faire tout simplement son devoir; mais en tenant compte de la faiblesse humaine, il réalisait qu'il avait parfois failli. Il leur demandait de croire qu'il s'était toujours efforcé d'agir pour leur plus grand bien.

Il les pria de laisser de côté toutes les petites mésententes qui existaient parmi eux, d'agir de concert au Congo, tous unis dans un même esprit.

Il leur demandait aussi de transmettre ses derniers souhaits à la province belge et de demander leurs prières. En ce qui concerne la province anglaise, il demanda au Père de Bary de dire qu'il avait eu pour elle exactement le même intérêt et la même affection que pour la province belge, même si plusieurs d'entre eux pensaient qu'il n'en était pas ainsi. Il demandait pardon pour toute offense qu'il aurait pu causer sans s'en rendre compte.

Il mentionna aussi les livres qu'il avait écrits en disant qu'il s'y trouvait peut-être des idées qui n'étaient pas strictement orthodoxes, et qu'il retirait absolument tout ce qui d'une manière ou d'une autre pouvait être opposé à la foi chrétienne. Il chargeait le provincial de Belgique de détruire tous les ouvrages qu'il jugerait inopportuns. Cependant, si l'un ou l'autre de ses ouvrages écrits pouvait faire du bien, il demandait qu'il les conserve et les publie, pas nécessairement sous son propre nom (c.-à-d.: Don Scalon), un nom, disait-il, qui n'a aucune importance, mais avec des modifications ou des additions qu'il jugerait nécessaires...

Après cette dernière allocution aux confrères, tous étaient profondément émus. Mgr. Sak prit la parole pour l'assurer au nom de tous les confrères présents que ce n'était pas à lui de devoir leur demander pardon, mais à eux de lui demander pardon.

Le P. Scalon disait encore qu'il était content de savoir qu'on prierait pour lui, mais il demanda avec insistance qu'on ne l'oublie pas trop vite: "qui sait combien de temps je resterai au purgatoire?... Don Bosco était un saint et même lui il demanda avec insistance qu'on ne l'oublie pas dans les prières...". Quand les confrères quittèrent la chambre, il ajouta encore qu'il n'avait jamais pensé qu'il était si facile de mourir...

Les jours après, il laissa encore d'autres messages au Père de Bary pour qu'il les transmette à qui de droit. Le jour de Pâques, il y eut un petit espoir d'amélioration, mais le lundi de Pâques (5 avril), il allait de nouveau très mal. De plus, les derniers jours il se montrait quelque peu angoissé parce qu'il ne savait plus se concentrer pour prier vu son état d'épuisement. Le Père Sak et un Père bénédictin qui l'assistaient l'aiderent alors à réciter des prières jaculatoires, ce qui le tranquillisait.

Il resta conscient jusqu'à un quart d'heure avant sa mort. Il rendit le dernier soupir, le soir, en présence de Mgr. Sak, du Père Laloux, de deux ou trois autres confrères, ainsi que de quelques soeurs et du médecin. Le lendemain, toute la communauté vint rendre un dernier hommage à la dépouille mortelle du regretté supérieur. Son visage avait un aspect paisible, comme celui de quelqu'un qui est en profond sommeil.

Le même jour, le 6 avril, vers 16.00h, les funérailles eurent lieu. Un long cortège accompagnait le Père Scalon jusqu'à sa dernière demeure: élèves et anciens élèves, confrères salésiens et quelques Bénédictins, Mgr. de Hemptinne et le gouverneur du Katanga, un représentant du gouvernement anglais, etc.

A la fin de la cérémonie au cimetière, Mgr. Sak prononça un dernier discours, très pathétique. Puis on descendit le cercueil, après quoi chacun passa pour jeter un peu de terre dans le tombeau.; "and then all was over" (et alors tout était fini), conclut tristement le P. de Bary. Devant retourner seul à la ville du Cap, il en ressentit une forte émotion en rentrant du cimetière et il l'exprima ainsi:

"...and now on my return from the cemetery, I seem to be in a dream; I cannot realise that he is gone, that he will henceforth sleep the sleep of death in the far-distant Congo. Providence arranged that he should visit once more the Mission he had founded, and that, having reached his destination, he should find there his last resting-place".

[...et maintenant, en revenant du cimetière, j'ai l'impression de rêver: je ne peux pas encore m'imaginer qu'il est mort, que désormais il dormira le sommeil de la mort dans le lointain Congo. La Providence a voulu qu'il visite encore une fois la mission qu'il avait fondée, et qu'après être arrivé à destination, il y trouve sa dernière demeure"].

* * *

En revenant sur les causes qui ont pu provoquer la mort rapide et inattendue du Père Scaloni, le Père de Bary, qui a accompagné le Père provincial pendant tout le voyage, est formel: il n'y a "pas de doute", dit-il, que la fatigue accumulée fut "une des causes principales" qui ont conduit à l'événement tragique. Dans son rapport de voyage, il mentionne pourtant l'usage quotidien de la quinine dans les communautés salésiennes du Congo comme mesure préventive contre la malaria. On peut donc supposer que les deux visiteurs ont pris eux aussi régulièrement la quinine, au moins dès leur arrivée au Congo. Peut-être aurait-il fallu la prendre quelque temps avant l'arrivée au Congo.

Quant à la qualité de la nourriture lors de leur visite, le P. de Bary n'oublie pas de mentionner, (et cela à plusieurs reprises) que la cuisine des maisons salésiennes au Congo était "excellente"! On peut donc difficilement attribuer sa mort à l'incurie de la part des confrères de la province.

Le Père Léon Verbeek, qui a étudié l'histoire missionnaire de cette contrée (la Botte de Sakania au Sud-Katanga) note, pour sa part, qu'il suffit de parcourir les chroniques des missions pour voir comment, continuellement, les missionnaires travaillant dans cette région ont été victimes de la malaria. Dans les cas graves, il peut y avoir hématurie, laquelle est mortelle dans la plupart des cas. C'est ainsi, dit-il, que les pères Frédérick et Scaloni et Monsieur Jacques Neyens succombèrent à cette maladie. Les pères Van Den Dijck, Mariage, Honnay et Kuppens la contractèrent eux aussi, mais y échappèrent.

* * *

Rentré le 13 avril au Cap, le Père de Bary put assister à une messe de requiem solennelle célébrée à la cathédrale pour le provincial défunt par Mgr. O'Rilley. Y assistèrent presque tous les membres des deux communautés salésiennes, le consul italien, le consul belge, et un grand nombre de prêtres et de jeunes.

Le Père Tozzi, qui eut la chance de visiter le Congo en 1923, et qui deviendra inspecteur d'Angleterre, puis de Californie, prononça le sermon funèbre.

La mort inopinée du Père Scaloni en 1926 jeta la consternation chez certains confrères de la province anglaise, qui voyaient à quel risque serait de nouveau exposée la province anglaise encore assez fragile dans son renouveau:

"...nous passons par une crise, si sérieuse, que nous ne savons pas vraiment comment nous allons nous en sortir".

C'était la réaction du Père Franco, salésien pourtant très qualifié et expérimenté. Il était déjà prévu que le Père Scaloni dès la fin de son mandat en Angleterre (prenant précisément fin en 1926), aurait dû se rendre aux Etats-unis pour un nouveau mandat de provincial. Mais la province anglaise ne semblait pas encore avoir une personne vraiment apte pour combler le vide créé à son départ. Or, les confrères italiens encore résidents dans cette province sentaient qu'ils étaient de moins en moins acceptés pour assumer cette charge.

Sollicité par Turin à devenir provincial de la province anglaise, le Père Franco suppliait pour ne pas être nommé à ce poste en prévoyant déjà les difficultés sérieuses

d'entente qui allaient se poser. Après une visite spéciale de Don Candela, membre du Chapitre Supérieur, le Père Tozzi fut nommé à sa place.

9. *Hommage posthume*

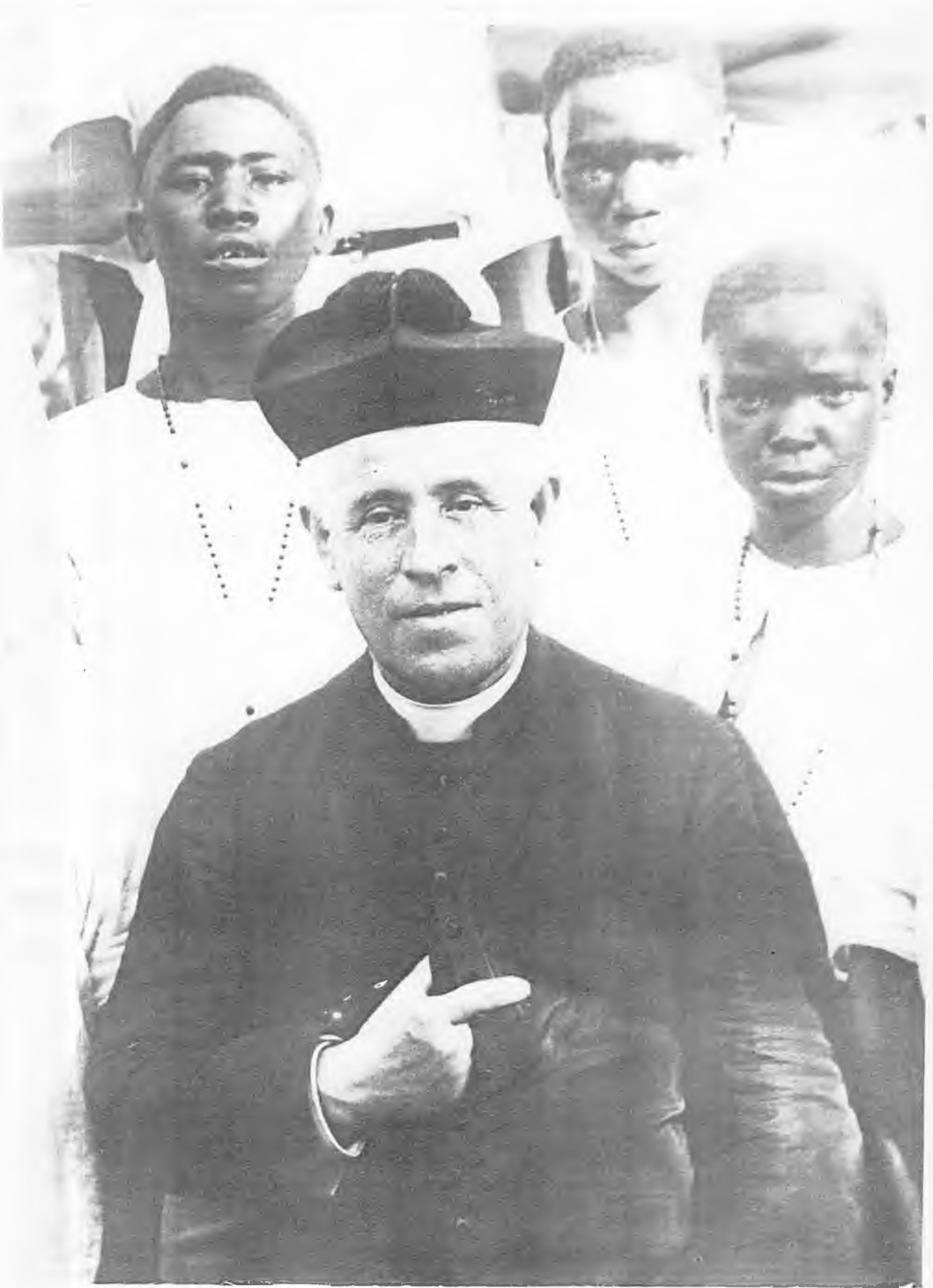
Dans la mémoire collective de la première génération des Salésiens qui ont travaillé au Congo, le souvenir du Père Scaloni et de son rôle historique dans la fondation de l'oeuvre salésienne au Congo est encore resté vivant les années après. Ainsi, en 1952, à l'occasion des célébrations pour le 40^{ème} anniversaire de la fondation de la première oeuvre (l'école St. François de Sales à Elisabethville), on pouvait lire dans un album rédigé pour commémorer la première fondation:

"Un événement douloureux vint assombrir l'année 1926: la mort du R.P. Scaloni, qui avait présidé à la création des oeuvres salésiennes au Congo, et qui était venu une première fois voir leurs heureux débuts en 1914. Il arriva [une deuxième fois] comme Visiteur Extraordinaire le 8 mars [1926], et fut reçu en triomphe par toute l'école. Quelques jours après il se rendit à Kiniama. Mais il ne put résister aux assauts de la malaria et de ses dangereuses complications. Transporté à l'hôpital le 29, il reçut les derniers sacrements le 1^{er} avril, et expira au soir du 5 entre les bras de son cher disciple et ami Mgr. Sak. Il fut pleuré comme un père par tous les Salésiens. Son corps repose aujourd'hui encore au cimetière d'Elisabethville".

En effet, comme le centre de l'oeuvre salésienne du Katanga en 1926 se trouvait encore en ville, les premiers Salésiens défunts (P. Henri Frédérick, mort en 1921, et le P. Scaloni) furent enterrés au cimetière de la ville. Plus tard, quand l'école professionnelle fut transférée de la ville vers la Kafubu, le centre de l'Oeuvre salésienne au Katanga se déplaça vers la Kafubu, là où Mgr. Sak, devenu Préfet apostolique, avait sa résidence.

Dès lors, les Salésiens qui moururent au Congo furent enterrés au cimetière de la Mission Kafubu. Comme les tombeaux des deux confrères cités étaient restés dans le labyrinthe de l'ancien cimetière de la ville, le Père René Picron, provincial, en visite canonique au Congo en 1955, eut l'heureuse idée de tirer ces tombeaux de l'oubli et de faire transférer les restes mortels au cimetière de la Kafubu. Il sentait très fortement la dette de reconnaissance que la province avait envers ces deux pionniers, surtout à l'égard du Père François Scaloni qui avait donné sa vie pour la bonne marche de l'oeuvre salésienne en Afrique et qui était venu mourir parmi ses fils de la première heure.

C'est ce qu'avait bien compris le Père Picron, pour qui la mémoire des confrères défunts était un devoir de conscience. Il décida donc l'exhumation. Malheureusement, il ne put pas présider personnellement la cérémonie du transfert à cause des formalités administratives qui traînaient en longueur. Il fut alors décidé de remettre le transfert jusqu'à la retraite des confrères pour donner plus de solennité à la célébration. Ce fut donc le 22 juillet 1955, dernier jour de la retraite, jour dédié à la mémoire de tous les confrères défunts, qu'eut lieu la cérémonie prévue en présence d'une foule de gens accourus pour cette circonstance.



P. Scaloni en visite canonique aux maisons du Katanga (1926)

B. PERSONNALITE ET FIGURE SPIRITUELLE

1. Caractère et première éducation

Au moment de sa rencontre avec Don Bosco, le jeune Scaloni qui avait alors 14 ans, était - selon Don Rinaldi - une jeune homme au visage serein et réfléchi, d'une intelligence rapide et ouverte. Il avait une manière de s'exprimer harmonieuse, vive et correcte. Il était très poli.

En effet, il avait la chance d'avoir la bonne éducation familiale qui convenait à une famille au service de la noblesse. Ces parents étaient au service de l'illustre famille romaine du duc Salviati.

Cette distinction naturelle avait frappé immédiatement ses compagnons et ses supérieurs lorsqu'il était arrivé à Valdocco. Son comportement digne et réservé avait d'abord été mal compris comme provenant d'un sentiment de supériorité et de dédain à l'égard des autres. Il était simplement la conséquence du contact étroit, pendant ses premières années, avec une famille noble. Il conservera toute sa vie cette distinction dans sa façon de traiter les gens, tant il est vrai que la première éducation reçue en famille marque profondément toute la vie. Bref, il fut un homme fin, gentil et aimable.

Il avait aussi une grande facilité d'apprendre et il était d'une grande souplesse. Né diplomate, on peut dire que les difficultés l'encharmaient. Cela aussi était probablement un fruit de son éducation romaine. Il savait allier une vie active à un grand calme.

Doué sur le plan artistique, il était toujours parmi les meilleurs dans la musique instrumentale comme aussi dans le chant qui était pour lui une véritable passion. A l'occasion des fêtes, il se distinguait dans les "académies" ou au théâtre par sa finesse dans les gestes et par sa belle prononciation romaine. Il était éveillé et gai. Musicien dans l'âme, il apprit très vite à jouer de la clarinette et il se vit bientôt chargé des solos aux grands jours devant Don Bosco et les invités. En 1877, on présentait au théâtre la première de "Patagonie" où Don Lemoyne avait mis en scène les farouches tribus indiennes de l'Amérique du Sud dont les fils de Don Bosco venaient de commencer l'évangélisation. Ce fut François Scaloni qui joua le rôle du fils du Cacique, avec un tel brio que les Salésiens de cette époque s'en souvenaient encore bien des années après. La douceur et la chaleur de son parler romain ajoutaient d'ailleurs à son succès.

Mais, dès qu'il fut nommé directeur à Liège (à 30 ans), il s'interdit de toucher à aucun instrument sonore, jugeant que ce n'était plus en harmonie avec ses hautes charges.

On imagine que, poète comme il l'était, il oubliait les dures réalités de la vie. Il n'en fut rien, d'après les témoins. Il réunissait en lui des qualités apparemment contradictoires: l'amabilité et l'extrême souplesse, mais aussi l'égalité d'humeur et la force de volonté.

Il avait rêvé, paraît-il, à la carrière militaire. Et en un certain sens, il sera effectivement un homme de combat pendant toute sa vie salésienne. Il ne se plaignait jamais. Il a peut-être regretté parfois le coin ensoleillé de son enfance et de sa première jeunesse (on peut le comprendre), mais il ne l'a jamais manifesté extérieurement. Partout il était calme, gardant le sourire, même quand - à 60 ans - il devait s'enfoncer dans les brouillards de Londres pour diriger une nouvelle province. Il se plia une nouvelle fois à d'autres habitudes et à une nouvelle langue. On peut donc supposer que son égalité d'humeur n'était pas seulement un don de nature, mais un don de la grâce et une conquête de sa volonté.

2. Fidélité et adaptation

Il sentait instinctivement que c'était une erreur de figer l'héritage pédagogique de Don Bosco dans des formules et des normes fixées une fois pour toutes. Il essaya toujours d'être créatif dans son attachement à l'esprit de Don Bosco. Il écrit ainsi dans son livre: *Le jeune Educateur chrétien*:

"Don Bosco nous a laissé un enseignement, il nous a légué une tradition et transmis son esprit. Pour nous, il n'est donc pas question de faire le bien d'une manière quelconque, mais de l'accomplir à la manière salésienne, comme continuateurs du vénérable Don Bosco".

Alors qu'en Hollande on copiait assez servilement le modèle de Valdocco, sans adaptation à l'époque récente et à la culture néerlandaise, la Belgique salésienne avait beaucoup plus le sens de l'adaptation locale et de la créativité pédagogique et pastorale, ce qui a permis une implantation vigoureuse et vraiment "inculturée" du charisme salésien dans le terroir belge. Tout cela est probablement dû à la forte personnalité de Père Scaloni.

Bien que le Père Scaloni se rattacha à la toute première et donc à la plus pure tradition salésienne de l'Oratorio de Turin, il n'en était jamais esclave. Il sentait instinctivement qu'il fallait dépasser le Don Bosco "historique" pour suivre le Don Bosco "charismatique", cherchant chaque fois à répondre aux nouveaux besoins des temps. C'est ainsi qu'à partir des mêmes principes fondamentaux de la pédagogie salésienne, il arrivera à des applications et des conclusions pratiques fort différentes de celles du passé, en tenant compte du fait que (selon ses propres dires):

"...la vie moderne a subi de telles transformations, durant ces derniers lustres qu'elle n'a plus rien de commun avec ce qui fut jadis la vie de nos pères".

Il avait le sens de l'adaptation aux habitudes locales. A un certain moment il reprocha aux supérieurs de Turin de ne pas connaître assez la situation sur place et de prendre des décisions basées sur des racontars. A son avis, les habitants de l'Europe du Sud ne comprenaient pas toujours la manière de vivre et de penser des nordiques, par ex. le fait qu'il existe une certaine distance dans leurs relations et qu'ils ne témoignent pas la même exubérance que les latins.

A un certain moment surgit une discussion sur la durée des vacances scolaires: les Salésiens en Italie estimaient qu'il valait mieux qu'elles fussent les plus courtes possible pour éviter la mauvaise influence du milieu familial et social. Mais le Père Scaloni estimait qu'il fallait suivre d'autres normes en Belgique, parce que, dans ce pays, on avait une vision plus positive des vacances. Non seulement des vacances très courtes n'auraient été guère accueillies favorablement par les familles et par les autorités gouvernementales, mais d'après lui, la vision de Don Bosco sur les vacances n'était pas uniquement négative. C'est une erreur, affirme-t-il de retenir que Don Bosco ait voulu supprimer les vacances "d'une manière générale". Il ne les aimait pas pour les jeunes qui se préparaient à la vocation sacerdotale. Aussi, comme il connaissait à fond la vie des jeunes, il en craignait les dangers. Néanmoins, il savait que les jeunes auraient dû quand même les affronter un jour et il les considérait, spécialement pour les plus âgés, "comme de grandes manoeuvres" destinées à les préparer pour les luttes futures.

Son insistance sur la fidélité à l'esprit de la Congrégation n'était pas synonyme d'italianisation, c.-à-d. d'adoption d'usages typiquement italiens comme il le fit comprendre tant aux confrères anglais qu'aux supérieurs de Turin. En Angleterre aussi, il dut résister à une forte pression exercée par le Chapitre supérieur de Turin en 1921. Il reçut une circulaire de Turin de la part de Don Fascie, responsable général pour la direction des écoles salésiennes, imposant d'abolir la pratique anglaise des vacances de Noël et de Pâques. Le Père Scaloni réagit promptement et fit savoir à Turin, qu'en tant que provincial, il n'avait pas besoin de recevoir des ordres péremptoires pour savoir

ce qu'était son devoir de provincial en cette matière; et qu'en imposant la pratique des maisons italiennes, ils ne se rendaient pas compte du risque de ruptures fâcheuses entre le centre de la Congrégation et les confrères d'Angleterre, heurtant ainsi de front la sensibilité anglaise.

Bref, il fit comprendre que son hésitation à exécuter l'ordre reçu, n'était pas due à une peur d'assumer ses responsabilités, mais un signe de patience et de réalisme, et surtout de volonté d'adaptation aux situations locales: ligne de conduite qui fut d'ailleurs adoptée par après au Chapitre général de 1922.

Avant la mort du Père Scaloni, il y avait des signes de recrudescence du sentiment anti-italien chez les confrères anglophones. L'ancienne tradition indépendante, introduite par le Père Macey, avait pu survivre au cours des années et reprit vigueur.

Père Scaloni avait pu réaliser au moins une coexistence (pas toujours pacifique) de cette tradition autonomiste avec l'autre tradition qui prônait un plus grand attachement aux origines salésiennes italiennes et à l'esprit propre de la Congrégation. Dans les deux tendances, comme Dickson, il y avait du bon et de l'ambigu. Les uns cherchaient avant tout l'adaptation au monde anglais: à sa culture, à sa mentalité séculière et religieuse, dans la conscience d'appartenir à une culture mondiale supérieure. Ils mettaient à l'arrière-plan le souci de l'identité religieuse et salésienne, surtout qu'en ce temps-là elle était encore inextricablement liée à la culture et le milieu socio-culturel italien, regardé avec un certain dédain par les anglophones. Les autres tendaient à souligner surtout les éléments de la tradition salésienne dans un authentique souci de fidélité à l'esprit salésien. Mais cela ils le faisaient parfois sans discernement suffisant.

Scaloni, par sa conduite prudente, pouvait contenir le mécontentement. Avec sa disparition, l'équilibre fragile et labile tendait à s'effriter.

3. Homme de relations

Pendant ses 25 ans de mandat de provincial, le Père Scaloni sut se faire aimer aussi bien de ses confrères que de ceux qui n'étaient pas salésiens, comme en font preuve les nombreuses expressions de condoléances reçues à la nouvelle de sa mort et les articles élogieux parus dans les périodiques catholiques. Un peu partout dans les maisons où il avait vécu, des messes de suffrage furent célébrées à son intention.

Il avait vraiment le sens des relations humaines: il a su gagner, avec la collaboration de toute sa communauté, la sympathie de la population belge, liégeoise en particulier. Par une prédication attrayante, la splendeur des cérémonies liturgiques, l'exécution très soignée du chant et de la musique surtout, le quartier du Laveu à Liège où la première oeuvre salésienne s'implanta, se transforma en peu de temps.

On peut dire que la charité, la douceur et la patience caractérisaient vraiment son style de gouvernement; et d'après Don Rinaldi, "il avait pour tous une parole gentille, et il cherchait spécialement à ne jamais rendre l'obéissance onéreuse".

On se rappelle aussi qu'il accueillit cordialement les confrères français qui avaient été expulsés à l'époque des lois contre les congrégations religieuses (1901). Il leur donna l'occasion de se valoriser en s'insérant pleinement dans les différentes maisons belges au même titre que les autres confrères.

Il s'est sans doute beaucoup inspiré du style de grande bonté et de zèle apostolique de Don Bosco, dont il s'efforçait de transmettre systématiquement aux confrères l'esprit, d'abord par son exemple, ensuite par sa parole persuasive et aussi par ses écrits attrayants. En effet, il avait une bonne plume et il écrivait avec facilité.

Il cherchait à entretenir de bonnes relations avec le clergé diocésain. En témoigne cette intervention lors de sa dernière visite aux maisons d'Afrique du Sud: voyant qu'il y avait plusieurs membres du clergé séculier parmi les personnes présents à un dîner offert en son honneur, il disait que cela lui faisait grand plaisir: Don Bosco, disait-il, avait toujours un grand respect pour le clergé séculier et rarement un jour passait sans qu'il y ait quelqu'un d'entre eux à sa table.

4. Travailleur infatigable

Le père Scaloni, d'après Don Rinaldi, fut un grand travailleur. Il aimait travailler beaucoup. En parlant des causes du surmenage, le Père Scaloni cite avec plaisir une observation de son ami neurologue, le Dr. X. Francotte, professeur à l'université de Liège, qui affirme:

"...ce qui crée le surmenage (...), c'est l'amusement bien plus que le labeur. Un travail intensif, pas trop unilatéral, calme et régulier, n'use guère les nerfs: ce qui les use, c'est l'existence désordonnée, l'activité fiévreuse, trépidante, les longues veillées dans les atmosphères viciées..."

Son esprit d'entreprise est visible dès son arrivée à Liège: agrandissement des ateliers, activités parascolaires et extrascolaires, ouverture d'un cercle d'Anciens qui sera très fleurissant, construction d'une église. Celle-ci, en style néo-gothique, surgit belle et grande (tout au moins pour ce temps) en 1894, trois ans après l'arrivée des Salésiens.

Selon le même Don Rinaldi, ce qui était le plus frappant c'était sa manière "systématique" de travailler. D'après lui, il fut un "modèle d'ordre et de régularité". Nous en trouvons une trace dans les chroniques du Collège S. François de Sales, lors de sa visite canonique de 1926, où il se préoccupa de la composition du Conseil de la Maison et de l'observance de certains règlements de la Congrégation.

On a constaté aussi qu'il voulait que les maisons démarrent dans les meilleures conditions possibles. Par exemple, quand il fut question d'ouvrir une nouvelle maison à Sint-Demjs-Westrem (tout près de Gand en Belgique), il tint d'abord à constituer une bonne équipe qui fut à la hauteur de sa tâche, parce qu'il s'agissait d'une implantation nouvelle en plein milieu socio-culturel flamand. Il n'était pas dans son habitude d'improviser. De même, quand les premiers missionnaires partirent au Congo en 1911, ils étaient vraiment bien équipés (ils amenèrent avec eux pas moins de 285 caisses!), ce qui leur permit de se mettre tout de suite au travail dès leur arrivée, sans perte de temps.

Le bilan de ces quelques activités suffit à attester la qualité de "travailleur infatigable" que lui attribue Don Rinaldi.

5. Courage, audace et prudence dans le gouvernement

Le Père Scaloni fut provincial pendant presque 25 ans sans interruption (1902-1926), bien qu'en deux provinces différentes. Il nous paraît intéressant de mieux connaître le style de gouvernement qui a marqué un si long mandat.

D'après Don Ceria (dans les Annales de la Congrégation), le Père Scaloni était prudent dans les négociations. Il voulait des "conventions" claires avec les autorités civiles ou ecclésiastiques qui lui assuraient ensuite une grande autonomie d'action et un maximum d'appuis. Il ne brusquait pas la transition quand une oeuvre non salésienne passait sous une direction salésienne.

Comme pour Don Bosco, la première oeuvre salésienne était pour lui "l'Oratoire". Il voulait faire de l'Oratoire de Verviers un modèle. En effet, il était une oeuvre

qui développa son action auprès des jeunes dans un cadre très ouvert. C'était un lieu d'accueil de différentes associations religieuses, d'un "cercle ouvrier" fleurissant, d'un centre d'études sociales, où on expliquait les enseignements sociaux contenus dans les Evangiles et dans les encycliques pontificales. En plus, il existait une caisse d'épargne et de pension. Toute une série d'activités récréatives y étaient organisées: la gymnastique, l'art dramatique, la musique vocale, la fanfare. On s'occupait aussi des Anciens de l'Oratoire et de leurs parents. Dans un deuxième oratoire, on accueillait les militaires de la garnison de cette ville dans un cercle approprié.

"Cette Oeuvre externe, disait-il, est certainement la meilleure du point de vue religieux et moral, comme sous tout autre aspect. Elle peut être considérée comme une oeuvre-modèle dans son genre"

Souvent, il lui a fallu beaucoup de courage, comme au moment où il fallait commencer la première oeuvre à Liège presque sans personnel. Il écrit alors à Don Rua:

"Que pourrais-je faire avec deux abbés seulement. J'ai fait mon possible pour calmer Monseigneur, car, j'ai pensé que tel était mon devoir pour l'honneur de la congrégation" (3 décembre 1891).

La province belge a connu un temps très dur pendant la première guerre mondiale. Le P. Scaloni allait jusqu'à parler d'"une vie d'esclaves" qui était imposée aux confrères à cause de l'occupation des maisons, de la diminution des effectifs salésiens (les confrères français et allemands étant mobilisés), du courrier qui n'arrivait plus à destination, des déplacements et voyages devenus difficiles sinon impossibles, et surtout des difficultés d'approvisionnement. Diplomate qu'il était, il conçut toute une stratégie pour conquérir la bienveillance des allemands et assurer la survie de l'oeuvre salésienne en Belgique.

Il a pris parfois des risques en voulant lancer la province en avant. C'est ainsi qu'au printemps de 1919, et probablement pendant sa visite aux maisons anglaises dont il avait été coupé pendant toute la guerre, il décida courageusement d'accepter une nouvelle maison (après les insistances de Card. Mercier): un orphelinat à Bruxelles (l'orphelinat Saint Georges à Woluwe-St.-Pierre).

On s'est demandé si c'était sage, car la province belge sortait fort affaiblie de la guerre: une perte de plus de 40 confrères (de 145 à 104!); le personnel de toutes les maisons était en baisse: sept confrères ne rentraient plus en Belgique; les Salésiens français, assez nombreux à travailler en Belgique avant la guerre, regagnèrent l'un après l'autre la France; 6 confrères étaient passés au clergé séculier... On commençait déjà à envisager une fusion de la province belge tellement affaiblie avec celle de la France du Nord, dont elle était d'ailleurs issue.

En fait, cette décision fut bénéfique. La création d'une grande maison, dans la capitale belge, a vraiment donné l'envol définitif à l'oeuvre salésienne en Belgique. On peut dire que cette fondation "risquée" fut le coup de fouet qui réveilla les énergies latentes et suscita un nouvel enthousiasme en vainquant le défaitisme qui menaçait de s'installer dans la jeune province. Les Salésiens belges de la "deuxième génération" s'efforceront d'étendre désormais leurs oeuvres dans le pays tout entier.

Quand il fait le bilan du mandat du Père Scaloni, le Salésien Freddy Staelens, qui a amplement étudié l'histoire de l'oeuvre salésienne en Belgique, spécialement en Flandre, arrive à la conclusion suivante:

"Scaloni avait 30 ans quand il arriva en Belgique. Quand il la quitta, il en avait 58. Il s'est totalement dévoué à la [construction de] la Province belge pendant ces années qu'il était dans la pleine force de l'âge (...). Dès lors, il n'est pas étonnant qu'il se soit identifié à elle et qu'il ait lutté contre tout ce qui aurait pu compromettre sa survie: [par ex.] le départ progressif des confrères français, la

guerre catastrophique, (...). Nous ne savons pas comment l'histoire aurait évolué sans une figure de la taille de P. Scaloni qui a pris [tellement] la défense de 'sa' province belge...".

* * *

Pendant son mandat en Angleterre, le Père Scaloni a eu, là aussi, la sagesse de ne pas travailler tout seul; il s'entourait de collaborateurs clairvoyants et enthousiastes. En eux, il appréciait - plus que les talents d'organisation et d'administration des affaires - la qualité de leur formation salésienne, en premier lieu leur fidélité à l'esprit de la Congrégation; autrement dit: l'amour pour la Congrégation.

Il y cherchait également d'agir le plus possible en accord avec les directeurs des maisons et des membres du Conseil provincial. Contrairement à son prédécesseur, il sollicitait continuellement leur consentement.

Dickson conclut: compte tenu de sa vision ouverte, de sa culture considérable, et de la grande expérience dans le domaine social, qu'il avait manifestée en Belgique, son impact aurait pu être plus grand en Angleterre, s'il avait pu mieux parler la langue du lieu. Ce fut, dit-il, un sérieux handicap pour son rayonnement en milieu anglais.

D'après Don Rinaldi, les confrères d'Angleterre le lui pardonnèrent, car ils se rendirent vite compte d'avoir reçu en lui un excellent supérieur qui, par sa conduite sage et prudente, allait permettre à leur province de faire de grands progrès.

6. *Son souci d'une formation solide*

Don Scaloni était lui-même un homme cultivé qui cherchait à être à la hauteur de son temps. Comme autodidacte, il trouvait dans d'abondantes lectures ce que sa formation salésienne un peu hâtive n'avait pas pu lui donner.

D'après Don Rinaldi et Don Ceria, comme il était vraiment "aimé" par ses subordonnés, et il sut aussi leur transmettre, par les paroles et ses écrits, "l'esprit de Don Bosco".

En effet, il a publié quelques ouvrages sans autre prétention que celle de servir les confrères, les Coopérateurs, les collaborateurs laïcs (non salésiens), et les jeunes. Ils ont eu un retentissement bien au-delà de la seule famille salésienne. Il y montre une largeur d'idées parfois étonnante qui fait voir sa capacité de lire en profondeur les nouveaux défis rencontrés dans son milieu.

La province belge, remarque Don Ceria, fut une des premières dans la congrégation à se doter d'un scolasticat théologique autonome, en dehors de l'Italie. Il fut ouvert par le P. Scaloni en 1904 à Groot-Bijgaarden (Grand-Bigard). On y logeait provisoirement aussi le noviciat et le scolasticat de philosophie. Dans des circonstances économiques misérables, il réussit quand même à faire marcher ce scolasticat. Mais ce n'était pas chose facile de trouver des formateurs capables d'être mis à la tête de cette maison, comme il le fit savoir souvent au Conseil Supérieur de Turin. Il paya de sa personne en se mit lui-même à diriger ce scolasticat pendant l'année académique 1905-1906, tout en continuant son travail habituel de supérieur provincial.

C'est encore lui qui va accélérer l'ouverture du premier noviciat à Hechtel, ce qui favorisera aussi l'éclosion de vocations locales, en pays flamand fécond en ce domaine. Il comprit très bien qu'une province n'a de l'avenir que si elle investit dans la formation et la soigne. C'est ainsi qu'il affirma en 1907:

"Le scolasticat de théologie, comme celui de philosophie, et le noviciat donnent beaucoup de consolations et un bel espoir [pour l'avenir]. Comme elle était

nécessaire cette préparation de quatre ans avant le sacerdoce et après l'épreuve de la vie active[!]" .

Le même effort pour la formation s'est constaté pendant son deuxième mandat en Angleterre. Très importante fut à ce propos la fondation de la maison de Cowley, sur le territoire de la célèbre université d'Oxford, que les abbés pouvaient ainsi fréquenter. On y établit en même temps le noviciat et le scolasticat de philosophie, un aspirandat et une paroisse avec un oratoire.

En effet, l'effort du Père Scaloni et de ses collaborateurs se portera désormais principalement sur la formation de cette nouvelle génération de Salésiens anglais à travers une formation spirituellement et intellectuellement solide, ce qui, affirme Dickson, a rendu possible à la Province anglaise de relever les nouveaux défis de la période après la guerre.

7. *Le noyau de sa spiritualité*

Pour Don Ceria, la vie spirituelle du Père Scaloni peut être résumée en trois paroles: "travailler, souffrir, prier".

Dans la vie communautaire, il croyait très fortement à la force de l'exemple, à la manière de Don Bosco. Il se levait le premier, tôt le matin à 4.30 h, célébrait la messe avec ferveur et faisait assez longuement son action de grâce. La visite au S. Sacrement, par exemple, avait une place importante dans sa vie mouvementée. "C'était un homme de prière", affirme Don Rinaldi. Il avait appris de Don Bosco qu'un directeur, chaque fois qu'il doit résoudre une affaire importante, doit d'abord en faire l'objet de sa prière personnelle. C'est ainsi que le Père Scaloni ne changeait jamais un confrère de maison, sans avoir préalablement prié quelques jours pour invoquer la lumière de l'Esprit Saint. C'est probablement pourquoi Don Rinaldi l'a appelé l'"homme juste, toujours prêt à [répondre] à l'appel de Dieu".

Un trait particulier de sa piété était son sens du sacrifice. Il avait une dévotion spéciale pour la pratique du chemin de la croix et pour le Sacré Coeur. Il écrivit même quelques livrets pour diffuser cette dévotion. Il aimait souffrir, comme il le disait un jour à un intime, pour sa propre sanctification et pour le bien de la province belge et anglaise. Dans le livre qui reflète le mieux la spiritualité qu'il transmettait aux jeunes: *La bonté de Jésus...*, il écrit:

"Nous ne prétendons pas que les souffrances soient bonnes en elles-mêmes. En elles-mêmes, elles ne sont qu'une monnaie rouillée; mais, du moment qu'elles peuvent servir à nous acheter à bas prix des degrés infinis de gloire immortelle, au regard de laquelle toutes les grandeurs de la terre ne sont que vile poussière, elles sont bonnes et incontestablement désirables".

Effectivement, il eut à subir pas mal de souffrances et de peines morales liées à sa constitution assez délicate et sensible. Pendant son mandat de provincial de la province anglaise, il dut subir plusieurs fois des humiliations. A tout moment il eut à faire avec l'antagonisme qui régnait entre confrères de tendance italienne et de tendance anglaise. Son autorité de provincial fut parfois bafouée par l'un ou l'autre des supérieurs des maisons. Les problèmes rencontrés lors d'une visite en Afrique du Sud l'auraient moralement "tué" selon le témoignage d'un confrère.

Pourtant, il n'avait pas l'habitude de se plaindre. Même quand les fatigues excessives de son dernier voyage au Congo l'eurent tellement accablé, il n'en disait rien aussi longtemps que ses forces le tenaient debout.

Il faut aussi relever son esprit de détachement. Au moment où il devait quitter la Belgique, devenue sa seconde patrie bien-aimée, pour se rendre en Angleterre (c'était en novembre 1919), il fit publier une plaquette de 23 pages adressée aux Salésiens SDB

comme aux coopérateurs salésiens. Elle portait le titre significatif: *Saint François de Sales et le Bon Plaisir de Dieu* (Liège 1919). Dans la présentation il s'exprimait ainsi:

"Au moment de quitter le cher pays de Belgique où grâce à votre concours et à la charité persévérante des Coopérateurs j'ai pu, pendant 28 ans, faire un peu de bien à la jeunesse, je tiens à vous laisser comme souvenir le mot évangélique que répétait le saint Evêque de Genève, notre glorieux patron: Je fais toujours ce qui plaît à mon Père".

"Ce bon plaisir divin - continua P. Scaloni - l'aimable Saint [François de Sales] ne l'avait pas simplement en bouche; sa vie de prêtre, d'évêque, de fondateur d'Ordre en fut une quotidienne réalisation. Lisez les pages qui suivent, que j'ai empruntées à un auteur ascétique, et puissiez-vous y trouver le stimulant, le réconfort dont a besoin un religieux, disciple de Don Bosco, surtout au moment des sacrifices et des séparations".

Sans doute, le Père Scaloni avait-il lui-même besoin de ce réconfort quand il devait se séparer de tant de confrères et d'amis. Il connaissait le prix du sacrifice mais plus encore sa valeur spirituelle quand elle est portée en union avec le Christ. Dans la même plaquette, il écrit encore vers la fin, qu'entre Dieu et l'homme il y a "comme une lutte admirable dans laquelle chaque grâce est suivie par un sacrifice et chaque sacrifice récompensé par une grâce".

La dévotion au Sacré Coeur, centre vital de sa piété personnelle et de sa vie apostolique, n'avait d'autre but que de faire comprendre toujours plus aux hommes "l'amour méconnu" de Celui qui avait tant aimé le monde jusqu'à verser son sang.

On comprend alors pourquoi, à son avis, il ne fallait pas escamoter le "redoutable problème de la souffrance" en parlant aux jeunes, car, disait-il, dans la perspective chrétienne il a déjà trouvé une solution.

Le Père Scaloni, prenant modèle de S. François de Sales, est arrivé assez loin dans la voie de la "sainte indifférence", qui est pour le saint Docteur le sommet de la perfection.

Dans cette perspective, on comprend très bien ce qu'affirme encore Don Rinaldi à son sujet: "le travailleur infatigable (comme l'avait façonné Don Bosco)" continuait "avec zèle à défricher le terrain qui lui fut confié sans se préoccuper de lui-même et de ses propres malaises, en s'abandonnant totalement, minute par minute, au bon vouloir de Dieu". Aussi, selon les témoins présents à son lit de mort, il mourut dans une grande tranquillité d'âme "en gardant jusqu'au bout le même sourire un peu déconcertant".

Nous pouvons dire que, de cette manière, il a mis également en pratique le conseil qu'il avait donné dans son livre *Le jeune Educateur chrétien*: "L'homme le plus heureux est celui qui a le moins de désirs (...). Le vrai secret du bonheur réside dans la modération des désirs et dans l'abandon, en toutes choses, à la sainte et adorable volonté de Dieu".

8. Homme de combat

On pourrait s'imaginer qu'il fut un homme doux et tendre; sans doute c'était vrai dans les relations personnelles, mais pas dans la défense de ce qu'il croyait être la vérité. Il la défendait avec acharnement, et au besoin, en prenant l'offensive contre ceux qu'il croyait être dans l'erreur. Dans la polémique et l'apologétique, genres littéraires dans lesquels il a excellé, il avait soin de ne pas faire d'affirmations à la légère. Il s'était habitué, écrivait-il en 1916, "à regarder les choses de près, à les analyser soigneusement avant de les rejeter ou de les admettre".

Le Père Scaloni fut un homme qui aimait combattre les forces du mal en première ligne: sur le plan des idées d'abord, mais aussi sur le terrain, c.-à-d au sein de la réalité socio-politique de son milieu belge. On peut s'en étonner, d'autant plus qu'il n'était pas belge de nationalité. Mais les faits le prouvent à suffisance.

La polémique sociale à travers la presse écrite (livres et brochures) est un domaine particulier où l'action du Père Scaloni témoigne d'une incontestable originalité. Dans quelques unes de ces oeuvres, il apparaît, en effet, comme un homme pleinement engagé dans le débat brûlant d'actualité de son temps: la fameuse "question ouvrière".

Sa polémique visait à défendre la position sociale de l'Eglise et à attaquer les positions adverses, principalement celle des socialistes, et, dans une moindre mesure aussi celle des libéraux. Le fait qu'il a attaqué plus les premiers que les derniers, nous paraît dû au simple fait que le socialisme, dans le moment historique vécu par lui et dans son milieu belge, constituait, dans son optique, la plus grande menace pour ceux qui tenaient à conserver l'ordre traditionnel.

En 1911, le Père Scaloni adresse un appel pressant aux Salésiens, à l'occasion de la fête de S. François de Sales, l'appel à se faire un devoir de conscience d'étudier la question sociale, selon l'esprit de Don Bosco.

Mais les prises de position personnelles du Père Scaloni datent déjà de dix ans plus tôt, surtout de la période 1901-1903, où la Belgique connût une crise économique et sociale aiguë, mais de courte durée.

C'est à ce moment que le Père Scaloni publia son manuel: *Capital et travail. Manuel d'économie sociale* (1902), en se situant au coeur du débat social en cours. Il y traita toutes les questions sociales en rapport avec le point de vue catholique: les causes du malaise social, le salaire, les revendications des ouvriers, les moyens pour améliorer leur sort, etc.

Encouragé, comme il le dit, "par des jugements fort bienveillants de nombreux sociologues belges et étrangers", il se décida de rééditer très vite son manuel et une deuxième édition parut 2 ans après la première, en 1904, avec des améliorations notables dans la partie didactique et surtout avec l'ajout d'une nouvelle partie destinée à mettre en garde les jeunes gens contre le socialisme.

En effet, on remarque que la polémique du Père Scaloni contre le socialisme s'est accentuée à partir de cette deuxième édition du livre. Ce n'est pas par hasard. En 1903 parut le manifeste du socialisme belge, écrit par les deux principaux chefs du socialisme en Belgique, Jules Destrée et Emile Vandervelde: *Le socialisme en Belgique* (Paris 1903). Le socialisme y était présenté comme une nouvelle religion appelée à remplacer l'ancienne:

"La Belgique socialiste, au confluent des trois grandes civilisations européennes, participe aux caractères de chacune d'elles. Aux Anglais, elle a emprunté le self-help, l'association libre...; aux Allemands, la tactique politique et les doctrines fondamentales...; au Français, enfin, leurs tendances idéalistes, leur conception intégrale du socialisme, considéré comme le prolongement de la philosophie révolutionnaire, comme une religion nouvelle continuant et accomplissant le christianisme, le faisant descendre sur la terre tout irradié de la clarté des cieux".

Selon le Père Scaloni, la dernière affirmation de ce manifeste ne présentait pas moins qu'une déclaration de guerre au christianisme et à l'Eglise catholique. Désormais, écrivait-il, il ne s'agissait plus seulement de combattre le socialisme comme une doctrine économique et sociale erronée, mais comme une "secte antichrétienne":

"...du moment qu'il entre dans le domaine philosophique, qu'il se présente comme une religion nouvelle, comme un christianisme qui descend seulement

maintenant sur la terre, serait-il même tout irradié des clartés des cieux, il est de toute évidence que ce socialisme doit être une secte antichrétienne. Il en sera ainsi malgré toutes les protestations contraires, malgré toutes les décisions des Congrès, malgré la meilleure volonté de se conformer à la tactique du parti".

En 1904, eurent lieu les élections législatives en Belgique. Sans doute les socialistes avaient-ils espéré les gagner, mais leur déception fut grande quand ils durent constater que leur anticléricalisme avait effrayé un grand nombre d'électeurs et que ceux-ci étaient retournés au vieux libéralisme.

C'est dans ce contexte que la personne du Père Scaloni devint elle-même objet de polémique dans les milieux politiques belges. La deuxième édition de son livre avait été distribuée gratuitement à une centaine d'écoles professionnelles par un sympathisant de l'oeuvre salésienne, Gustave Francotte, appartenant au camp des catholiques conservateurs, et, à ce moment, ministre de l'Industrie et du Travail.

Ce fait suscita une vive réaction des socialistes au parlement. Toute la séance parlementaire du 12 avril 1904 fut dédiée à la polémique autour de son livre. Trois chefs du parti socialiste (Jules Destrée, Emile Vandervelde, Célestin Demblon) accusèrent le Père Scaloni de "basses calomnies". Il a, disait l'opposition socialiste, confondu le socialisme avec l'anarchisme, et Jules Destrée s'exclamait: "il a travesti la vérité", et il continuait:

"Si l'oeuvre de Don Bosco est de la même inspiration que celle de l'abbé Scaloni, elle constitue une déplorable entreprise d'erreur et d'abrutissement".

La publication du Père Scaloni avait aussi des sympathisants. C'est ainsi que prirent sa défense: Jules Dallemagne, que Scaloni appelle le "vaillant ministre d'Etat", Charles Woeste, chef de file des catholiques conservateurs, et Gustave Francotte, déjà cité. Ils trouvaient que le livre de Scaloni était un rare exemple d'ouvrage, parmi les publications techniques et scientifiques, qui rendait les notions essentielles de l'économie facilement accessibles au niveau des élèves des écoles professionnelles. Dallemagne, laconique, ajoutait qu'il se réjouissait du débat parlementaire, car la deuxième édition du livre était ainsi épuisée en quelques semaines et une troisième deviendrait nécessaire pour satisfaire à la demande, et cela grâce à la publicité venant de l'opposition!

Dans la quatrième édition de son manuel, en 1918, Scaloni ne désarma toujours pas; il voulut publier une partie de son ancien manuel, ultérieurement complétée, sous son titre propre, très polémique: *Le socialisme. Son oeuvre de démolition religieuse, morale et économique* (Liège, 130 pp.).

Visiblement amusé et avec un brin d'ironie, il affirme dans la préface: "Le 12 avril de l'année 1904, toute la séance de la Chambre belge fut consacrée à la propagande de notre Manuel [= *Manuel populaire d'Economie sociale*]. (...). Nous sommes reconnaissant à l'auteur de l'interpellation d'avoir pris l'initiative de cette séance, car grâce à lui, et malgré son intention hostile, la deuxième édition de notre Manuel [nb: il l'appela aussi: "notre modeste opuscule"] fut épuisée en quelques semaines". Et il ajouta:

"Les débats de la Chambre nous prouvèrent que nous avons exposé très fidèlement les erreurs socialistes, mais ils nous firent comprendre également que, par un amour excessif de la brièveté, nous avons négligé les citations directes des intellectuels du parti. Nous n'avons pas pensé que ceux-ci, pour les besoins de la cause, seraient arrivés à dissimuler avec tant de désinvolture leurs plus chères doctrines. Et comme tous les efforts de nos adversaires tendaient à faire croire que notre Manuel n'était qu'un ramassis de basses calomnies, la troisième édition parut avec toutes les affirmations primitives, mais remplie, en même temps, de citations tirées des ouvrages de leurs hommes les plus marquants, de manière à les confondre par leurs propres aveux".

Nous constatons donc que, d'édition en édition, le livre du Père Scaloni s'est amplifié. De cette manière, la quatrième et dernière édition, préparée en 1917 et publiée le 24 mai 1918 - date salésienne significative - et vers la fin de la guerre mondiale, se présente comme un véritable manifeste de propagande anti-socialiste, de lutte sans merci contre la propagation du collectivisme, de l'anticléricalisme et de l'athéisme par les chefs du mouvement socialiste belge de l'époque.

Il explique pourquoi il montre tant d'ardeur à combattre, en disant que, si le socialisme est un ennemi redoutable "pour le bonheur de l'humanité", "tous les hommes de bien" doivent le combattre "sans trêve ni merci".

C'est un fait que la propagande socialiste, calmée pendant les années de la guerre, reprit de plus belle et se renforça dans les années 1917-1918. La réaction du Père Scaloni ne s'est pas fait attendre:

"la trêve des luttes religieuses et politiques, observée plus ou moins pendant les horreurs de la guerre mondiale, nous paraissait devoir cesser avec le bruit du canon, et nous avons pressenti que la propagande socialiste allait recommencer avec plus d'ardeur que jamais".

On se demande aussi comment il a compris lui-même le sens de son combat, plus particulièrement en tant que prêtre salésien? D'autant plus que les constitutions salésiennes interdisaient l'engagement politique aux membres de la congrégation.

Nous croyons que, sans vouloir faire de la politique (je veux dire: la politique "de parti"), la fidélité aux principes d'un christianisme intégral l'a poussé à s'engager dans la problématique socio-économique et idéologique du moment, qui l'a inévitablement conduit à être mêlé à la politique, même des partis.

Autrement dit, bien que Scaloni n'ait pas vécu son engagement comme un acte politique (au sens strict du terme), cet engagement l'est devenu, par après, à travers un jeu d'attaque et de défense, d'action et de réaction, qui l'a amené à se ranger (et à être rangé) de plus en plus du côté de l'aile conservatrice du parti catholique de l'époque, dont les membres prirent évidemment sa défense, très contents de recevoir cet appui de la part du clergé.

A travers lui, les Salésiens belges de la première génération se sont en quelque sorte situés dans le camp des catholiques conservateurs et paternalistes, farouchement opposés au socialisme et au libéralisme avec peu de sympathie pour les catholiques "démocrates-chrétiens". Scaloni souffrait des divisions internes des catholiques sur le plan socio-politique, car elles signifiaient effectivement une position de faiblesse face aux deux grands partis concurrents. A cause de cela, les catholiques perdirent parfois les élections, se trouvant en ordre dispersé face au front commun des libéraux et des socialistes. Le Père Scaloni ne pouvait alors s'empêcher d'intervenir de manière discrète pour réconcilier les deux groupes (comme ce fut le cas par ex. à Liège), en demandant aux "démocrates chrétiens" de se joindre aux catholiques conservateurs. On sait que cela n'a pas plu aux jeunes démocrates chrétiens qui étaient ainsi invités à faire des concessions à la vieille garde. L'initiative de médiation était reconnue comme venant d'un homme de bonne foi, mais mal informé.

Nous savons aussi que le Bulletin salésien flamand (*Liefdewerk*), sans doute sous son contrôle, exhortait ses lecteurs à voter contre les socialistes et les libéraux pour former un front commun contre ces deux forces de l'opposition.

Cette insistance est évidemment due aussi au fait que les deux forces politiques adverses formèrent entre elles des coalitions visant à accaparer, en premier lieu et à tout prix, le pouvoir contre les catholiques, depuis les élections locales jusqu'aux élections nationales. Le Père Scaloni le dénonce ouvertement dans son livre sur le socialisme:

"Que signifient ces alliances contre nature pour décrocher un mandat de conseiller communal ou provincial, un mandat de député ou de sénateur? On sait bien que le libéralisme est l'ennemi le plus décidé des doctrines collectivistes. Si donc les révolutionnaires farouches se résignent facilement à plier le drapeau rouge ou à l'abaisser devant le drapeau bleu pour mendier des suffrages libéraux, cela dénote simplement que l'amour du mandat l'emporte sur la haine du capital".

Aux socialistes de son temps, il reproche durement leur engouement pour la lutte des classes, leur instigation à la révolte ouvrière, et par ricochet leur provocation à la répression sanglante des ouvriers par les forces de l'ordre: c'étaient les simples ouvriers, et non pas leurs chefs socialistes, qui en feraient les frais. Finalement, il voit poindre à l'horizon le danger d'une guerre civile. Et il en conclut:

"Nous devons donc éclairer le peuple et lui faire jeter bien loin ce fruit empoisonné. C'est là un devoir de charité fraternelle, un devoir de véritable patriotisme".

Dans la dédicace du livre cité de 1918, où il s'adresse à la jeunesse ouvrière catholique, il affirme:

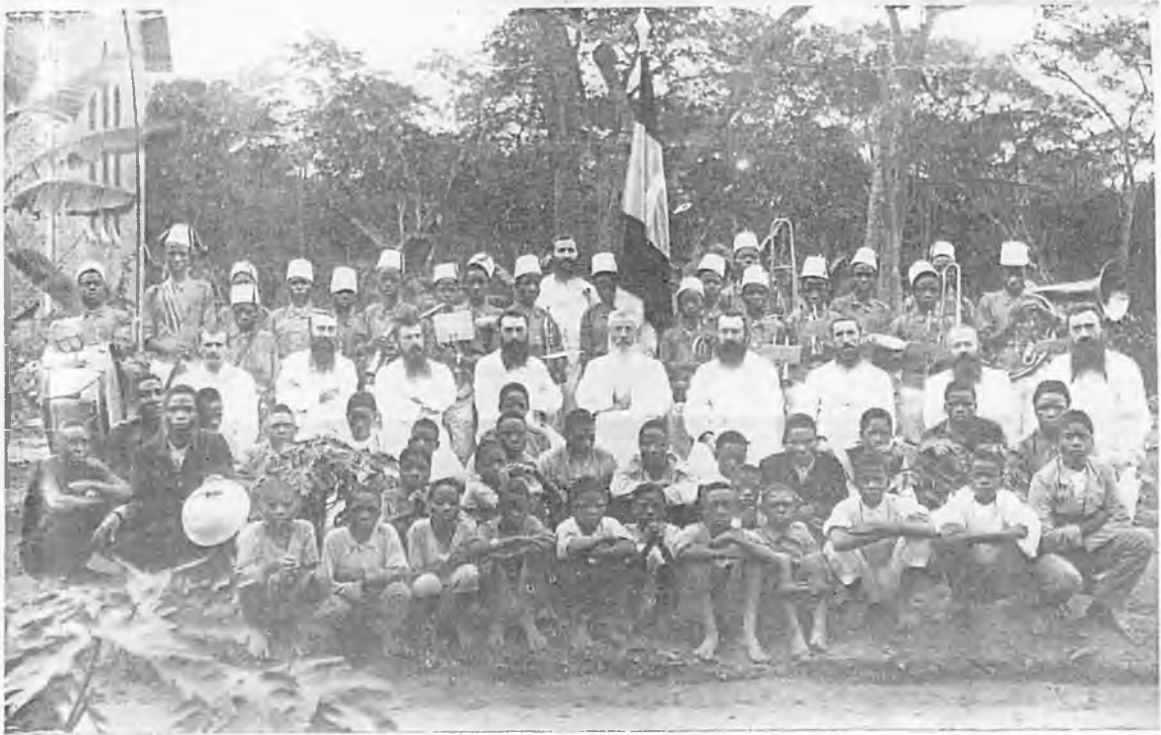
"Qu'en sera-t-il de la jeunesse ouvrière, nous sommes-nous demandé? Ne sera-t-elle pas exposée à fournir les premières victimes?"

On peut donc dire qu'il a voulu réagir de manière préventive. Son intention c'était, comme il l'exprimait, de "prémunir contre les ruses perfides" qu'on était en train de tramer contre Dieu et l'ordre social, et de soutenir les jeunes ouvriers dans leur fidélité au Christ-sauveur et à leur devoir de patriotisme, comme aussi dans leur courage pour se "consacrer à l'apostolat de la vérité" au milieu de leurs compagnons de travail.

Enfin, il a fait comprendre que, en sa qualité de prêtre, il n'avait nullement l'intention de s'attaquer aux socialistes en tant que personnes, pour lesquelles, disait-il, "notre caractère de prêtre nous commande le respect" et les "plus charitables sentiments". Il s'est excusé pour les quelques expressions "un peu vives" qui lui avaient échappé dans ses livres. Parlant des personnes directement impliquées dans sa polémique et qu'il cite souvent par leur nom, il écrit: "nous n'en voulons pas aux personnes, elles nous sont inconnues; nous en voulons à l'institution mauvaise, à l'erreur, aux procédés". Il parlait aussi de leur "égarement" qui entraînait les autres.

DEUXIEME PARTIE

PENSEE SOCIALE ET PEDAGOGIQUE



VISITE INSPECTORIALE DU RÉV. DON SCALONI
A L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES PP. SALÉSIENS, A ÉLISABETHVILLE (KATANGA) EN 1914

NOTE D'INTRODUCTION

Dans la deuxième partie de notre petit ouvrage nous nous proposons d'approfondir les idées sociales et pédagogiques du Père Scaloni principalement à partir des trois oeuvres qui paraissent formuler sa pensée (plus ou moins) définitive.

Elles ont été publiées dans la période 1916-1918, qui semble la plus féconde dans son apostolat de la presse, période aussi qui conclut son long séjour en Belgique et signifie la fin d'une évolution importante de l'auteur. Ces oeuvres s'intitulent:

- *La Bonté de Jésus. Amour et confiance*, Liège, 1916.
- *Le jeune éducateur salésien. Manuel pédagogique selon la pensée du Vén. Don Bosco*, Liège, 1917.
- *Le socialisme. Son oeuvre de démolition religieuse, morale et économique*, Liège, 1918.

Comme personne n'a encore entrepris de faire une synthèse de ses idées, nous nous efforcerons d'en présenter une première ébauche.

A. IDEES SOCIALES ET POLITIQUES

Bien peu de Salésiens, probablement, sont au courant de l'influence sociale exercée par le Père Scaloni, bien au-delà des milieux salésiens ou du milieu socio-culturel belge. Ses écrits, affirme le Père José Prellezo, professeur à l'Université salésienne de Rome, ont eu une résonance jusqu'en Argentine, où son manuel *Capital et travail* fut adopté comme texte de référence au "Centro de Estudios Sociales" de Buenos Aires animé par un confrère coadjuteur typographe très dynamique et entreprenant: Carlos Conci, qu'on a appelé le "Ketteler argentin". On sait que dans les premières années de ce centre (c'est à dire: à partir 1906), il suivait de près le livre *Capital et travail* de François Scaloni comme texte de base pour les discussions.

D'après le Bulletin salésien français, la lecture de cette oeuvre de Scaloni a joué aussi un certain rôle dans la conversion d'un jeune anarchiste, Albert, dont un le Père Salsmans a écrit la vie.

1. Origine, développement et sources de la pensée du Père Scaloni

Nous savons que le phénomène de l'anarchisme de la fin du XIXème siècle préoccupait vivement notre Père Scaloni.

Il se rappelle encore des années après "avec un vrai serrement de coeur" le récit du procès de l'anarchiste français Ravachol qui eut lieu à St. Etienne en 1892, récit publié dans tous les journaux de l'époque, et que Scaloni avait lu avec un grand intérêt dans le journal parisien *Le XIXe siècle*. Dans son livre sur le socialisme (1918), il se rappelle le cas de Sipido, membre actif de la jeune garde socialiste de Bruxelles, auteur d'un attentat contre le roi Edouard VII d'Angleterre.

Le Père Scaloni prétendait que les anarchistes étaient les "enfants terribles", les fils dénaturés des socialistes; mais ceux-ci, disait-il, avaient au moins eu le courage d'aller jusqu'au bout des doctrines de leurs maîtres socialistes, tandis que ces derniers n'osaient souvent pas, par opportunisme, tirer les dernières conséquences de leurs positions théoriques et se tournaient de manière hypocrite contre les anarchistes.

Pour le Père Scaloni, c'étaient les "lectures immorales" qui avaient entraîné des jeunes dans l'aventure anarchiste. Le procès de Ravachol, par ex., avait révélé l'influence néfaste de livres comme *Le Juif Errant* de Eugène Suë, de conférences anticléricales de Pauline Minck, de Chabert, de journaux comme *Le prolétaire*, *Le Citoyen de Paris*. Cela avait complètement bouleversé Ravachol, jadis bon chrétien, en l'excitant à la révolte, à la haine, et enfin à la violence. C'était dû aussi à certaines fréquentations d'amis "collectivistes" qui étaient actifs au sein des "cercles d'études sociales". Toujours d'après le Père Scaloni, c'était par là qu'était né le mouvement anarchiste à la fin du siècle et ce mouvement visait tout simplement le sabotage et le bouleversement de tout l'ordre social.

Depuis longtemps déjà, il avait dû s'intéresser à la question sociale et à la naissance du mouvement socialiste et anarchiste. Dans son livre sur le socialisme, il parle avec admiration de Victor Hugo, citant de lui un long extrait d'un discours, tenu à la Chambre française en 1848, qui eut dans son temps un grand retentissement. Victor Hugo y protestait vivement contre la lutte sociale basée sur une vision matérialiste, purement terrestre de la vie humaine:

"...je veux avec une inexprimable ardeur et par tous les moyens possibles, améliorer, dans cette vie, le sort matériel de ceux qui souffrent, mais je n'oublie pas que la première des améliorations, c'est de leur donner l'espérance. (...)

Notre devoir à tous, législateurs ou évêques, prêtres ou écrivains, publicistes ou philosophes, notre devoir à tous, c'est de dépenser, de prodiguer, sous toutes les formes, toute l'énergie sociale, pour combattre et détruire la misère, et, en même temps, de faire lever les têtes vers le ciel. C'est de diriger toutes les âmes, c'est de tourner les attentes vers une vie ultérieure, où justice sera rendue. Disons-le bien haut, personne n'aura injustement ni inutilement souffert. La mort est une restitution .

Ne l'oublions pas et enseignons-le à tous: il n'y aurait aucune dignité à vivre, et cela n'en vaudrait pas la peine, si nous devions mourir tout entiers.

Ce qui allège la souffrance, ce qui sanctifie le travail, ce qui fait l'homme bon, sage, patient, bienveillant, juste, à la fois humble et grand, digne de l'intelligence, digne de liberté, c'est d'avoir devant soi la perpétuelle vision d'un monde meilleur, rayonnant à travers les ténèbres de cette vie.

Messieurs, quant à moi, je crois profondément à ce monde meilleur et, je déclare ici, c'est la suprême certitude de ma raison comme de la joie de mon âme. (...)".

Cette vision devait être aussi l'intime conviction du Père Scaloni.

En 1902, il voulut s'attaquer à fond à l'étude du problème social, d'une brûlante actualité, et dont les "suites funestes des grèves", disait-il, n'étaient que le symptôme le plus visible.

Ainsi, il se mit à publier un manuel scolaire qui eut un grand retentissement dans la presse et dans les milieux politiques. Il portait le titre: *Capital et travail. Manuel d'économie sociale*. Il devait servir en premier lieu à un cours dispensé à l'école professionnelle de Liège. En effet, aux grands élèves de l'établissement, on dispensait déjà en ce temps-là un cours d'économie politique. Ce cours était assuré au départ par J. Dallemagne, industriel et député catholique de Liège, aussi bienfaiteur et coopérateur salésien de la première heure. Il fut repris quelque temps par le Père F. Scaloni. Son manuel publié voulait donc, en quelque sorte, amplifier les leçons de Dallemagne.

Nous savons que le milieu belge (liégeois surtout), où a évolué notre premier provincial, fut particulièrement sensible à la problématique ouvrière. L'évêque de Liège, Mgr. Doutreloux (1879-1901), fut activement engagé sur le terrain social, à tel point qu'on a pu dire que l'Encyclique *Rerum Novarum* du Pape Léon XIII, de 1891, fut pour lui une victoire personnelle. Peu avant sa publication il avait organisé trois congrès sociaux (1886-1887-1890), dont plusieurs idées se retrouvent dans l'encyclique.

On remarque tout de suite que le Père Scaloni s'est étroitement rattaché à cette pensée sociale de Léon XIII et de Mgr. Doutreloux. Il cite au moins une douzaine de fois le Pape Léon XIII et son enseignement social contenu dans deux encycliques: *Quod apostolici*, *Rerum Novarum*. Il fait siennes les prises de position de Mgr. Doutreloux face au socialisme, dans sa lettre pastorale: *La Question ouvrière* (Liège 1894).

Mais il y a encore d'autres sources de sa pensée sociale: il mentionne *Le socialisme et le droit de propriété* (Bruxelles, 1896), d'un Père Jésuite, A. Castelein. Ce livre est, dit-il, un "magnifique ouvrage" dont il faut recommander la lecture. Il s'inspire aussi au Comte A. de Mun, qu'il appelle un "éminent sociologue"; il en cite l'étude: *La Question sociale au XIXe siècle*. Il renvoie aussi directement à la doctrine morale sociale de St. Thomas d'Aquin.

2. Son réquisitoire contre le socialisme

En relisant: *Le socialisme. Son oeuvre de démolition religieuse, morale et économique* (Liège 1918), nous sommes tout d'abord frappés par la connaissance que

l'auteur semble avoir des tendances socialistes du moment (au moins jusqu'en 1904). Le besoin de se documenter dans sa lutte contre celles-ci l'y a nécessairement conduit.

Son réquisitoire contre le socialisme, s'adresse spécialement (et en détail) contre le manifeste du socialisme belge dont les auteurs étaient Jules Destrée et Emile Vandervelde: *Le socialisme en Belgique* (Paris 1903). Le Père Scaloni mentionne encore une autre oeuvre de Jules Destrée: *Révolution verbale et Révolution pratique* (Bruxelles 1902).

Il est informé sur les débats parlementaires en cours (de France, de Belgique, d'Allemagne) et en cite les annales; il a lu les Actes de deux Congrès socialistes tenus en Allemagne: à Halle et Dresde, en 1903, et en Italie: celui de Bologne en 1904. Il paraît bien connaître le *Capital* de Marx. Il cite aussi abondamment la presse quotidienne des socialistes, surtout les journaux: *Le Combat* et *Le Peuple*.

Il est au courant des tensions sociales qui existent entre des patrons socialistes et leur personnel et les exploite habilement dans sa polémique en parlant de certaines situations de malaise social dans les ateliers gouvernés selon les principes socialistes: la boulangerie, nommée "La Populaire" de Liège, les différents ateliers du "Vooruit" de Gand, qui était en ce temps l'établissement socialiste principal de Belgique où travaillaient des centaines d'ouvrières. Il puise abondamment dans l'*Histoire du Vooruit* de Paul De Witte, ancien rédacteur du journal socialiste flamand, qui raconta ses démêlés avec l'administration socialiste de ces ateliers dans un livre-réquisitoire volumineux de 300 pages (Bruxelles 1898).

Il critique d'abord les attitudes et les procédés des socialistes. Il s'en prend avec véhémence au manque de sincérité dans le combat socio-politique de la plupart d'entre eux. Ils veulent, dit-il, tromper les jeunes ouvriers par la calomnie systématique des positions contraires à leurs idées: "malheur aux simples, écrit-il, qui donnent leur confiance à ces apôtres de la dissimulation et du mensonge". Il trouve que c'est là un manque grave de loyauté:

"Nous aimerions plus de franchise de la part des grands chefs du socialisme. Un homme qui se respecte, qui a conscience de sa dignité, doit être loyal".

Comme on le voit, il en veut surtout aux grands chefs intellectuels du socialisme qui "ont jeté aux prolétaires un os à ronger", "se servant" d'eux comme des instruments, des masses naïves à manipuler à leur gré, car, pour eux, tous les moyens sont bons pour arriver au but; ils exigent de leurs adeptes une obéissance aveugle:

"N'est-ce pas vraiment triste et désolant de voir tant de milliers de braves et intelligents ouvriers suivre, les yeux fermés, le drapeau rouge (...)?"

Il taxe les socialistes d'"hypocrites qui se couvrent d'un manteau de prophète pour égarer les simples". Sur la même longueur d'onde que Mgr. Doutreloux, [qu'il appelle "le grand évêque de Liège (...) de sainte mémoire"], qui s'était déjà opposé, dans sa lettre pastorale de 1894, aux compromissions et alliances avec les socialistes, le Père Scaloni ajoute pour sa part que les jeunes ouvriers catholiques doivent éviter à tout prix d'avoir des rapports avec les "chefs socialistes"; qu'ils doivent refuser de lire leurs brochures, revues, et journaux.

Il démasque leur distinction habile entre le vrai but qu'ils cachent aux yeux des simples ouvriers, et la tactique du moment, une "tactique" de dissimulation: "cette arme, dit-il, qui donne aux pontifes du socialisme tant de victoires", et qui consiste essentiellement à cacher leurs vraies intentions aux ouvriers croyants (chrétiens catholiques), en leur disant, par ex.: la religion est un fait privé; rien n'empêche que vous adhérerez au parti socialiste! Ou bien, ils affirment que l'Etat collectiviste ne veut pas supprimer la petite propriété privée. Mais en réalité, ils ont le projet prémédité d'extirper les sentiments religieux jusqu'aux racines, une fois que les ouvriers catholiques commenceront à adhérer massivement à leur parti et de supprimer toute

propriété privée une fois qu'ils seront arrivés au pouvoir. Et dans un style bien à lui, il s'exclame:

"Charmante la tactique du parti! Plumer la poule sans la faire crier; ce n'est vraiment pas mal imaginé!"

Il loue ceux d'entre ses adversaires qui osent dire tout haut ce à quoi ils veulent arriver, comme un certain Furnémont, ex-député qui avait déclaré en 1902 que le combat des socialistes ne pouvait se limiter à la politique et au social, mais devait descendre au plan religieux, car selon celui-ci, l'esprit religieux était "en antagonisme absolu avec le socialisme". Et le Père Scaloni commente:

"Nous préférons de beaucoup le langage, même parfois un peu brutal, du citoyen Furnémont. Cet ex-député (...) a eu au moins le courage de dire la vérité".

Dans la suite de son livre, il reproche en effet aux socialistes l'intention préméditée de saper les bases de toute conception croyante:

"Pourquoi cet antagonisme, pourquoi cette lutte du socialisme contre le catholicisme? Ce n'est pas pour combattre le parti [catholique] conservateur sur un terrain purement économique, politique, social (...). Ce ne peut être alors que pour le combattre sur un terrain mixte [moral] ou exclusivement religieux...".

En effet, selon le Père Scaloni, ce qui est finalement visé c'est la destruction de la morale chrétienne, ce qu'il discerne dans les attaques répétées contre l'indissolubilité du mariage et l'exaltation de "l'amour libre", dans la manière de ridiculiser le sacrement de la pénitence, les fêtes de l'Eglise et l'influence morale du curé sur les fidèles, influence que les socialistes appellent un esclavage. Ce sont autant de signes, dit-il, qu'on veut toucher le cœur du christianisme. Et c'est "pour ce motif", conclut-il, que nous considérons le socialisme comme "une secte anti-chrétienne".

Il stigmatise aussi durement l'hypocrisie des socialistes. Pendant qu'ils prêchent la tolérance, la liberté et la fraternisation des chrétiens avec eux en vue de les associer à la victoire du socialisme, ils cherchent à tout faire pour détruire les liens de fraternité qui doivent exister entre chrétiens et entre les laïcs et l'institution de l'Eglise. Pour lui, il s'agit bien là d'une volonté préméditée, mais soigneusement voilée, de "déchristianiser le peuple", d'éloigner le peuple chrétien de ses pasteurs, et d'introduire (comme ils le disent ouvertement) une "nouvelle religion" qui doit remplacer l'ancienne.

Par ailleurs, il s'en prend également aux libéraux, qui, dit-il, sur ce plan ne diffèrent nullement des socialistes:

"Les libéraux qui se réclament de la libre-pensée, ne sont en désaccord avec les socialistes que sur les questions économiques, mais, quant au reste, ils partagent entièrement leurs erreurs. Aussi, si nous devons combattre les doctrines pernicieuses et l'action funeste des libéraux sectaires, au point de vue religieux et moral, il n'y aurait pas un mot à changer dans tout ce que nous disons concernant les socialistes. Cette observation est très importante, et le lecteur fera bien de l'avoir toujours présente à l'esprit en lisant ces pages".

Il voit aussi des liens voilés mais réels entre franc-maçonnerie, libéralisme et socialisme:

"Tout le monde sait à présent que les loges maçonniques ont voué une haine implacable à Dieu, à la religion, à l'Eglise, dépositaire de la foi. Or, nous voyons presque partout, spécialement en France, en Espagne et en Belgique, les chefs socialistes affiliés à la franc-maçonnerie; beaucoup même occupent des

grades élevés dans la hiérarchie de la secte. C'est là un fait incontestable et ce serait peine inutile de le dissimuler.

Ce fait en explique un autre: la main de la franc-maçonnerie sur le mouvement socialiste. Cette main est si visible que le Souverain Pontife Léon XIII n'a pas craint d'attribuer aux sectes secrètes la paternité même de la peste socialiste, comme nous l'avons constaté plus haut.

Nous ne voulons pas généraliser. Tous les francs-maçons ne sont pas socialistes, loin de là. La plupart appartiennent à la nuance libérale ou radicale. Ceux-ci, effrayés pour la sécurité de leur coffre-fort, combattent ouvertement les tendances socialistes. Mais, si tous les francs-maçons ne sont pas socialistes, l'immense majorité des intellectuels du socialisme des pays catholiques, sauf peut-être en Italie, est franc-maçonne".

On remarque par la teneur de l'exposé, que le combat du Père Scaloni contre le socialisme, sans négliger les aspects économiques (l'organisation de l'Etat, la conception de la plus-value, le salaire, la propriété privée, etc.), se concentre avant tout sur l'aspect qu'on pourrait appeler "idéologique". De ce point de vue, il lui importe peu de distinguer entre toutes les différentes formes de socialisme:

"nous combattons les doctrines professées par la généralité des écoles socialistes de tous les pays, c'est-à-dire que nous combattons le socialisme en général et non les doctrines spéciales de X ou de Z."

De ce socialisme idéologique (ou dogmatique) en tant que système de pensée, il démonte patiemment et avec grande finesse tous les rouages.

Par ailleurs, il n'ignore pas qu'il existe à son époque au moins quatre formes de collectivisme: agraire, réformiste, révolutionnaire et anarchiste.

Il reproche encore aux socialistes leur continuelles remises en question de leurs propres doctrines, ou de celles de leurs compères, et il note avec ironie:

"Nous devons signaler une tendance qui, dans ces derniers temps, se fait jour parmi les socialistes, tendance qui consiste à renier, les uns après les autres, tous leurs anciens maîtres, dès que, dans les discussions, leurs théories les embarrassent. Aussi, nombreux sont ceux qui s'insurgent aujourd'hui contre les anciens dogmes marxistes".

Il ironise sur leurs mésententes continuelles lors de leurs grands congrès au niveau international ou national, en disputant à l'infini sur ce qu'est le vrai et le faux chemin vers la réalisation du socialisme:

"Depuis le socialisme purement idéaliste des anciens novateurs, jusqu'au socialisme plus positiviste de Louis Blanc, de Karl Marx et d'un grand nombre d'autres, on ne compte plus les systèmes qui furent préconisés (...).

Le Congrès de Dresde de l'année 1903 a montré aux prises le socialisme révolutionnaire de Bebel et de Singer, avec le socialisme révisionniste de Bernstein et de Vollmar. Le Congrès de Bologne du mois d'avril 1904, a mis en présence, en Italie, quatre partis socialistes: les révolutionnaires rouges de Labriola, les révolutionnaires à teinte rose de Ferri, les réformistes de droite, partisans résolus de Bissolati et les réformistes de gauche, groupés autour de Rigola. Nous faisons grâce à nos lecteurs des aménités que se sont dites, durant quatre jours, ces bons apôtres de la fraternité universelle.

Tout le monde connaît les divisions profondes qui règnent parmi les socialistes français. Or, les mêmes divergences existent, bien qu'à l'état latent, en Belgique. Le socialisme est en continuelle évolution."

3. Les causes de la question sociale d'après le Père Scaloni

En se posant la question, au début de son livre, des causes qui ont engendré "la question sociale", et partant le socialisme, le Père Scaloni répond que ce sont, d'un côté, les inégalités, les immenses avantages de la richesse et les abus auxquels elle a souvent donné lieu; de l'autre côté, les souffrances morales et physiques de la pauvreté, qui ont, "de tout temps" suscité, entretenu, "dans le coeur des hommes", des sentiments de jalousie, de haine et de révolte. Pour lui, ce sont ces mêmes "sentiments passionnés" qui ont dans son temps fomenté aussi la lutte des classes et par conséquent créé la question sociale.

Selon lui, les socialistes posent mal le problème: ils en font en premier lieu une question de propriété, dont la solution dépendrait d'un transfert de l'individu aux collectivités", du secteur privé à l'Etat. Ce n'est pas le "système, ancien comme le monde" de la propriété individuelle, qui est en faute, dit le Père Scaloni, mais bien le bon ou le mauvais usage de la propriété. Bref, vouloir résoudre le problème social à partir du problème de la propriété est selon lui taper à côté de la plaque, un simple déplacement du problème dont les solutions proposées ne toucheront pas le fond des choses:

"Le fait que les possesseurs des richesses sont des collectivités ou des personnes privées, ne change rien à la chose".

En effet, continue-t-il, qui garantit que ces "collectivités" feront un meilleur usage de ces biens? Si elles serviront pour satisfaire "certains privilégiés" du système collectiviste, ces mêmes richesses deviendront une source de scandale, des instruments d'oppression et provoqueront à leur tour la révolte des opprimés contre ce système.

4. Le problème fondamental et sa solution

La solution fondamentale réside pour lui dans une soumission, dans l'usage des biens, à des critères d'ordre moral, ce qui à son tour suppose le respect d'un ordre voulu par Dieu. Evidemment, cela implique que les hommes acceptent l'existence de Dieu.

Pour le Père Scaloni, donc, ramener les hommes à Dieu, c'est "le moyen suprême pour les rapprocher entre eux, pour les unir dans les sentiments d'une vraie fraternité". Or, il constate que pour les socialistes, "la morale prétendument révélée du passé devra être remplacée par la morale vraiment humaine de l'avenir"; qu'il n'y a donc plus de place pour Dieu dans le système socialiste: "la plupart en nient même l'existence. Ils enseignent que l'homme doit être sa propre fin, sa propre providence".

Il cite à ce propos un auteur socialiste, Jules Guesde, qui dans une conférence à Gand, du 7 janvier 1892, avait proclamé que la fin de la croyance en Dieu était toute proche, car "à l'inverse de la légende chrétienne de Dieu se faisant homme, l'homme se sera fait Dieu".

Dès lors, dit-il, la morale qu'ils veulent nous imposer est une morale "indépendante, rationaliste, athée" qui entraîne l'exaltation de l'amour libre, la suppression de l'indissolubilité du mariage tel que l'entend l'Eglise.

Concernant ce dernier point, le Père Scaloni prétend que le socialisme de son temps vise tout simplement à briser le mariage (tel que l'avait conçu la législation canonique et le Code de Napoléon) tout comme "les liens sacrés" de la famille. Il défend alors avec acharnement la conception chrétienne du mariage et de la famille qui est la "première société naturelle", "une des bases de l'ordre [social]".

A ce propos, il s'indigne d'une publication d'Auguste Bebel, socialiste allemand parmi les plus écoutés de la fin du XIX^{ème} siècle, qui dans son livre: *La femme et le socialisme* (Stuttgart 1898), préconise un retour au "contrat privé" dans le mariage, (comme cela avait été le cas au Moyen-âge); contrat, disait-il, très facilement dissoluble qui rend l'homme et la femme réciproquement indépendants et facilite un nouveau mariage dès que des antipathies ou des déceptions surgissent entre les deux partenaires.

Le Père Scalonni fulmine contre la "publication ordurière" d'un socialiste belge (écrite sous le pseudonyme de René Chaughi, en 1901), qui lui, reprend la doctrine de Bebel et la radicalise: c'est le mariage qui est immoral et la moralité est du côté de "l'amour libre".

Comme prêtre et pasteur salésien, il n'est pas étonnant que le Père Scalonni soit en priorité sensible pour les conséquences morales, sociales et pédagogiques qu'entraînent les changements socio-politiques souhaités par le socialisme:

"Dans le plan socialiste, le père pourra quitter librement la famille, dès que la sympathie naturelle pour la mère de ses enfants se sera évanouie; il lui sera toujours loisible d'aller fonder ailleurs un autre foyer. La mère, à son tour, pourra agir de même. Mais que deviendront alors les enfants dans ce régime bestial? Les enfants, répondent les réformateurs, appartiennent à l'Etat qui seul a le droit et le devoir de les élever comme bon lui semble. Il est facile de constater quelle révolution profonde, quel dévergondage doit engendrer le système socialiste. Quelle triste situation que celle des pauvres femmes arrivées à un âge où les grâces de la jeunesse ont disparu! Quel pénible sort que celui des enfants privés des soins et des caresses d'une mère qu'ils n'auront jamais connue! Peut-il exister un système plus monstrueux? Qui peut mesurer les conséquences de ces continuelles rivalités entre deux hommes se disputant le coeur d'une jeune femme appartenant déjà à un ménage constitué?"

Pour lui l'introduction légale du divorce revient à introduire, du même coup, "un dissolvant de la société", et rien ne permet de banaliser le divorce "comme si le mal pouvait se changer en bien par le seul fait d'être inscrit sur le code des lois humaines".

5. Sa critique de Karl Marx

On s'aperçoit bien vite que le Père Scalonni ne s'est pas contenté de répéter des généralités banales au sujet du marxisme. Ses critiques (s'appuyant sur les connaissances économiques et politiques de l'Allemagne?) sont basées sur des extraits du célèbre livre de Marx: *Le capital*, dont il cherche à résumer aussi fidèlement que possible la doctrine avant d'y répondre.

Marx et Engels sont d'ailleurs les seuls auteurs socialistes qu'il prend au sérieux comme interlocuteurs valables dans le débat socio-économique de son temps. Car après avoir cité Jean-Jacques Rousseau, Saint-Simon, Charles Fourier, Proudhon, Louis Blanc, Ferdinand Lasalle, il affirme:

"Nous ne dirons rien des systèmes inventés par ces prétendus sauveurs de l'humanité souffrante. A quoi bon? Les doctrines ont suivi leurs maîtres dans l'oubli du tombeau. Et à juste raison, car aucun, sauf Karl Marx et quelques-uns de ses contemporains, n'est sorti du cercle "des déclamations sentimentales et des vagues utopies", comme le dit fort à propos l'éminent sociologue, le comte A. de Mun..."

Le Père Scalonni reconnaît en Marx un adversaire sérieux et son ouvrage principal, *Le Capital*, est - d'après lui - "un des ouvrages les plus sérieux qui soient

sortis de la plume d'un socialiste"; son argumentation scientifique, dit-il, lui a donné une large audience:

"...ce chef est incontestablement l'homme qui a joué le rôle le plus important dans le socialisme moderne, en donnant à ses doctrines une forme scientifique et en les imposant, en quelque sorte, à l'attention universelle".

Il apprécie surtout chez Marx le développement considérable de la théorie sur la plus-value. Il note cependant que cette théorie ne fut pas inventée par lui, mais qu'elle était déjà ébauchée par Smith, Ricardo, et Rodbertus:

"Il faut reconnaître que Marx a mis du sien dans l'analyse de la plus-value et on ne peut lui refuser une certaine originalité (...). Son travail nous révèle la puissance de son génie, mais, malheureusement pour lui, la base de tout son système étant fautive, toute la rigueur de sa logique ne lui a servi qu'à bâtir un superbe château sur le sable mouvant".

C'est précisément ce "cheval de bataille" de Marx, "la base de tout son système" doctrinal, qui deviendra la cible par excellence de la contre-argumentation du Père Scaloni. L'analyse des facteurs de la formation de la plus-value faite par Marx, affirme-t-il, ne tient pas debout. Elle repose sur cette erreur fondamentale que seul le travail vivant ou actuel est le producteur de la valeur et que les choses n'ont d'autre valeur que celle qui résulte de la quantité de travail productif qu'il a fallu pour les confectionner.

Si cette analyse est fautive, c'est logiquement tout le système de Marx qui s'écroule:

"...le travail (...) est par lui-même, une des sources qui créent la valeur, mais non la source unique; il est la cause efficiente principale et directe de la valeur, d'accord, mais partielle et non totale, car d'autres éléments concourent au même effet".

Il s'explique ensuite assez longuement sur tous les différents éléments générateurs de la valeur des marchandises, et il conclut: "nous croyons avoir posé nettement et loyalement la question dans toute sa force, parce que la vérité ne craint pas la lumière". Or, si une théorie économique ne respecte pas la vérité des faits économiques, elle est tout simplement fautive. Et si le système de Marx a servi de "plate-forme à toutes les écoles du socialisme", il s'en suit que tout le système socialiste manque de bases économiques solides.

6. Utopie et collectivisme dans la solution socialiste

Il touche de même tous les points faibles des solutions économiques proposées par le socialisme, tout d'abord son caractère utopique, par où le remède socialiste sera pire que le mal social dont on souffre:

"La réalisation intégrale du plan socialiste (...) ne doit faire peur à personne, parce qu'elle est impossible (...). Aussi, nous ne craignons pas l'avènement du socialisme (...), mais nous le redoutons comme un ouragan qui passe (...), à cause des ravages qu'il sème sur son passage".

Mais il redoute avant tout sa tendance "collectiviste" avec son train de mesures, telles que la suppression progressive de la liberté individuelle et de la propriété privée et une étatisation excessive de la gestion économique des entreprises, qu'il résume sous le nom "le vol des socialistes". Tout cela devra être accepté sous prétexte d'instauration de conditions de vie égales pour tous.

Il croit finalement que les "droits des faibles et des opprimés" seront mieux servis par la "justice bourgeoise" que par "des hommes au bras de fer" qui, au nom du socialisme, veulent imposer une justice socialiste.

Il perçoit très bien le danger bureaucratique qui rend l'homme esclave d'un système, et "l'homme, dit-il, n'est pas né pour être esclave".

Remarquons ici, en passant, qu'à la lumière des événements de 1989 dans les pays d'Europe de l'Est et la disparition (l'implosion?) du système bureaucratique collectiviste dans l'organisation de l'économie, la relecture des mises en garde polémiques du Père Scaloni prend aujourd'hui un aspect étonnamment réaliste et prophétique:

"Comment le socialisme parviendra-t-il à réaliser ce plan chimérique? Il ne le dit pas et pour cause, car ce n'est pas une petite besogne que celle de créer pour toute une nation, pour l'univers, un régime de collège, de caserne ou de couvent. Que l'on se souvienne des récriminations qui sortaient de toutes les poitrines, pendant la guerre mondiale, au sujet des mesures restrictives de la liberté individuelle, de la réglementation rigoureuse de tous les services, chose qui s'imposait alors pour le bien commun".

Il perçoit le risque énorme d'abus de pouvoir et de dictature dans un Etat propriétaire unique des biens de tous les citoyens, devenu "d'un seul coup prier, procureur, et économiste du grand couvent national"! Ce système, dit le Père Scaloni, doit devenir tout simplement étouffant par la réglementation excessive et le système rigoureux de contrôle qu'il faudra nécessairement instaurer pour en assurer l'efficacité.

Chimérique est aussi, pour lui, le rêve socialiste d'une égalité parfaite, d'une fraternité universelle, d'une solidarité absolue! Peut-on bien réaliser une société où tout le monde se sacrifiera avec ardeur pour le bonheur de tous, accomplira le travail, même les charges les plus répugnantes, sans récompense, et évitera le mal sans crainte du châtement? Bref, une société où il n'y aura que des hommes parfaitement motivés dont la nature humaine a été complètement changée, et où l'Etat-gendarme ne sera donc plus nécessaire car tous feront le bien spontanément?

7. Son réquisitoire contre le capitalisme

On ne peut passer sous silence les coups durs qu'il donne également au capitalisme impérialiste, comme désir insatiable de possession et d'enrichissement au détriment des besoins sociaux de la masse du peuple, cette "cupidité matérielle" bien plus grave que la "cupidité charnelle", qui est cause de tant de malheurs dans les familles et dans les nations. Avant d'avoir connu la fameuse crise boursière de 1929, qui éclata après sa mort, il s'en prend aux "spéculations honteuses, au profit des géants de la finance et au détriment de l'épargne péniblement amassée".

Il accuse aussi ce stupide militarisme qui avait engendré la première des guerres mondiales et qui continuait encore et toujours à "éprouver les pauvres contribuables":

"D'où ces frémissements des foules, ces conflits continuels entre capital et travail? Avant tout, de la cupidité (...). D'où, ces luttes sourdes, mais incessantes et fiévreuses de nation contre nation, pour s'emparer des meilleures contrées, dont la richesse du sol et du sous-sol n'a pas encore été exploitée, des meilleurs débouchés, des meilleurs marchés...luttes fomentées par les grands producteurs, les chambres de commerce, les grands financiers, plus puissants que les rois (...) cause première de ces terribles armements qui ont englouti pendant des années des dizaines de milliards en pure perte et qui, dans l'affreuse guerre mondiale de 1914, ont fauché des millions de vies humaines...".

Il dément fermement l'opinion suivant laquelle l'Eglise protégerait les riches, sans exiger d'eux la solidarité avec tous, car, dit-il, Dieu a créé les biens matériels pour "tous":

"...si l'Eglise a toujours défendu le principe de la propriété, personne n'a proclamé plus haut qu'elle, et dans tout temps, l'obligation pour les riches de ne pas stériliser ou confisquer à leur profit exclusif les biens que Dieu a créés pour les besoins de tous".

8. Les solutions proposées par le Père Scaloni

a) Les trois bases de l'ordre social

Pour le Père Scaloni, il s'agit, en premier lieu, de sauvegarder (ou de restaurer) les trois bases de l'ordre social qui sont pour lui: la religion, la morale, la propriété privée:

"la religion, la morale et la propriété sont trois biens qui, par eux-mêmes et par les conséquences qui en découlent, peuvent être considérés comme les biens suprêmes d'un peuple, comme les facteurs essentiels du bonheur de l'humanité".

Quant à la religion, il constate que les masses populaires de son temps s'éloignent de plus en plus de la religion perçue comme un fardeau et un "devoir" gênant qui les rebute:

"La religion, avec l'austérité de ses préceptes, ne rencontre pas les sympathies naturelles de la masse. Elle s'impose comme un devoir, et le devoir est toujours un fardeau pour les âmes faibles".

C'est probablement pour cette raison que, dans sa pédagogie, il insistera assez souvent sur l'idée qu'il est grand temps que les éducateurs présentent la religion sous un aspect moins austère, c.-à-d. pas seulement comme un devoir à accomplir, mais comme un bien suprême qui attire le coeur de l'homme.

Quant à la morale, il la voit également comme très nécessaire parce qu'elle sublime l'homme, l'élève au-dessus de ce qui est recherche instinctive du plaisir, et le rend fort:

"une existence consacrée au plaisir n'est pas capable de grandes choses qui rendent les peuples forts, riches et prospères".

b) Les solutions concrètes

Tout d'abord il défend le principe de la propriété privée, qu'il considère comme un droit naturel. Comme l'homme est, par sa propre nature, le maître de ses actes et de son activité, il l'est également, et au même titre, du "produit" de son activité, et cela lui donne le droit d'en jouir. Mais, a-t-il hâte de souligner, "dans les limites fixées par la loi de Dieu". Et lorsque le bien public l'exige, l'Etat peut modifier, dans la pratique et dans ses modalités accidentelles, la jouissance de ce droit naturel.

A l'intérieur d'une pensée sociale que nous pouvons appeler globalement "conservatrice" (qui défend la conservation de l'ordre ancien - même si c'est avec des modifications - et propose de manière un peu simpliste "la vieille charité chrétienne" et "la fraternité chrétienne" comme solution du problème social, en l'opposant "au vol des socialistes!"), il est favorable à des solutions novatrices qui entrent déjà dans le cadre d'une nouvelle conception politique et sociale, celle de la "démocratie sociale" qui partage plusieurs revendications avec les socialistes:

"Parmi les revendications socialistes, il en est de très justes que les catholiques appuient également et en faveur desquelles ils travaillent sans relâche. Il en est d'autres, utopiques, irréalisables (...). Il en est, enfin, de monstrueuses que tous les honnêtes gens, à quelque classe qu'ils appartiennent, doivent repousser avec horreur".

Aussi, est-il d'accord pour affirmer qu'on ne peut se contenter de lutter seulement contre les conséquences du mal social; mais il faut en éliminer les causes, ce qui exige une nouvelle organisation du travail, des réformes législatives et la constitution de puissantes associations socio-professionnelles et de syndicats:

"Le premier devoir de tous les hommes de bien est de s'appliquer à faire disparaître les causes qui ont contribué à amener la crise actuelle. Mais cette noble tâche serait évidemment incomplète, si on ne se décidait en même temps à prendre les mesures qu'impose la nouvelle organisation du travail. (...) dès qu'une sage législation aura achevé d'élever des barrières contre les abus engendrés par la trop grande liberté laissée au capital, sans toutefois créer des entraves à la juste expansion de la production; le jour où des puissantes associations professionnelles se seront constituées sur des bases vraiment chrétiennes".

Mais, toujours, il revient sur le même point: les réformes sociales n'auront aucune chance de réussir sinon sur une base religieuse et morale qui aura des effets bénéfiques sur les autres plans:

"enfin, et c'est par là que nous aurions dû commencer, lorsque l'action bienfaisante de la religion se fera mieux sentir dans les écoles, dans les familles, dans les oeuvres et qu'il y aura, par conséquent, dans les classes aisées, un amour plus grand pour la justice, l'équité, la charité, et dans les classes pauvres, avec une situation matérielle plus prospère, une plus grande force de résistance contre les misères (...), alors le problème social sera résolu à l'entière satisfaction de tous ceux qui savent se contenter de ce qui est humainement possible".

A ce propos, le Père Scaloni critique beaucoup le pessimisme de Marx dans la solution du problème social, ce qui, par conséquent, le conduit à recourir à des moyens révolutionnaires:

"...il est encore faux de soutenir que la main-d'oeuvre seule ne pourra jamais espérer de se voir allouer une juste rémunération. Que les travailleurs forment des syndicats sérieux, basés sur la justice et la charité, et ils n'auront pas à craindre d'être victimes des abus toujours possibles de la puissance patronale".

Il croit dans une société où le travail et le sérieux de la personne ouvrent en principe à tous les portes pour la promotion individuelle et sociale, et favorisent la mobilité des classes sociales. Selon lui, l'homme doit accepter comme normal que dans la vie il y a toujours une part de risque, de malchance, de souffrance et d'échec que chacun doit courageusement supporter:

"L'expérience nous fait voir tous les jours qu'on monte rapidement l'échelle sociale et qu'on la descend encore plus vite. Tel millionnaire, par sa faute ou par suite de circonstances malheureuses, sera ruiné en peu de temps, et ce pauvre apprenti maçon, menuisier ou cordonnier, deviendra fort riche en moins de vingt ans".

Quant à la forme du syndicalisme, il paraît qu'il préférerait la solution proposée par Léon XIII, c'est-à-dire la création de syndicats "mixtes" (composés de patrons et d'ouvriers), prônant le modèle "consensuel" (et donc la réconciliation des classes) plutôt

que le modèle "conflictuel" (et donc la lutte des classes) dans la solution des problèmes entre patrons et ouvriers.

En ce qui concerne le "juste salaire", il prend une position quelque peu avancée pour son temps, en affirmant que "dans des conditions normales", un salaire doit toujours être suffisant pour l'entretien de la "famille" de l'ouvrier. Il paraît que, sur ce point, il dépasse même la lettre de l'encyclique de Léon XIII. Il trouve en tout cas que c'est révoltant que des femmes et des enfants soient exploités dans les usines.

B. EDUCATEUR ET PEDAGOGUE SALESIEN

1. Les sources de sa pensée pédagogique

a) La tradition salésienne et son expérience personnelle

Dans la lettre mortuaire du Père Scaloni, Don Rinaldi affirme que le manuel *Le jeune éducateur chrétien* est le livre dans lequel l'auteur "se révèle le mieux". Il y voit "un écho" des conseils que celui-ci avait jadis reçus de Don Bosco, de Don Rua et de Don Albera. Il vaut la peine de vérifier, tant soit peu, si cette affirmation se confirme à la lecture de l'ouvrage.

En faisant hommage de la troisième édition de son *Manuel* des jeunes confrères à Don Rua, alors Recteur Majeur, Le Père Scaloni écrit:

"Je n'ai qu'un désir: faire connaître et pratiquer l'esprit de Dom Bosco dans la formation de la jeunesse que Dieu nous a confiée. Vous me direz, avec la liberté du père et l'autorité du maître, ce qu'il faut changer, enlever ou ajouter à ce travail, pour le rendre vraiment profitable à vos chers fils, les benjamins de la famille salésienne".

Et en dédiant l'édition aux jeunes confrères "dans la vie active de nos maisons", il souligne sa volonté de transmettre le patrimoine salésien de Don Bosco et de ses meilleurs disciples concernant l'éducation:

"C'est dans l'enseignement oral et écrit de notre bien-aimé Père Dom Bosco (sic) et de nos Vénérés Supérieurs Majeurs, plus encore que dans mon expérience personnelle, que je puisais les idées émises (...)".

Et avec plus d'insistance, dans la dernière édition, sous le titre: *Le jeune éducateur salésien*:

"Pourquoi, nous sommes-nous dit, à la veille de sa réimpression, tous les éducateurs chrétiens ne profiteraient-ils pas des lumières d'un des plus grands pédagogues du XIXème siècle, le vénérable Don Bosco? Cet apôtre incomparable de la jeunesse n'a jamais pu nous donner un manuel complet, comme il en avait témoigné plusieurs fois le désir, mais il nous en a tracé le plan dans ses belles pages sur "le Système préventif", il nous a laissé ses règlements, ses lettres circulaires, son enseignement oral, où nous trouvons des matériaux suffisants pour donner un large développement à sa pensée."

Le Père Scaloni est finalement conscient de se trouver lui-même dans une position privilégiée dans la transmission de ce patrimoine:

"Heureux d'avoir vécu sous sa paternelle direction pendant les douze dernières années de sa vie, d'avoir été en contact continu, durant quarante années, avec ceux qui furent ses meilleurs disciples, nous avons essayé de donner une forme à ses enseignements pleins de sagesse (...)".

En préfaçant la même publication, Don Francesco Cerruti, alors Conseiller général des Etudes et de la formation dans la congrégation, constate son orthodoxie substantielle, car il affirme que le *Manuel* "peut être très utilement recommandé à tous les confrères":

"En lisant avec attention et en méditant ces pages, ils y trouveront un commentaire consciencieux et développé des règles pédagogiques que nous a

laissées notre inoubliable Père Don Bosco, un appui ferme et un guide à suivre dans la conduite de chacun de leurs élèves.

Cette étude préventive est assurément indispensable pour la bonne éducation des enfants" (Turin, 10 juillet 1907)

Il s'agit donc d'une pensée qui se veut solidement ancrée dans la tradition et dans le magistère officiel (on pourrait dire: l'orthodoxie pédagogique) de la congrégation salésienne.

Toutefois, le Père Scaloni ne nie pas qu'il s'agisse également d'une oeuvre issue de sa propre expérience et de sa propre réflexion. Il voulait répondre au besoin fort ressenti d'une formation pratique des confrères stagiaires aux prises avec les défis éducatifs de leur temps et de leur entourage.

En guise de dédicace de son livre aux jeunes confrère, il écrit:

"Mes chers amis,

J'ai reçu, plusieurs fois, les confidences de ceux qui vous ont précédés dans la vie active de nos maisons. Ces zélés confrères m'ont avoué en toute franchise que, malgré la meilleure volonté, ils ne réussissaient à faire le bien au milieu de leurs élèves, qu'après de pénibles efforts et de nombreux succès.

Attristé de cette situation, lorsque j'étais directeur de la Maison de Liège, j'avais l'habitude, au début de l'année scolaire, de réunir tous les Confrères et de leur faire une série de conférences pédagogiques, dans le but de les éclairer et de les stimuler à entreprendre avec zèle, à poursuivre avec courage les charges de professeur ou d'assistant que l'obéissance leur avait respectivement assignées. (...) les idées émises dans ces conférences (...) eurent de consolants résultats. Aussi, la pensée me vint de les recueillir dans une petite brochure déjà parue l'année dernière (...)"

Le but qu'il visait était donc surtout pratique. L'ouvrage ne prétendait pas faire oeuvre d'érudition scientifique:

"Je vous présente maintenant ces pages (...) avec l'unique désir de faire produire, dès le début, à vos efforts, le maximum de succès dans la noble et difficile mission d'éducateurs de la jeunesse".

Ce but, disait-il dans la dernière édition, a commandé aussi mon langage: "le langage "de l'aîné qui parle à ses cadets".

Quant à l'addition, dès la réédition de 1907, d'une partie psycho-pédagogique sur les caractères, les passions et les défauts des jeunes, il expliquait que cela ne venait pas d'un projet personnel, comme pour donner une forme plus scientifique à son ouvrage. C'était plutôt "un fruit de la sainte obéissance", une réponse à un "désir" exprimé par "une voix autorisée" dont il ne voulait pas citer le nom. On peut seulement soupçonner qu'il s'agissait d'un des personnages qui avaient déjà apprécié son livre: Don Rua, Don Cerruti, le Card. Mercier...

b) Le milieu intellectuel catholique franco-belge

Selon le Père Prellezo, le livre *Le jeune éducateur chrétien* du Père Scaloni reflète un climat intellectuel vraiment stimulant. On voit, en effet, que Scaloni se fonde surtout sur ce qu'il trouve comme réflexion psychologique, pédagogique, morale et ascétique dans le milieu intellectuel français et belge (catholique). Il montre, qu'en tant qu'italien, il a fait un effort remarquable d'acculturation dans ses deux pays d'adoption. En lisant les trois ouvrages cités, il est frappant de constater qu'en dehors de Don Bosco et de Don Lemoyne il ne cite pas d'auteurs italiens.

Par contre, il se réfère avec une certaine fréquence à l'Abbé J. Guibert pour la caractérologie, et au Card. Mercier, dont il cite de longs extraits tirés de son traité: *La Psychologie*. Il note à l'intention des "jeunes confrères" salésiens:

"Nous avons jugé à propos de mettre sous les yeux de nos jeunes confrères [de longs extraits] (...) pour leur fournir l'occasion de faire connaissance avec un des auteurs modernes les plus estimés, dont l'ouvrage philosophique devrait être entre les mains de tous nos confrères prêtres".

Avec Mercier, il insiste sur les relations complexes qui existent entre la passion (l'émotion), le cœur (les mouvements circulatoires), la conscience (le cerveau) et les centres nerveux. Fidèle à son maître à penser, il rejoint sa position concernant le siège des passions, qu'il met essentiellement au niveau des centres nerveux, c.-à-d. du cerveau. Le cerveau, dit-il, est le siège "où convergent les centres nerveux", et donc le siège central aussi de la sensibilité, des émotions, bref des "phénomènes passionnels".

Il souligne, par conséquent, l'énorme importance du système nerveux pour l'équilibre humain: les mouvements fiévreux, les dépenses folles d'énergie, dit-il, ébranlent et détraquent "les pièces si délicates de la machine humaine", et influencent beaucoup la durée de la vie humaine. Il insiste particulièrement sur le rôle de l'imaginaire sur le système nerveux et partant sur la vie passionnelle:

"c'est dans l'imagination (...) que s'amoncellent ces nuages denses d'électricité, qui font frémir l'organisme tout entier".

Il ne cache pas non plus son admiration pour la pédagogie de Mgr. Dupanloup, qu'il appelle "le grand éducateur français". Il apprécie beaucoup les Frères des Ecoles chrétiennes, "ces grands éducateurs de la jeunesse", auxquels il se réfère pour ce qui concerne les méthodes catéchistiques. Il cite aussi quelques moralistes belges de la congrégation des Rédemptoristes, entre autres: le Père Bouchage, dont il loue les "belles pensées" dans son traité sur les vertus, et le Père Lejeune dont il cite le traité sur les passions. Il est d'accord avec le rédacteur du catéchisme de persévérance, le Père D'Hauterive, pour insister sur l'importance du discernement dans l'éducation. Finalement, il tient encore compte de quelques acquis des sciences humaines de son temps, en particulier de la psychopathologie; par ex. il cite volontiers le Professeur X. Francotte, neurologue de l'Université de Liège.

c) La pensée aristotélicienne et thomiste

S'il s'intéresse de près aux auteurs contemporains, il témoigne à leur égard une certaine hésitation. Sa pensée se porte plutôt vers la pensée classique (antique et moderne), tout en conservant une attitude d'ouverture à l'égard des auteurs contemporains. C'est ainsi qu'il écrit dans sa dernière oeuvre pédagogique *Le jeune éducateur chrétien* (1917):

"Nous savons que la classification des passions, conforme aux règles tracées par les anciens, rencontre de sérieuses critiques de la part de certains spécialistes modernes. Il en est, en effet, de très distingués, qui ne considèrent pas la joie et la tristesse comme des passions, mais seulement comme des états affectifs. D'autres, ne voient pas de distinction essentielle entre la haine et l'aversion, entre le désir et l'espérance, mais une simple nuance de degré d'une même émotion. Toutefois, étant données les divergences de vue et les fluctuations, les incertitudes des savants modernes, nous n'avons pas osé nous départir de l'enseignement des anciens, lesquels, avec saint Thomas, Bossuet et tant d'autres, ont été, en cette matière, des maîtres écoutés et vénérés jusqu'à nos jours".

En tout cas, pour la classification et l'analyse des passions, il renvoie surtout à S. Thomas d'Aquin (la *Summa Theologica*) et à Bossuet (*Initiation à la philosophie ou De la connaissance de Dieu et de soi-même*).

On peut donc dire que sa pensée est franchement aristotélicienne et thomiste, dans le sens le plus pur et le plus positif du terme. Sans être grand philosophe ou théologien, le Père Scalonni avait bien compris la richesse de la pensée thomiste en perspective pédagogique. Et on constate que dans la dernière édition de son manuel pédagogique *Le jeune éducateur chrétien*, il a notablement amplifié son analyse des passions humaines, en ajoutant une partie nouvelle: "De chaque passion en particulier", où il souligne le caractère ambivalent (bon, mauvais, risquant, dangereux) de chaque passion humaine.

Dans la philosophie morale d'Aristote, rappelons-le, la vertu est nécessaire, mais (seulement) à titre de moyen: l'homme doit se servir des vertus pour accéder au bonheur (qui en est le but). Sans vertu, en effet, l'homme ne peut que se laisser gouverner par ses instincts et ses passions. Pour que l'humain émerge du passionnel et de l'instinctif, nous devons cultiver, humaniser la "terre" qui nous est donnée: nos passions, nos instincts, notre vie végétative dans toute sa richesse et ses développements. Cultiver ses passions c'est, sans les détruire, leur permettre, grâce aux vertus, d'aller le plus loin possible, d'être parfaitement elles-mêmes, en évitant ainsi qu'elles ne s'opposent au développement de l'esprit.

Quant à S. Thomas, il fut historiquement le premier à avoir introduit un véritable traité sur les passions dans la théologie. L'amour-passion est un élément-clé de sa pensée morale et spirituelle, car S. Thomas est particulièrement attentif à ce qui, en nous, est le "point de départ" de l'amour.

Le théologien dominicain, Marie-Dominique Philippe, professeur émérite de l'université de Fribourg, écrit dans un de ses ouvrages: *De l'amour* (Mame, Paris 1993), qu'il lui est arrivé d'exposer ce que S. Thomas a dit sur l'amour-passion à des psychanalystes qui ignoraient sa pensée, et il affirme: "tous m'ont dit leur étonnement de découvrir un tel trésor, et combien il leur semblait invraisemblable qu'il soit méconnu".

Où se situe la nouveauté de la pensée thomiste? D'après le même auteur, il ne faut pas oublier que les Pères de l'Église (qui sont à la base de toute la doctrine chrétienne dogmatique, morale et pédagogique), avaient été marqués profondément par la pensée stoïcienne et que, pour ces derniers, les passions sont mauvaises. Les stoïciens prônent en effet une attitude volontariste poussée à l'extrême: la maîtrise de soi doit faire disparaître les passions pour qu'il n'y ait plus que la volonté en l'homme. Certes, si les stoïciens sont des grands philosophes, leurs idées conduisent l'homme dans des impasses au plan pédagogique. En voulant nous libérer totalement de nos passions et nous donner une entière maîtrise de nous-même, les stoïciens brisent tout l'élan de l'amour, y compris aussi celui de l'amour spirituel et gratuit.

Saint Thomas a donc essayé de reprendre les bases de l'anthropologie, en se séparant de la tradition stoïcienne et néo-platonicienne et en revenant à ce que Aristote avait dit des passions, pour montrer que celles-ci ne sont pas mauvaises en elles-mêmes. Bien au contraire, elles sont une richesse. Ce qui est mauvais, c'est l'excès dans la passion, qui se produit quand elle l'emporte sur le reste et nous empêche d'orienter notre vie d'une façon spirituelle.

Les passions réclament d'être éduquées, ennoblies, et élevées de ce qui est sensible à ce qui est spirituel. Aussi, saint Thomas a-t-il sur les passions le regard du croyant: la foi nous révèle que l'amour sensible a pris en nous une place prédominante à cause des conséquences du péché.

Pour le reste, son analyse des passions est principalement une analyse de théologie scientifique (philosophique) et il s'est attaché à donner une analyse phénoménologique détaillée des différentes passions, dont "l'amour-passion" est la base. Il montre que les passions humaines n'ont pas de finalité propre (au niveau proprement humain) et qu'elles sont donc anarchiques. Elles doivent être orientées vers le bien spirituel. L'avantage par rapport à l'animal, c'est que l'homme peut comprendre ses passions de l'intérieur dans toute leur complexité, et qu'il peut les "éduquer".

Par la psychologie moderne qui complète (et ne contredit pas) la pensée thomiste, nous savons aujourd'hui encore mieux que lui, que l'exercice des passions est fort lié à l'imaginaire; l'imaginaire qui est précisément la source de la complexité énorme du domaine passionnel dans l'homme, et qui crée des "noeuds" particulièrement difficiles à défaire au niveau de la vie psychique. Par l'intervention de l'imaginaire, la vie passionnelle de l'homme oscille entre la vie biologique (neuro-végétative) et la vie spirituelle.

Tout cela est très important à saisir, notamment pour comprendre la profondeur de l'éducation, dit le professeur dominicain, et il conclut:

"Il est capital de connaître le domaine des passions pour éduquer un enfant, car c'est, de fait, le lieu de l'éducation; s'il n'y avait pas de passions, on ne pourrait pas éduquer".

d) L'évolution des idées pédagogiques du P. Scaloni

Il est impossible, dans les limites de ce travail, d'étudier à fond cette évolution, surtout dans le domaine pédagogique. Cela supposerait entre autres une étude comparative entre les différentes éditions de son manuel pédagogique (4 éditions).

Nous nous limitons à signaler une certaine évolution concernant la pierre angulaire de sa réflexion pédagogique, notamment l'appréciation morale (et donc aussi pédagogique) des "passions" dans l'homme.

- 1902:

Dans les notes d'un auditeur qui participait à une retraite prêchée par le P. Scaloni à Tournai, en 1902, nous pouvons retrouver un résumé concernant une de ses conférences sur les passions. Cet auditeur, Achille D'Halluin, devenu plus tard salésien missionnaire au Congo, écrit dans son carnet, intitulé: *Retraites 1902-1904-1905-1906*:

"Le directeur de Liège [Père Scaloni] a parlé des passions. Tout le monde, même le meilleur (...), le plus obéissant et le plus vertueux, a des passions (...). On doit se défendre contre les passions (...). Les passions principales sont les péchés capitaux: l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse..." (8 avril).

"Mr. le Directeur de Liège a parlé encore un peu des passions et du Saint sacrement de pénitence. L'homme en soi-même, et principalement l'enfant, est bon; mais les effets des passions le rendent mauvais. C'est pour cela que chacun doit combattre ses passions..." (9 avril).

- 1907:

Dans son *Manuel des jeunes confrères qui débutent dans l'Apostolat Salésien*, sa vision devient plus positive à l'égard des passions, mais une vision négative semble encore prévaloir:

"Les passions, au sens strict philosophique, ne sont ni bonnes ni mauvaises...". [Et en citant Saint Thomas, il continue:] "On peut même dire (...) que toutes

les passions sont bonnes, puisqu'elles sont susceptibles d'être dirigées vers le bien...".

"N'hésitons pas à reconnaître toutefois que, dans notre état de nature déchue, les passions sont un aiguillon qui nous excite au péché, et qu'elles produisent les effets les plus désastreux. Qui ne sait, en effet, qu'elles corrompent les sens, exaltent l'imagination, aveuglent l'esprit, séduisent le coeur, et souvent entraînent la volonté jusqu'au dernier abîme de la dégradation morale? Qui peut ignorer qu'elles sont la cause d'une foule de maladies, une source de misère, de déshonneur et de damnation éternelle? (...). [Et d'accord avec P. D'Hauterive, auteur du *Catéchisme de Persévérance*, il termine en disant:]

"Concluons donc de toutes ces réflexions, qu'il est d'une importance capitale, pour combattre nos passions, de les étudier avec un soin tout à fait particulier".

- 1917:

Dans la nouvelle (4ème) édition de son manuel, maintenant sous le titre: *Le jeune éducateur chrétien*, il défend une vision franchement positive, qui tranche assez avec sa vision précédente:

"La vue des désordres qui désolent la famille humaine, considérés à bon droit comme les fruits funestes des passions, semble avoir inspiré un langage injuste et nuisible. On entend répéter souvent, en effet, qu'il faut combattre les passions, les réprimer, les détruire. Non, il ne faut pas les combattre et moins encore s'efforcer de les réprimer et de les détruire. Peine inutile, du reste, effort dangereux. (...). Des auteurs ascétiques n'ont-ils pas excédé dans ce sens?"

[Et pour les excuser, il note tout en faisant en quelque sorte l'autocritique de son propre discours moral des années précédentes:]

"La sévérité du langage contre les mauvaises passions est incontestablement des plus légitimes; mais ce qui, à notre sens, paraît critiquable dans certains auteurs ascétiques, c'est qu'ils ont fustigé les passions en général, sans trop distinguer les bonnes et les mauvaises, souvent sans même laisser entendre qu'il existe de bonnes passions".

Dès lors, ses conclusions "pédagogiques" paraissent désormais plus équilibrées:

"Funeste imprudence que celle de laisser aux sens une liberté sans contrôle, de supprimer un frein raisonnable aux penchants naturels, d'accord; mais aussi, erreur profonde que celle de ne laisser aux passions qu'une vie anémique, faute de nourriture, d'air et de lumière. Laissons vivre les passions d'une vie saine et robuste et appliquons toute notre sagesse et notre dévouement à surveiller les passions de nos enfants, à les bien diriger et, s'il y a lieu, à les modérer ou à les stimuler"

2. Les éléments fondamentaux de sa réflexion pédagogique

a) Prendre au sérieux la diversité des tempéraments et des caractères

Dans l'avant-propos de son livre: *Le jeune éducateur chrétien*, que nous nous proposons d'analyser plus particulièrement, il souligne déjà que l'éducateur doit tout d'abord prendre à coeur la "physionomie intérieure" qui différencie chaque homme "de tous les autres". Il s'agit de prendre au sérieux l'individualité, l'unicité de chaque personne. Celle-ci est constituée par la diversité des tempéraments, des caractères et des "passions".

- les tempéraments

Scaloni affirme que le tempérament d'une personne dépend de l'activité de son organisme; il est donc "donné" par sa nature. Il est la manière d'agir et de réagir spontanément.

Conscient que la science moderne de son temps n'admet plus guère la division classique des tempéraments, il affirme qu'il veut quand même s'y tenir "provisoirement". Il justifie sa position par l'argument qu'on n'a encore rien trouvé de meilleur pour remplacer l'ancienne théorie. La valeur de cette classification classique en quatre tempéraments consiste, d'après lui, dans le fait qu'elle répond avec "une vraisemblance indiscutable" à la réalité humaine. S'il considère comme complètement caduque son explication "humorale", il en conserve l'aspect pratique.

Il existe, pour lui, quatre tempéraments-types: deux à tendance sensitive et deux à prédominance active:

- les tempéraments dans lesquels la sensibilité prédomine sont le sanguin et le nerveux;
- ceux où l'activité a une plus large part, sont: le colérique (ou bilieux) et le lymphatique (ou flegmatique).

Il se hâte d'ajouter que les individus concrets sont toujours un mélange avec une certaine prédominance de l'un ou l'autre type, et cela encore seulement d'une manière approximative.

- les caractères

Scaloni définit le caractère comme "la résultante des dispositions physiques et morales de l'homme"; ou encore; "l'empreinte typique" qui résulte de l'ensemble des tendances, des tares héréditaires, des passions et des habitudes créées. Comme il y a des forces multiples dans l'homme, c'est la force dominante qui accuse le caractère.

Il faut souligner, selon lui, que les dispositions physiques et surtout morales sont si personnelles et donc si variables, qu'il s'en suit qu'il n'y a jamais deux caractères parfaitement égaux. Autrement dit, que le caractère individualise radicalement un homme par rapport à tous les autres.

Il considère que l'étude du caractère de chaque enfant est la condition préalable et indispensable pour éduquer efficacement. Cela nécessite une "étude sérieuse et un travail suivi", car d'accord avec le Card. Mercier, qu'il cite sur ce point, il affirme que la psychologie du caractère n'est pas le résultat d'une étude théorique, mais d'une "recherche empirique" sur le "fond individuel" de chaque personne: "chaque enfant doit être étudié à part, et traité d'une façon toute spéciale".

b) Eduquer, c'est former le caractère

Il s'agit tout d'abord de voir la nécessité d'une telle éducation. Le Père Scaloni affirme que tous les caractères (laissés à eux-mêmes, sans éducation) pèchent "par excès ou par défaut". La source du mal peut être dans l'aspect physique comme dans l'aspect psychologique ou moral. Mais, d'après lui, la cause des défaillances est "toujours plus ou moins" à chercher dans la volonté.

Scaloni professe ensuite sa foi profonde dans la possibilité de modifier le caractère de l'homme (et à travers lui même le tempérament), contrairement à l'avis de certains psychologues de son temps. Il ajoute cependant que ce n'est pas "un travail aisé": "le caractère peut être amendé quand on sait s'y prendre".

- par la réflexion

Une qualité indispensable de l'éducateur est l'esprit d'observation, car sa tâche préalable sera de bien connaître le caractère d'un enfant et de voir "où il prend sa source":

"Tout éducateur doit porter au plus haut degré l'esprit d'observation".

Cela lui permettra de connaître en même temps les "conditions physiologiques et psychologiques de l'activité morale" de l'enfant en question.

Mais comment intervenir ensuite pour influencer sur le caractère et si c'est nécessaire le modifier? On y parvient, répond-il, "par une éducation rationnelle de la volonté". Cette réponse pourrait cependant nous induire en erreur quant à la vraie conception pédagogique du Père Scaloni. L'auteur ne pense aucunement à une éducation rationaliste ou à un dressage volontariste. Pour l'éducateur, précise-t-il en effet, "le tout consiste, à faire surgir, par la réflexion, une idée forte qui détermine des mouvements puissants"; cette idée influe donc sur l'aspect passionnel-émotif de la volonté humaine et parvient à en augmenter peu à peu "son pouvoir volitif". Cela s'obtient quand l'éduqué fait des "efforts intenses et persévérants d'attention sur un même but".

Il faut donc qu'une "idée" (= un idéal pratique, mobilisateur?) nous devienne familière et "s'infiltrer dans l'imagination". Elle finira par "s'emparer de notre activité et même de la dominer entièrement". L'éducateur a donc comme grande tâche de faire "réfléchir souvent" l'éduqué sur les manifestations positives et négatives de son propre caractère.

- par le sentiment

Le but de la réflexion que l'éducateur provoquera chez l'éduqué sera finalement d'engendrer en celui-ci un "sentiment" qui "soutiendra l'effort" de sa volonté pour produire des actes contraires à ses défauts. Ces actes répétés produiront finalement une nouvelle habitude et, à la longue, changeront le caractère.

Ce point de vue de Scaloni suppose en lui une appréciation très positive (ou simplement: réaliste) de l'élément "passionnel" (sentimental-affectif) dans l'homme.

c) Prendre au sérieux l'aspect passionnel, émotif de l'éducation

- au point de vue psychologique

Il définit les passions, en général, comme des "énergies latentes, des forces motrices que le Créateur a disposées dans notre âme". Au point de vue spécifiquement psychologique, il les considère comme "des mouvements de l'âme, accompagnés d'une commotion organique et déterminant une action attractive ou répulsive vis-à-vis d'un bien sensible que l'imagination représente et accepte comme tels".

Tenir compte de l'aspect "passionnel" de l'homme signifie pour Scaloni donner beaucoup d'importance à l'"émotivité", qui en constitue comme le "fondement". Il l'identifie à "la volonté sensitive" ou à "l'appétit sensitif" au sens aristotélicien ou thomiste de ces termes. La passion est un "mouvement de l'âme" (spirituelle) de l'homme, mouvement de sympathie ou d'antipathie, suscité par l'image d'un bien sensible, réel ou chimérique, qui, en passant par le système nerveux, impressionne la personnalité jusque dans ce qu'elle a de plus spirituel (raison, volonté, liberté) et pousse l'homme de manière intense à s'accaparer du bien dont il sent la force attractive ou à se détourner du mal qu'il abhorre.

"L'éducateur avisé aura donc à s'interroger sur l'émotivité des jeunes confiés à ses soins: "Quels sont ceux qui jouissent d'une émotivité normale? Quels sont les autres qui paraissent affligés de quelques déficiences du système nerveux? Cette émotivité excessive semble-t-elle héréditaire? (...) Serait-elle l'effet d'un surmenage passager?..."

Il prend très fortement conscience que l'émotivité (si elle est excessive) jette le désarroi dans l'esprit, supprime le pouvoir de réflexion, stimule les comportements maladroits et les réactions automatiques, inadaptées.

Il n'ignore pas qu'il existe des troubles psychiques où l'émotivité domine sur la raison et la volonté. La prédominance de la passion sur la raison et la volonté existe notamment chez l'enfant, dit-il. L'éducateur doit donc faire preuve d'"un grand discernement", car "la passion [= l'émotivité] ne laisse pas à l'enfant le plein usage de sa liberté".

- du point de vue moral

Il souligne que la passion, comme telle, se porte toujours vers un "bien" (ou un mal à éviter). Mais ce bien ou mal, a-t-il soin de remarquer, n'est pas toujours un bien "réel"; car l'aspect imaginaire dans les passions joue un rôle très important et il se peut, en effet, que l'imagination nous présente ce qui est moralement un mal, comme un bien, et ce qui est moralement un bien, comme un mal!

C'est le rôle de la réflexion et de l'intelligence de discerner le vrai et le faux dans les phantasmes de l'imagination.

Néanmoins, sur ce point, se pose une question morale très importante que le Père Scaloni formule comme suit:

"les défauts de tempérament et de caractère sont-ils toujours assez volontaires pour créer une responsabilité suffisante, pour constituer une culpabilité?"

Il répond "avec le cardinal Mercier" que "les impressions inconscientes ou vaguement conscientes" jouent un rôle considérable dans notre vie, entraînant avec elles des émotions, des sollicitations ou des répugnances qui "à notre insu" influent beaucoup sur nos dispositions habituelles, notre humeur, notre tempérament et notre caractère. Et il affirme:

"Cette remarque a beaucoup d'importance au point de vue de l'éducation: elle prouve, en effet, qu'il y a lieu de tenir grand compte des impressions qui, dès le bas âge, agissent habituellement sur l'âme de l'enfant".

Cela permet de supposer, conclut-il, qu'au plan moral, il y a "presque toujours" chez les enfants un amoindrissement de la responsabilité et donc aussi de la culpabilité:

"Quand il s'agit des enfants, fort sujets à subir des mouvements spontanés, très peu enclins à la réflexion, nous pouvons croire que souvent leur responsabilité et leur culpabilité sont nulles. - Il est bon que les maîtres se persuadent avec justesse de la vérité de cette assertion, pour savoir apprécier avec justesse les fautes de leurs élèves".

- du point de vue pédagogique

Le Père Scaloni valorise beaucoup l'aspect "passionnel" dans l'éducation. A son avis, sans les passions, la vie ne serait plus que médiocrité, lâcheté: l'homme serait conduit à "végéter, en croupissant dans une honteuse inaction". L'Eglise, elle-même deviendrait stérile et il n'y aurait plus "cette floraison d'institutions et d'oeuvres qui la rendent si belle, féconde, si digne d'admiration".

Grâce à la passion, l'homme est capable d'accomplir des actes pénibles et dangereux; il agit avec promptitude et rapidité. Grâce à elle, il y a un rendement meilleur et on persévère dans les tâches difficiles et de longue haleine:

"elle est, en un mot, dans l'ordre naturel, ce que la grâce est, en quelque sorte, dans l'ordre surnaturel. La passion est le soleil de la vie".

Il va jusqu'à identifier la passion à l'amour (amour-passion). C'est-à-dire que, selon lui, l'homme ne peut pas vivre sans amour comme il ne peut pas vivre sans être passionné par quelque chose: "ce sont deux amours: celui des enfants du siècle et celui des enfants de Dieu, qui caractérisent la mauvaise et la bonne passion".

"L'amour de soi", dit-il, n'est donc pas mauvais en soi; au contraire: "l'homme doit s'aimer", mais le mal consiste à s'aimer "tout seul, plus que l'humanité, plus que Dieu".

Dans l'optique de Scaloni, pour renforcer la volonté de l'homme, il faut nécessairement influencer beaucoup sur l'aspect passionnel de l'homme qui en est le plus puissant soutien. Ce qui à son tour nécessite la mobilisation de l'imagination, de la réflexion, et de la répétition des actes moralement convenables. Cependant, à travers l'intervention de l'intelligence et de la fantaisie, et par les actions répétées de l'individu sur lui-même, ce qui est visé c'est ultimement la volonté, faculté maîtresse de l'homme.

- du point de vue pastoral

Si le Père Scaloni fait un plaidoyer convaincant en faveur de la passion naturelle, il évite soigneusement de tomber dans une sorte de naturalisme semi-païen, en sous-estimant l'impact du péché sur les passions humaines. Il se hâte de souligner que l'homme étant, de fait, dans un état de péché, les passions servent souvent d'aiguillon "qui excite au mal".

Il constate la faiblesse de la raison dans l'homme. Avec Lacordaire et avec De Bonald (dans son oeuvre: *Démonstration philosophique*), il est d'avis que la raison est toujours plus ou moins influencée par le sentiment ou l'intérêt et qu'elle écarte spontanément de la conscience "tout ce qui gêne le libre essor des passions".

Il y a donc dans l'homme "une infirmité morale évidente", conclut-il: la concupiscence rend l'homme rebelle à la raison et plus encore à la foi; par conséquent, l'esprit est aveuglé; la volonté, qui devrait être souveraine, devient faible et changeante, incapable de gouverner l'esprit, l'imagination, la sensibilité, les sens extérieurs: elle abdique, elle subit, elle suit les caprices de l'esprit et les convoitises de la chair:

"Notre âme est une forteresse avec un commandant faible et changeant: la volonté, et des ennemis dans l'intérieur de son enceinte; avec un ennemi puissant: le démon ayant ses libres entrées dans le fort, et pouvant pactiser avec ses auxiliaires de l'intérieur et de l'extérieur, et livrer ainsi des assauts combinés. Telle est la situation qui nous est faite à notre première entrée dans la vie. Il est certain que nous serions perdus, si Dieu nous abandonnait à nous-mêmes".

Cependant il met en relief avec autant de force que Dieu nous a donné le remède: sa grâce. Et avec Saint François de Sales il souligne le fait que la grâce de Dieu agit en nous sans violenter notre liberté:

"Saint François de Sales touche de main de maître, dans son *Traité de l'Amour de Dieu*, cette délicate question...".

d) Diriger, stimuler, modérer, corriger les "passions"

A partir de ces préalables, Scaloni développe maintenant une démarche pédagogique cohérente qui s'appuie sur deux ressources: la nature et la grâce. Pour lui, le plan surnaturel reste évidemment le fondement premier de toute véritable éducation, mais il souligne aussi les bases naturelles qu'il ne faut pas oublier ou minimiser.

L'éducateur doit porter ses efforts vers la "culture de ces passions" qui répondent le mieux au tempérament de l'enfant, à sa vocation spéciale, aux besoins de la société et au milieu auquel Dieu semble l'avoir destiné. Evidemment, dit-il, ce travail "ne peut qu'être individuel", et consistera dans le discernement, la modération, la stimulation, et la correction des passions des jeunes. En tout premier lieu, il faudra d'abord aider l'enfant à connaître ses passions, spécialement sa "passion dominante".

Le Père Scaloni vise finalement une pédagogie de la liberté, s'appuyant sur les deux ressorts: la réflexion et l'exercice de la volonté faculté maîtresse de l'homme:

- la réflexion: par laquelle l'éducateur doit faire surgir dans l'éduqué des motifs puissants de répulsion à l'égard de ses défauts et d'attraction pour les vertus contraires.
- l'exercice de la volonté: par laquelle l'éducateur réussira à obtenir de l'enfant des efforts intenses et persévérants qui permettront à l'enfant de corriger ses défauts, tout en tenant rigoureusement compte des conditionnements physiologiques et psychologiques de l'individu (dont nous avons parlé plus haut).

Soulignons encore une fois que Scaloni n'entend pas l'éducation de la volonté comme un dressage, un volontarisme rigoureux. Il la comprend comme une formation patiente, en s'appuyant sur ce qu'il y a de déjà bon dans l'orientation de cette volonté; car, dit-il, il ne faut pas que "les ressorts de la vie" soient brisés. On n'obtient rien en deux cas: quand on veut à tout prix imposer quelque chose qui ne convient pas à l'enfant ou quand on l'abandonne à sa propre inexpérience. D'après lui, il faut donc confirmer ce qu'il y a de bon dans l'enfant, chercher le genre d'activité qui lui est le plus conforme, et l'y pousser fortement.

Même par rapport aux caractères indociles, obstinés, il recommande à l'éducateur de gagner d'abord leur cœur, à s'appliquer ensuite à "éclairer leur esprit" de manière à leur faire comprendre que leur propre intérêt commande "une coopération active à son action". Et il prétend:

"Une fois ce résultat obtenu, la volonté est gagnée, et dès lors il ne reste plus qu'à la soutenir et à travailler, avec patience et persévérance, à vaincre les résistances instinctives de la nature. Ce n'est plus qu'une affaire de temps".

Par toutes ces affirmations, il dénonce un certain type d'éducation qui se contente d' "émousser la sensibilité", de traiter les tendances naturelles "comme des esclaves que l'on réduit à coup de verge". A son avis, par cette démarche, on aboutit seulement à "endormir la sensibilité" qui se réveille peut-être vingt ou trente ans après. Le résultat sera une éducation "manquée" qui n'a pas su donner "une base" aux vertus.

L'éducateur devra enfin soutenir les jeunes dans leurs combats quotidiens. Car, à son avis, ce qui manque le plus aux jeunes ce sont deux vertus cardinales: la tempérance et la force d'âme:

- la tempérance: car ils manquent de modération dans la joie et la tristesse; ils ne maîtrisent pas encore leur corps (la chasteté est une conquête); ils n'aiment pas la mortification. ils sont impressionnés et captivés par leurs désirs stimulés par leur imagination.

- force d'âme: car ils manquent souvent de courage dans les luttes quotidiennes contre les mauvaises tendances; et ils persévèrent difficilement dans la vertu.

3. *L'intervention de l'éducateur dans les différents domaines passionnels*

a) le domaine de la sensualité, de la sexualité, et de l'affectivité:

L'éducateur devra combattre d'abord les défauts qui touchent les tendances primaires de l'homme; la gourmandise et la paresse. Il estime qu'en général, la gourmandise ne se présente pas encore sous une forme inquiétante chez les jeunes. Mais sans tarder il faut leur apprendre la valeur de la "sobriété" et surtout les tristes conséquences de l'alcoolisme: "ce point, dit-il, mériterait un grand développement".

La paresse se présente le plus souvent comme un défaut de l'âge qui n'apprécie pas encore la valeur du temps. C'est ce qu'il faudra leur apprendre, car "le royaume de Dieu n'est pas pour les paresseux". En tout cas, conclut-il, si la paresse n'est pas déracinée du coeur de l'enfant, "on ne peut rien en faire de bon".

Dans le domaine de la sexualité, le Père Scaloni se montre aussi sévère que Mgr. Dupanloup (qu'il cite comme une autorité dans ce domaine) et que Don Bosco (dont la pédagogie salésienne traditionnelle sur ce point est l'héritière). Il s'agit d'éviter toutes les déviations possibles dans ce domaine, surtout au sein de la vie d'un internat.

Il a tout de même soin de souligner la nécessité d'éviter le scrupule: "gardons-nous bien de laisser croire aux enfants que (...) certaines règles de bienséance [de pudeur], soient des lois, dont la violation constituerait autant de péchés...".

Aussi, les confesseurs savent, dit-il, combien les enfants sont "peu éclairés" en cette matière. Il trouve que les parents devraient mieux informer leurs enfants, et "à défaut de parents, les confesseurs, les supérieurs (...) rempliront utilement cette délicate mission". Il convient de tenir "un langage prudent, mesuré, mais clair et précis". N'oublions pas, conclut-il, que "l'ignorance du mal n'est pas une vertu et qu'elle peut devenir même fatale au salut des âmes".

Il met en relief que le premier souci doit être de former "un peu mieux les consciences à ce sujet". Il faudra surtout stimuler cette éducation à la pureté, non pas uniquement par des précautions de tout genre, mais par une pédagogie plus positive dans ce domaine: en présentant des exemples admirables de vies de jeunes et surtout en entretenant dans la maison salésienne une ambiance de piété et de joie: "la maison où la piété et la joie règnent, sera certainement un foyer de moralité".

Et il fait comprendre, en citant Quintilien, que l'atmosphère répressive, l'intimidation, les traitements durs, qui inspirent la crainte et la servilité, causent une douleur intime et un repliement morose chez les adolescents, qui chercheront inconsciemment des compensations, entre autres dans la masturbation.

L'amitié doit être appréciée positivement:

"[elle] est un besoin du coeur, elle est une chose sainte et nous devons en parler avec respect (...). Et personne ne fera accroire que la sensibilité doive être exclue de ces amitiés (...). Les amitiés sensibles donc sont en elles-mêmes bonnes et saintes. Pour notre part, nous ajoutons que les amitiés purement spirituelles ne sont qu'un mythe, à moins qu'on ne veuille parler des amitiés des anges et des bienheureux du ciel". Ici-bas, l'union de deux coeurs aura pour base la vertu, la science, la gratitude, l'intérêt...mais sans qu'il soit possible d'en exclure la sympathie naturelle. Or, celle-ci, quels que soient les motifs qui l'inspirent, ne se conçoit jamais en dehors de la sensibilité".

Il en découle qu'il faut procéder avec discernement, entre les amitiés qui sont stimulantes pour les personnes en question et pour le groupe et celles qui enferment et qui causent un dommage à la communauté:

"Ne prenons donc pas au tragique ces amitiés sensibles que nous constatons surtout dans les internats. Ce sont des phénomènes naturels, souvent complexes, que nous devons étudier: quelle peut en être la raison dominante? Quel en est le degré? Quelles en sont les manifestations?..."

L'auteur estime cependant que, si ces amitiés "peuvent être une nécessité" dans le monde, pour se soutenir mutuellement dans la vie sociale, elles n'ont pratiquement pas de raison d'être dans un internat où les jeunes sont assez protégés par leurs éducateurs. Ces amitiés ne sont pas profitables pour le climat du groupe car "elles nuisent à la camaraderie qui doit régner parmi tous les élèves", outre qu'elles "peuvent devenir un danger pour la moralité" quand la sensibilité commence à y prédominer à travers certains actes, "qui peuvent être considérés comme innocents entre membres d'une même famille, mais qui sont toujours dangereux dans les maisons d'éducation".

b) le domaine des biens matériels et de l'argent

Même si la tendance à posséder n'est pas (encore), d'après lui, une passion dominante de la jeunesse, il convient de veiller au premier surgissement des tendances trop possessives (la cupidité) de l'enfant: par ex. quand il ne sait pas partager de petites choses avec ses camarades ou s'approprie déjà de menus objets qu'il trouve sous sa main, manifestant ainsi une "propension marquée pour le vol".

La cure appropriée c'est la formation de la conscience à "la plus minutieuse honnêteté" et à "une extrême délicatesse" par rapport aux biens d'autrui:

"Il faut bien châtier le petit voleur pris sur le fait; [mais] on doit joindre toujours la persuasion à la punition; (...) qu'ils se fassent scrupule de détériorer volontairement le bien du prochain, de différer le paiement d'une petite dette, de perdre du temps, lorsqu'ils exercent un emploi rémunéré..."

Mais il s'agit surtout de donner une éducation positive au détachement, de stimuler le plaisir de partager avec les autres, et de mettre en valeur la beauté de la générosité.

c) le domaine des valeurs, des intérêts, des attraits, des loisirs

Ce point est aussi assez développé par le Père Scaloni. Il affirme que la légèreté est un défaut très fréquent chez les jeunes. Il distingue deux sortes de légèreté: une qui disparaît avec l'âge, l'autre qui atteint la profondeur de la personne, autrement dit son caractère.

La première forme se manifeste par une certaine préférence de l'agréable à l'utile, par un peu de dissipation et d'amour excessif pour le jeu. Quant à la tendance à jouer, il est simplement question d'apprendre aux adolescents la mesure en toutes choses: "chaque chose doit avoir son temps".

Dans le livre de l'auteur, on trouve un long développement sur ce qui peut développer la dissipation et le manque de profondeur: l'esprit de sensation (par ex. dans l'avidité de nouveautés...); l'amour des spectacles, de la vie mondaine (la fréquentation des cabarets, cafés-concerts) et la passion exagérée pour le sport, dont il apprécie par ailleurs la valeur:

"un accroissement de force physique, qui nous prépare des générations saines, robustes, souples, dégagées, avec plus d'aptitude pour remplir leurs devoirs (...); un précieux gage de préservation morale à l'époque la plus difficile de la vie; une humeur joviale, comme résultat de l'état d'âme du jeune homme qui trouve, dans le sport animé, une diversion agréable aux devoirs plutôt austères de l'étude et du travail quotidien et, dans les rêveries de son imagination, le moyen de noyer ses petits chagrins de chaque jour".

La deuxième forme se manifeste par la superficialité ("la mobilité"), la dissipation, la frivolité, l'insouciance. Ce défaut est très difficile à corriger, remarque-t-il, mais un effort soutenu de l'éducateur peut y parvenir:

"En faisant appel tantôt à sa raison; en stimulant aujourd'hui son amour-propre, en lui montrant demain ce que demande son intérêt; en se servant tour à tour d'un langage doux, ferme, parfois même ironique; en le suivant toujours de près comme on assiste un pauvre malade, on arrive peu à peu à captiver son esprit et, Dieu aidant, à le rendre plus réfléchi, plus sérieux, mieux préparé à accomplir ses devoirs d'homme et de chrétien".

d) L'amour de soi

Le Père Scaloni accorde une très grande attention à ce domaine, car l'amour de soi "dérégulé" (ou l'orgueil) est d'après lui "la source la plus féconde des défauts" chez tous les hommes (et nul en est exempt), par conséquent aussi chez les enfants et les jeunes, bien qu'il soit d'après lui assez rare de trouver déjà chez eux le "véritable orgueil". L'orgueil est ce qui brise les liens qui attachent l'homme à Dieu et les hommes entre eux.

De l'orgueil, il distingue l'esprit de grandeur qui nous fait aspirer à "monter toujours plus haut, jusqu'à atteindre les plus hauts sommets de la grandeur". L'ambition est un bien tant qu'elle se maintient dans de justes limites: "elle stimule l'ardeur du jeune homme et le fait marcher de progrès en progrès".

Dans une partie de son livre où il s'occupe de traiter en détail la correction des défauts, il développera très longuement la thérapeutique de l'orgueil, en suivant de près les enseignements de son maître à penser, Mgr. Dupanloup.

Il trouve que même le "mauvais esprit", situation qui annule tous les efforts d'éducation dans un institut d'éducation, résulte du fait que l'orgueil s'est répandu dans un plus ou moins grand nombre de jeunes de la maison.

e) L'aspiration profonde au bonheur

Le Père Scaloni a quelques belles pages où il développe une pédagogie de la joie, de l'espérance, de l'optimisme, l'acceptation des frustrations inévitables de la vie et de la souffrance.

"Nous avons tous besoin, dans le cours de notre existence, de quelques rayons réconfortants qui viennent dissiper les brouillards, parfois si épais de la tristesse".

Il fait alors l'éloge de l'espérance qui nous fait tressaillir dans l'attente d'un bien à venir ou, ce qui revient au même, par l'attente de la délivrance d'un mal présent ou menaçant. Tellement les bienfaits psychologiques et sociaux de l'espérance sautent aux yeux:

"Elle embellit aussi l'horizon de notre vie (...), elle est un sûr préservatif contre cette tendance si affligeante et si nuisible qui porte à voir tout sombre autour de soi (...), elle allège le cœur d'une foule de cauchemars chimériques, (...) le dispose à mieux soutenir le choc des vraies douleurs de l'existence. Elle corrige également l'étroitesse d'esprit par l'octroi de la belle qualité contraire, la largeur de vues, et elle facilite ainsi cette justesse de jugement, qui est un élément précieux, surtout dans l'exercice de l'autorité".

On objectera que les optimistes sont parfois exposés à rencontrer des grandes déceptions. Mais, dit-il, au cours de notre vie l'expérience nous enseignera chaque fois que nous nous sommes trompés:

"...quel mal y a-t-il à croire les hommes meilleurs qu'ils ne le sont? L'erreur serait bien autrement regrettable dans l'hypothèse contraire! Quel mal y a-t-il à espérer les actions, les situations, leurs causes et leurs conséquences meilleures qu'elles ne le seraient en réalité? (...) Si nos espérances sont déçues, nous aurons toujours le temps de nous en affliger et d'aviser aux moyens à prendre quand les faits se seront produits".

Certes, par là il ne préconise pas, précise-t-il encore, l'imprévoyance, la présomption et l'optimisme naïf, qui ont à leur base une espérance "sans fondement" qui est source de déceptions, de découragements, de tristesse.

4. Une éducation intégrale

Le Père Scaloni ne s'est pas contenté de préparer les jeunes à la vie professionnelle. Leur éducation devrait être religieuse, morale, familiale, sociale, artistique et même politique.

a) Une éducation religieuse

Il a dénoncé la mauvaise catéchèse de son époque, qui parlait plus de la peur du péché et d'un Dieu qui punit que de la grâce de Dieu et de son amour qui sauve:

"Il semble qu'en général on s'applique plus à inspirer aux enfants la crainte que l'amour. On pense peut-être que la sainte crainte de Dieu les maintiendra plus sûrement dans le chemin de la vertu. C'est là, croyons-nous, une grande erreur".

Les raisons pédagogiques de son insistance étaient celles-ci: si les jeunes sont saisis par "l'amour passionné pour les biens supérieurs: les biens de l'éternité et les biens temporels supérieurs", spontanément la force des passions dangereuses ou mauvaises diminuera dans leur vie. D'ailleurs, écrit-il, quand une mauvaise passion se déchaîne, la crainte s'évanouit facilement sous l'effet de l'impunité assurée par la facilité du pardon dans la religion chrétienne. Seule une éducation basée sur l'amour de Dieu est en mesure de d'opposer une résistance solide à l'entraînement des mauvais penchants. Et il concluait:

"Que les enfants donc n'ignorent rien des rigueurs de la justice divine, mais qu'en même temps leur coeur soit particulièrement enflammé du saint amour; qu'ils craignent l'enfer, ce sera là le commencement de la sagesse chrétienne, mais que surtout ils sentent en eux-mêmes cet état d'âme qui les expose à tout souffrir, plutôt que de déplaire à la majesté d'un amour infiniment bon, grand et saint".

Et comment le faire? Il suggère que les biens surnaturels et intellectuels soient toujours présentés sous des images et des considérations sensibles, pour qu'ils puissent passionner les élèves:

"En parlant au peuple et aux enfants, nous devons nous efforcer de graver profondément dans leur imagination les grands sujets de la foi, et imiter ainsi la façon d'agir de Dieu vis-à-vis du peuple hébreu, de Jésus-Christ avec les foules, de l'Eglise qui, avec sa liturgie, ses pompeuses cérémonies, ses dévotions, ses fêtes...s'adresse aux sens autant qu'à l'esprit; imiter enfin l'exemple du vénérable Don Bosco, dont la parole fut toujours si efficace, parce qu'elle pénétrait dans l'âme, après avoir saisi et gagné l'imagination par sa simplicité émouvante et descriptive, la richesse des comparaisons et des apologues, la clarté de ses conclusions éminemment pratiques".

Il revient sans cesse sur l'argument psychologique qui est à la base de toute sa vision pédagogique :

"Nous savons fort bien que la religion n'est pas une affaire de sentiment; mais nous savons aussi qu'il est bon de passionner le peuple et les enfants pour la religion. Or, la passion ne surgit que par l'excitation de la sensibilité. Donnons donc aux passions de nos enfants un aliment sain; mais assaisonnons bien cet aliment substantiel, afin qu'ils s'y sentent entraînés et qu'ils soient ainsi mieux disposés à rejeter avec dégoût les aliments malsains que le monde leur apprête d'une façon si alléchante".

En tout cas, le titre de sa publication catéchistique pour les jeunes: *La Bonté de Jésus signalée à l'admiration de la jeunesse chrétienne*, en dit long sur cette volonté décidée chez lui de "passionner [les jeunes] pour Jésus Christ", comme il le dit de manière significative dans la dédicace du livre: "une fois vos âmes fortement attachées à Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie, votre avenir nous paraissait assuré".

Cependant, on s'y tromperait si on croyait que le Père Scaloni voulait émousser le sens de la crainte de Dieu et de la rigueur de la justice de Dieu, et en général la conscience que l'homme se trouve devant le dilemme d'un choix terriblement sérieux entre le ciel et l'enfer, entre le bonheur éternel et la perdition éternelle. Il se refuse de minimaliser la croyance à l'enfer et, par conséquent, il sent le besoin de développer des arguments apologetiques face aux contestations qui commencèrent à se manifester sur ce point dans l'opinion publique. Il ne craint pas de tenir à ce sujet un langage particulièrement cru et direct aux jeunes, car dans cette même publication, il répond à ceux qui jettent le doute sur l'existence de l'enfer:

"...nous rencontrons bon nombre d'hommes, parfois instruits, qui ont soulevé des doutes sur l'existence de l'enfer (...). Ils ajoutent que la croyance à l'enfer a fait son temps, qu'elle est maintenant ridicule, contraire à la bonté de Dieu...". [Et plus loin:] "les libertins ne manqueront pas de dire que tout cela est un pur effet de notre imagination, que nous ne savons rien de ce qui se passe dans la région des morts..."

Il trouve que ce serait terriblement scandaleux si Dieu devait traiter tout le monde de la même manière sans tenir compte de la manière dont chacun a vécu sur cette terre. Autrement dit, il met en lumière que la croyance à l'enfer fait essentiellement partie de la foi dans la juste rétribution de ce que les hommes ont fait de leur vie; cette conscience est un élément indispensable de la vie morale et chrétienne:

"Nous voyons ici-bas des jouisseurs dévergondés sans foi ni loi, et nous entendons les gémissements de leurs victimes éplorées; nous voyons des voleurs d'occasion et des professionnels émérites, des exploiters de veuves et d'orphelins, opérant d'une façon plus élégante, tous habiles, souvent soustraits à la justice humaine; nous les voyons, ces derniers, marcher tête haute, couverts d'honneurs, de richesses... et, dans une pauvre mansarde, nous contemplons leurs victimes, vouées à l'abandon et à la misère, impuissantes à faire valoir leurs droits; nous voyons des assassins impunis, égorgeant dans les ténèbres des êtres innocents, et plus loin, dans un fossé, des restes inanimés, dépouillés, couverts de boue et de sang. Si au seuil de l'éternité, Dieu réserve à tous un même accueil, j'en serai profondément scandalisé.

...si, après cette vie, toute pleine de choquantes inégalités et des épouvantables injustices, il n'y avait ni ciel ni enfer, ou si le ciel était le seul rendez-vous de l'humanité, j'éprouverais en moi-même un tel frémissement de révolte contre Dieu, sa justice, sa sagesse, sa sainteté et sa bonté, que je me demanderais sérieusement s'il est bien vrai qu'il existe un Dieu".

Par ailleurs, la foi dans l'existence de l'enfer exerce une fonction très importante et salutaire sur la vie morale déjà ici sur terre:

"...c'est précisément l'enfer éternel qui a empêché la plupart des hommes à se livrer à l'iniquité, en a ramené un nombre infini sur le bon chemin, leur a procuré le bonheur de l'éternité heureuse, à épargné à la société des ruisseaux de sang et des fleuves de larmes. Si, par impossible, Dieu en proclamait demain, sur toute la face de la terre, la suppression, les hommes eux-mêmes finiraient par le supplier de le rétablir à nouveau, tellement la vie, sans un enfer éternel, deviendrait insupportable".

b) Une éducation morale

Quant à l'éducation morale, d'après son manuel pour les éducateurs, elle consiste surtout dans une tâche de direction et d'orientation des passions des jeunes, ce qui signifie donc pour lui simultanément:

- exciter dans leurs âmes les nobles passions d'amour, de désir et de joie pour le bien, des espérances, de sages audaces;
- susciter dans les jeunes l'horreur pour les séductions qui guettent leur adolescence et leur inspirer le courage de s'en détourner à temps ou de couper promptement les liens déjà formés avec le mal.

Bref, il s'agit pour lui de créer l'attraction du bien et l'aversion du mal:

"...nous devons faire vibrer toutes les cordes de la sensibilité, les impressionner profondément et non pas seulement à la surface. Or, ce but ne peut être réalisé que si le bien et le mal, avec toutes leurs conséquences naturelles et surnaturelles (...) sont représentés dans une longue succession de tableaux très variés, saisissants, jusqu'à ce que la flamme de la passion ne soit plus en danger de s'éteindre".

Il trouve aussi qu'il est grand temps de réhabiliter les vertus actives dans la morale afin que "les bons ne soient pas seulement des hommes de prière et de vertu, mais aussi des soldats ardents, intrépides, disciplinés":

"La vie de l'homme sur la terre, dans le plan divin, est un temps de service (Job 7,1), de service même parfois pénible, comme celui du soldat. Il ne s'agit donc pas de repos ni de paisible tranquillité. Dieu n'a pas jugé bon de nous faire cadeau du ciel, mais il a décrété que nous devons le conquérir de haute lutte: Le Royaume des cieux est emporté de force, et les violents s'en emparent (Mt 11,12). Ceux donc qui se plaignent des contrariétés et des combats, doivent avouer qu'ils s'étaient forgé une fausse conception de la vie".

Cela implique chez lui une grande valorisation de la liberté, comme service de Dieu librement assumé par notre liberté souveraine, car dit-il, les hommes étant de créatures raisonnables, Dieu n'a pas voulu d'eux des "hommages forcés", ni un amour par instinct de nature ou irrésistible impulsion. Il nous a même laissé la possibilité de le renier totalement. C'est là la grandeur de Dieu et de l'homme.

c) Une éducation sociale, familiale et artistique:

Il est hautement significatif qu'après l'amour de Dieu, le Père Scalonni cite l'amour "national" avant l'amour pour sa propre famille. Mais il précise immédiatement qu'il ne s'agit pas, en premier lieu, de "se faufiler dans toutes les manifestations [publiques]", mais de contribuer de toutes ses forces au renforcement de la "dignité de la vie", à l'instruction, à la prospérité dans tous les domaines.

Il va même plus loin. Insistons chez nos élèves, dit-il, "sur l'exercice de tous leurs droits civiques et politiques, car c'est aujourd'hui un des moyens les plus efficaces pour se rendre utile au pays, faire régner la justice, l'ordre et le progrès. Qu'ils ne

craignent pas de payer de leur personne (...). Nous devons lancer hardiment notre jeunesse dans la mêlée, après l'avoir soigneusement préparée...". Nous devons exciter, dit-il encore, l'aversion du mal dans les esprits des jeunes "et, au besoin, une sainte colère contre toutes les injustices...".

Dans une autre publication intitulée: *Aujourd'hui et demain. Au jeune homme de vingt ans* (Liège, 1919, 211 pp.), le Père Scaloni lance un appel pour défendre la virginité (la continence sexuelle) des jeunes jusqu'au mariage et indique les moyens appropriés pour conserver ce "trésor". Ensuite, il développe les devoirs réciproques entre mari et femme, ainsi que les devoirs réciproques des parents et des enfants. Apparemment tout cela n'a rien d'original et le tout est exposé de manière traditionnelle conforme à la doctrine morale catholique de l'époque. Mais ce qui est remarquable c'est que Scaloni s'arrête assez longuement sur la psychologie de la femme (ses qualités et ses défauts), sans doute pour donner aux jeunes une vision "réaliste" et non idéalisée de la femme. Par ailleurs, il insiste sur la nécessité de la formation et de l'instruction scolaire de la fille.

Nous constatons finalement que le Père Scaloni a manifesté pendant toute sa vie une haute estime des valeurs esthétiques et ludiques: il a apprécié en particulier la musique et le théâtre. Il a réagi contre ceux qui ne voient l'importance que des valeurs utilitaires. Dans son manuel pour les éducateurs, il affirme ainsi:

"que l'on fasse bien attention à découvrir ces rares élèves, nés artistes, qui ne manifestent aucune aptitude pour quoi que ce soit, en dehors de la peinture, de la musique, de la poésie... si tel est vraiment leur goût unique, il ne faut pas les contrarier. C'est le chemin que la Providence leur a tracé; aidons-les et ne cherchons pas à arrêter le courant d'un fleuve; ce serait peine perdue, grand dommage pour eux, pour la Société, qui n'a nul intérêt à voir s'augmenter le nombre des déclassés, et une perte, peut-être, pour la littérature et les arts".

5. Méthodes et activités éducatives

a) La méthode éducative salésienne

Comme Don Bosco, il constate donc chez les enfants et les jeunes les défauts habituels de leur âge: légèreté, mobilité, incohérence, manque d'intégration, etc. Il propose alors une triple stratégie: apprendre à l'enfant à "se connaître" soi-même; intervenir pour faire naître en lui les bonnes dispositions ("la bonne volonté"); et aider l'enfant à rendre cette volonté assidue dans le bien ("la volonté forte"). L'accent tombe, comme on le voit, sur la volonté personnelle et libre de l'éduqué:

"Le concours de l'enfant n'est pas moins nécessaire (...). Il aura beau se connaître, il aura beau être entouré d'éducateurs les plus zélés, les plus expérimentés, s'il ne veut pas travailler sérieusement lui-même à sa propre réformation, il restera toujours ce qu'il est, ou mieux, ce qu'il veut être. La volonté de l'enfant, voilà le facteur qui joue un rôle important (...)"

Il trouve que, de temps à autre, il est nécessaire que l'éducateur secoue l'éduqué pour l'aider à se décider et à conquérir une volonté plus forte et remporter la victoire sur ses défauts:

"Un maître vraiment dévoué doit exercer lui-même avec prudence la volonté de ses élèves, leur fournir au besoin l'occasion de remporter des victoires sur leur propre nature. (...) si vous jugez prudemment que le jeune homme est de taille à supporter cette contradiction, ce choc, ce ton de voix, ne l'épargnez pas pour son bien. Après, s'il y a lieu, vous pourrez le relever (...); mais ne le ménagez pas plus qu'il ne faut, traitez le suivant le degré de sa force acquise".

C'est dans ce cadre qu'il voit la valeur du système préventif de Don Bosco. Pour lui il n'est autre chose que l'esprit de Saint François de Sales (esprit de douceur, mais aussi de fermeté!) appliqué au domaine de l'éducation. Et il écrit: "cet esprit de douceur et de fermeté, le vénérable Don Bosco voulut en imprégner ses collaborateurs et ses enfants (...), n'est-ce pas là l'esprit de Don Bosco?"

Il trouve que le manque de fermeté (à ne pas confondre avec la rigueur) est regrettable dans l'éducation de beaucoup de familles de son temps. Le petit enfant surtout, dit-il, est trop souvent traité comme un "petit chérubin" dont l'éducation est négligée par la faiblesse et l'incurie des parents. Plus tard l'éducateur se trouve devant la tâche ingrate de redresser les défauts qu'on a laissé pousser comme de mauvaises herbes dans l'enfance.

Le Père Scaloni a donc soin de souligner que la "fermeté" - aussi bien que la bonté (la douceur) - fait partie de l'esprit de S. François de Sales et donc aussi de celui de Don Bosco:

"nous avons hâte de le dire, il [Don Bosco] n'avait rien de cette regrettable contrefaçon de bonté, faite de mollesse et de lâche condescendance. Il ne s'aveuglait pas sur les défauts de l'enfant, il ne reculait pas devant les impérieuses exigences du devoir".

Plusieurs fois d'ailleurs, il répète dans ses écrits que la bonté ne se confond nullement avec la sentimentalité et la sensiblerie qui mènent à la mollesse. D'après lui, l'harmonie paradoxale entre douceur et fermeté réalisée en Don Bosco, lui venait de son modèle: S. François de Sales.

b) Les activités éducatives salésiennes

Quand on étudie l'histoire des premières oeuvres salésiennes en Belgique et au Congo - en particulier à Liège ou à Verviers en Belgique, et à Elisabethville au Congo - on constate un développement considérable des activités parascolaires. En particulier l'art théâtral et la musique vocale et instrumentale y étaient fort en vogue. Il est possible que cela soit dû en partie à l'empreinte du Père Scaloni sur la première génération salésienne belge.

Quand les Anciens élèves de Liège commencèrent à s'organiser à partir de 1900, et qu'ils mirent en place entre autres une section d'art dramatique, le Père Scaloni écrivit:

"Cette section est un moyen puissant et efficace de faire un grand bien à ces jeunes gens. Ceux-ci s'attachent volontiers à ce qui les récréé et les charme (...). C'est aussi un moyen de développer chez eux le sentiment du beau et du vrai. Les pièces sont souvent religieuses, toujours morales. En outre, ces représentations leur fournissent l'occasion facile et agréable de faire le bien sous une forme attrayante et instructive".

Il appréciait fortement le sport et la gymnastique. Dans *Le Jeune éducateur chrétien* il écrit:

"...le corps n'est pas un esclave mais le compagnon de l'âme. Dieu ne lui réserve-t-il pas une même récompense, une même gloire?"

Dans un petit discours d'occasion, que le Père Scaloni, pendant son dernier voyage, tint aux jeunes d'une de nos oeuvres à la ville du Cap, il encouragea le sport et en souligna la grande importance dans la vie des jeunes pour trois raisons:

- d'abord, disait-il, parce qu'il favorise la santé, tient en bonne forme et éloigne de nous la maladie;

- ensuite, parce il donne un détente mentale bienfaisante après l'effort des études et apporte une variation dans les occupations de la journée;
 - finalement, et surtout, parce que le sport forme le caractère: un vrai sportif doit jouer honnêtement et cela exige de lui un contrôle continu sur lui-même et la répression de ses passions inférieures.

A la même occasion, il parla aussi de la musique:

"c'est mon souhait, disait-il, que dans chaque maison de la Province [d'Angleterre...] il y ait une fanfare ou un orchestre. Jusqu'à maintenant, je n'ai pas encore réussi à le réaliser, mais j'espère que dans un prochain avenir, mon souhait sera accompli, car Don Bosco avait l'habitude de dire: une maison salésienne sans une fanfare est comme un corps sans âme".

Au sujet des divertissements publics (théâtre, cinéma, cafés-concerts) et de la lecture des journaux et des revues, il se déclara du côté de

"ceux qui voudraient plus de largeur de vue dans la formation de la jeunesse, dans l'éducation des passions et même dans le soin de familiariser les jeunes avec les inévitables dangers de la vie".

Car ce serait à son avis un mal de laisser entrer les jeunes dans le monde "sans une préparation suffisante", qui doit être "progressive" et "proportionnée à leur âge et à leur vertu [déjà acquise]".

Il trouve que les éducateurs doivent appliquer "un système large, ennemi du formalisme, respectueux des saines libertés et de la dignité des enfants". De grâce, demande-t-il, "ne comprimons pas plus qu'il ne faut ces caractères forts"; les jeunes qui ont un tel caractère sont faits pour jouer un rôle de protagonistes dans la lutte sociale: "les formes de l'apostolat moderne, nous ne cessons de le répéter, exigent de la part de la jeunesse un esprit combatif".

6. *Quelques institutions éducatives*

a) Sa vision sur l'internat

Il exprime même (ce qui peut nous étonner de la part d'un supérieur salésien de cette époque) une forte réserve sur le système de l'internat. Il le démystifie fortement:

"...pour dire tout de suite notre pensée, la vie régulière, compassée, monotone des collèges est faite pour favoriser plutôt la timidité que l'audace. Sans doute, le système salésien, opposé à toute contrainte, pourra atténuer dans une large mesure le jugement général que nous venons de porter (...)"

Si le but de l'éducation est d'assumer sa propre liberté dans la responsabilité, comme semble l'indiquer Scaloni, on comprend bien pourquoi pour lui l'internat présente de "graves inconvénients":

"[la vie à l'internat] affaiblit de beaucoup la responsabilité des élèves. Le jeune interne suit un courant; (...) il ne se guide pas assez par lui-même, il prend trop l'habitude de se laisser conduire, ce qui lui causera un grand préjudice, le jour où, tout à coup rendu à la liberté, il se verra obligé de voler de ses propres ailes".

De plus, d'après lui, l'internat ne prépare pas assez à la dure réalité telle qu'elle est dans la vie sociale:

"Dans un internat, le jeune homme se forme en dehors des réalités de la vie; il n'est pas habitué à se trouver aux prises avec les mille difficultés qu'il rencontrera (...); aussi est-il à craindre que sa force de résistance ne vienne à se briser au premier choc..."

Pour tous ces motifs, il trouve que l'éducation donnée dans les familles est "préférable à toute autre", pourvu que les parents soient vraiment "à la hauteur de leur tâche". Cependant, l'éducation familiale, telle qu'elle est donnée en réalité, a un grave défaut: elle est molle, trop peu exigeante. Par rapport à cette situation, il estime que l'éducation dans un collège donne une formation plus virile, les éducateurs étant moins attachés aux enfants de manière affective. Là les jeunes doivent forcément se plier à la discipline de l'institut et s'habituer à vivre en bonne harmonie avec des compagnons de caractères très différents. Dans ce sens, il estime que l'éducation dans un collège-internat peut contribuer, plus que la vie familiale, à fortifier la volonté du jeune homme.

D'ailleurs, selon lui, l'internat reste une nécessité sociale "pour les enfants du peuple" sur lesquels l'action des parents est nécessairement moins suivie et moins efficace que dans les classes sociales élevées où les enfants sont pour la plupart entourés de mille soins par d'excellents parents.

A partir de ces constats, il formule un principe de gradualité et de prudence pédagogique:

"Tant qu'un jeune homme n'est pas suffisamment formé, il n'affrontera pas sans risques les dangers de la vie, même avec le soutien de parents vertueux".

Les internats, organisés selon le style de Don Bosco, doivent viser les buts positifs qui les avantagent par rapport à l'éducation familiale, tout en éliminant les inconvénients cités:

1° par une discipline douce et paternelle:

Don Bosco, dit-il, a voulu une discipline douce et paternelle

"...afin de laisser aux enfants tout le mérite de la réforme de leurs défauts et de favoriser le libre développement de leur énergie personnelle. Ce système, aussi familial que possible, ne comprime pas la volonté des enfants, ne détruit pas leur initiative individuelle; il apporte un soutien à la faiblesse naturelle de l'enfant mais ne l'enchaîne pas malgré lui à l'accomplissement du devoir. Dans le système salésien, bien compris et bien appliqué, l'enfant devient vertueux parce qu'il le veut lui-même".

2° par l'assistance (bien différente de la surveillance):

Dans le système salésien, dit le Père Scaloni, l'assistant se tient au milieu des jeunes pour prendre part à leurs jeux, s'intéresser à leur travail, les aider dans leurs études, regardant tout, écoutant tout, mais sans donner l'impression d'observer, et en attendant le moment favorable pour donner des remarques.

b) Sa vision sur le patronage

D'après un historien belge, le "modèle italien" de patronage ("l'Oratorio") "n'inspira que dans une moindre mesure les fondateurs de patronages belges". Néanmoins il constate cette caractéristique typiquement salésienne que le patronage fonctionna très souvent chez les Salésiens "en marge" des instituts scolaires, appelées "maisons". Il cite Liège (1891), Antoing et Hechtel (1896), et Verviers (1897), des maisons qui furent toutes fondées sous le mandat du Père Scaloni.

Bien que l'attention de ce dernier se porta davantage sur les écoles (surtout professionnelles), il n'oublia pas de souligner l'importance des patronages (de l'Oratoire) dans le cadre du charisme de Don Bosco.

Pour lui, c'est la "première de toutes les oeuvres de charité que les fils de Don Bosco doivent exercer en faveur des jeunes gens". Le Salésien, dit-il, qui n'aimerait pas cette oeuvre et ne s'y consacrerait pas volontiers, ne mériterait pas le nom de salésien, fils de Don Bosco. Il montrerait qu'il ne comprend pas la nature de sa vocation:

"Témoin depuis plus de vingt-cinq ans de l'abnégation des étudiants universitaires catholiques de Liège, appartenant tous à la moyenne et à la haute bourgeoisie ou à la noblesse, et sacrifiant si généreusement, dimanches et fêtes, les joies de la famille, les plaisirs honnêtes auxquels on est si porté à vingt ans, nous ne pourrions jamais comprendre que des Salésiens se montrent moins zélés pour se dévouer aux patronages".

Ce serait pourtant une grande erreur, remarque-t-il, de vouloir appliquer dans les patronages les conceptions et les méthodes qui nous guident dans la conduite des internes. Toute contrainte doit y être bannie; à la place on mettra en oeuvre tout moyen apte à attacher les enfants librement: les divertissements, mais en premier lieu la bonté de l'accueil:

"Au patronage, plus que dans les internats, l'assistant doit se monter souriant, prodigue de franches poignées de mains, affable et prévenant envers tous. Ces manières aimables, si elles sont habituelles, vraiment cordiales, sans affectation ni partialité, constituent un puissant moyen pour attirer et conserver les enfants au patronage".

Enfin, la bonté de l'accueil doit se manifester "particulièrement" à l'égard des enfants pauvres:

"...qui, soit par suite d'une extrême pauvreté, soit surtout par l'incurie des parents et par leur mauvaise éducation, se présentent dans une tenue négligée et un état d'évidente malpropreté. Ceux-ci doivent être entourés de soins et paternellement formés aux bonnes habitudes du savoir-vivre. Une bonté de prédilection envers ces pauvres enfants ne sera jamais mal vue comme celle que l'on prodiguerait aux enfants des meilleures familles, bien élevés, de bel aspect et de manières séduisantes".

La bonté de Don Bosco allait si loin, affirme-t-il encore, que non seulement il acceptait et conservait au patronage les enfants les plus ignorants et les plus dissipés, mais même les jeunes gens de mauvaise conduite, pour les convertir. Il désirait avoir de bons jeunes, non seulement pour les préserver, mais pour servir de modèles aux autres: "il ne renvoyait pas les mauvais, à moins qu'ils ne fussent absolument scandaleux. Il se gardait bien, également, de mettre à la porte ceux qui cessaient de fréquenter régulièrement le patronage".

Il s'agit aussi de s'intéresser aux besoins familiaux, économiques et sociaux de l'enfant:

"...il le fera beaucoup parler et montrera qu'il prend une vive part à tout ce qui le touche personnellement, lui et sa famille, afin de bien renseigner le directeur. Il encouragera l'enfant à avoir une conduite digne sous le toit paternel, en classe ou à l'atelier. Il le prémunira contre les dangers (...), il lui donnera des conseils appropriés..."

Mais l'aide ne peut rester au niveau d'une moralisation. Il faut que le patronage abrite certaines oeuvres d'assistance sociale:

"Le vénérable Don Bosco nous a donné l'exemple même à ce sujet, et à une époque où les questions économiques n'étaient pas à l'ordre du jour comme maintenant. Les caisses d'épargne, de retraite, de secours mutuel et d'autres institutions semblables, adaptées à l'âge et aux conditions de nos enfants, sont très profitables (...)"

Cependant, il souligne que le patronage a comme but "final" d'éduquer à la "piété" qui - a-t-il soin de mettre en évidence - est d'abord "une disposition intime de l'âme" et non pas la pratique de la prière, ni la fréquentation des sacrements, ni l'audition de la parole de Dieu. Dès lors, se pose pour lui la question comment "inspirer une solide piété"? - Il donne les suggestions suivantes:

"...qu'on ne dise pas que les exercices de piété les rebutent. Le tout est de savoir les y intéresser. Les enfants aiment servir à l'autel, ils se plaisent à chanter, ils goûtent un catéchisme bien fait, ils ne s'ennuient pas à entendre un sermon court, dont ils comprennent bien la forme et le fond. Il faut autant que possible qu'à la chapelle ils soient acteurs et non spectateurs inertes, que les offices ne soient pas trop longs, ni dépourvus de ce cachet extérieur de beauté (...). Pour notre part, nous n'hésitons pas à croire que les cérémonies religieuses, ainsi comprises, au lieu de rebuter les enfants, exercent même matériellement parlant un attrait de plus qu'il faut bien se garder de négliger".

7. Aspects spécifiques de la pédagogie du P. Scaloni

a) La formation de la jeunesse ouvrière

Quant aux jeunes ouvriers, il fallait d'abord les armer pour la vie par une vraie formation professionnelle. Sur ce point il défendit avec acharnement son point de vue que l'oeuvre salésienne n'était pas seulement une "oeuvre de charité" mais une véritable "oeuvre sociale".

C'est probablement en raison de la bonne réputation de leurs écoles professionnelles qu'un large public belge a commencé à s'intéresser au système éducatif des Salésiens. Quand en 1926, une exposition des écoles professionnelles salésiennes fut organisée, de nombreux articles de presse firent l'éloge de cet enseignement technique salésien. Louise van den Plas, une féministe belge bien connue, disait à ce propos que les Salésiens étaient désormais reconnus maîtres de la "pédagogie professionnelle ouvrière".

L'organisation des écoles professionnelles des Salésiens en Belgique eut une résonance au troisième Congrès international des Coopérateurs salésiens de 1903, qui signalait "à l'admiration publique" le programme des cours de l'Institut de Liège:

"programme de culture générale littéraire et sociale vraiment pratique, sainement moderne et en parfaite harmonie avec les aspirations des encycliques papales sur la question ouvrière".

Le Père Scaloni disait:

"Il est nécessaire que les jeunes gens, au terme de leur éducation, soient passionnés pour le travail. D'abord pour le travail qui doit permettre de se créer une situation dans le monde; ensuite, et subsidiairement, pour tout travail, même de pur agrément, qui viendrait doubler leur activité. Ce sera une garantie de plus de préservation morale, d'agréable existence et d'heureuse réussite dans leurs entreprises".

Il insistait: le travail pour les jeunes ne doit pas être un esclavage imposé; crier tout le temps: "travaillez, travaillez!" n'a pas de sens. Il est d'abord nécessaire de bien connaître quel est le genre d'activité qui convient le mieux à chaque élève:

"Bien des fois, écrit-il, on veut l'impossible des enfants. Si les aptitudes et les goûts de ceux-ci ne sont pas bien pondérés, on perdra le temps et la patience, sans jamais aboutir à rien".

Pour obtenir l'effet désiré, l'amour du travail, il faut leur montrer "sous tous les aspects la beauté, l'utilité de la carrière choisie". L'éducateur doit donc en premier lieu, comme on le dirait aujourd'hui, motiver et stimuler l'ardeur au travail "jusqu'au jour où l'on percevra que le travail lui-même devient pour l'élève une cause de jouissance".

Parlant aux professeurs des apprentis et à ceux des cours du soir, il souligne que leur premier devoir est celui de faire pénétrer dans l'esprit des élèves l'idée que sans instruction l'ouvrier ne pourra jamais se créer une position convenable.

Aussi veut-il en faire des militants qui ne luttent pas seulement pour améliorer leur position sociale individuelle mais celle de tous leurs collègues:

"Pour le bien de l'Eglise et de la société, nous devons former une élite d'ouvriers qui soient à même d'exercer une action prépondérante dans les syndicats, au sein des mutualités et des autres groupements de tout genre. Or, l'instruction leur sera toujours nécessaire pour jouer ainsi un rôle important dans toutes les questions politiques, économiques et sociales, qui s'agitent dans le monde. Il se forme de plus en plus, parmi les ouvriers, une tendance à vouloir se débarrasser des politiciens qui les exploitent, pour se diriger par eux-mêmes et défendre eux-mêmes leurs intérêts. A nous de faire comprendre à nos chers jeunes gens la belle et salutaire mission qui leur sera dévolue, si dès maintenant ils s'appliquent sérieusement au travail intellectuel".

b) La formation à l'engagement social et politique

Scaloni n'a pas encore employé le terme "engagement", mais il parle volontiers de la "passion du dévouement" ce qui revient au même.

L'Eglise et la société, affirme-t-il avec force, "ont besoin de l'activité de tous leurs meilleurs enfants". Dans la vie civile associée et dans la presse se forme "l'opinion publique" qui décide des "destinées des nations". Il est, dès lors, nécessaire que les chrétiens apprennent à "s'unir, à opposer organisation à organisation, institution à institution, propagande à propagande". En répondant aux "besoins actuels de la société", l'éducateur doit viser à développer dans les jeunes le goût de l'activité et du combat qui les rendra mieux préparés "pour se jeter hardiment plus tard dans la mêlée des partis [politiques]".

Sur ce plan il allait même assez loin et exhortait les éducateurs à former les jeunes au combat politique, à la résistance civile contre l'injustice, à l'audace dans l'affrontement de l'ennemi quand il porte atteinte aux droits fondamentaux. Il vaut la peine de suivre de près son discours non-conformiste:

"On a généralement l'habitude de regarder la colère comme un défaut. C'est là une erreur, car, à la manière des autres passions, elle peut être un bien ou un mal selon la qualité morale de son objet ou des circonstances qui en accompagnent les actes".

Et il conclut en affirmant que la colère est bonne ou mauvaise selon qu'elle se met au service de la justice ou de l'iniquité, voilà "une vérité (...) qu'il est grand temps de remettre en évidence".

A son avis, ces questions sont souvent mal traitées dans les enseignements catéchistiques, où l'on ne parle que du côté coupable de l'emploi de la force, sans considérer qu'elle est parfois légitime et même nécessaire.

La seule chose qui est interdite au chrétien c'est la vengeance "personnelle" et la haine, car la résistance et l'opposition visent uniquement "la répression du mal, en respectant le plus possible les personnes coupables".

Puis, il en vient aux applications pratiques:

"nous avons la conviction que si la lutte contre les impies, surtout dans certaines nations où ils sont parvenus à se croire les maîtres, n'était pas si faible, les injustices organisées ne seraient pas non plus si nombreuses, ni si effrontées qu'elles le sont. La résistance devient donc dans bien des cas un devoir, et conséquemment la colère une vertu (...). Dans telle éventualité s'impose: sévérité de parole, volonté résolue, impérieuse, inflexible".

Scaloni trouve qu'il n'y a rien à redire, sur le plan moral, à l'usage de la pression morale (la "résistance active", dirait-on peut-être aujourd'hui). Parfois, dit-il, on n'a pas d'autre choix que d'employer même la force physique - proportionnée et limitée - quand il s'agit d'une "revendication de droits divins et parfois humains, mais d'un ordre supérieur"; car - dans ce cas - "le maintien des libertés essentielles à une vie honorable, le redressement de griefs universellement reconnus [et] nuisibles à des collectivités respectables" est à ce prix!

L'engagement social bien sûr ne se limite pas pour lui au seul engagement politique. Il voit tout un terrain très large où les jeunes chrétiens sont appelés à déployer leur "dévouement", auquel nous donnerions aujourd'hui le nom de bénévolat, de volontariat, de service social ou encore d'assistance sociale:

"Il y a aussi d'autres oeuvres innombrables inspirées par la charité, qui doivent vivre, prospérer pour le soulagement d'une infinité de misères morales et matérielles. Celles-ci pareillement n'ont pas moins besoin de dévouements désintéressés, de jeunes gens, d'hommes de bien qui n'hésitent pas à se priver d'un passe-temps et même parfois d'un repos très légitime" .

Encore, conclut-il, est-ce un devoir pour nous, éducateurs salésiens, de "les former par des entretiens fréquents, à cet apostolat moderne". Il propose d'inviter régulièrement des "hommes compétents et convaincus" à tenir des conférences aux jeunes. Et il trouve qu'il faut donner une liberté d'action aux éducateurs qui ont un charisme personnel dans ce domaine, car ils sont "favorisés d'une juste vision des nécessités des temps", capables de lancer les jeunes dans le dévouement social. Ces éducateurs se rendent dignes auprès de Dieu de mérites et de bénédictions.

PRIERE POUR LES JEUNES

Coeur de Jésus,
Fils du Père éternel,
formé par le Saint-Esprit,
dans le sein de la Vierge Marie...

sanctuaire de la justice et de l'amour
(...)

excitez la flamme du dévouement dans ces âmes ardentes,
de manière à ce qu'elles consacrent leur débordement de vie et d'enthousiasme aux
oeuvres belles, nombreuses, variées, qui fleurissent dans les parterres de votre Eglise.

Donnez à toutes ces jeunes énergies, l'intelligence, la sagesse,
le désintéressement, qui harmonisent les efforts individuels,
détruisent les rivalités, et accroissent la fécondité de l'action.
(...)

secouez cette jeunesse stérile, assoupie déjà
(...)

ouvrez ses yeux aux grandes réalités de la vie future,
ses oreilles aux cris de sa conscience et à la voix de vos pasteurs, et qu'ainsi, arrachée
à la torpeur de son indifférence,
elle marche, elle aussi, à la suite des âmes ferventes.

(...)
daignez ressusciter à la vie de la grâce
(...)

surtout la jeunesse trahie,
qui dort déjà du sommeil profond de l'insensibilité et de l'obstination.

Frappez un grand coup, Seigneur,
brûlez, coupez, ne les épargnez pas ici-bas,
pourvu qu'ils trouvent miséricorde et pardon
(...)

Reconnaissance, honneur et gloire,
maintenant
et toujours,
au divin Coeur,
abîme de bonté
(...).

Conclusion de son livre:

La bonté de Jésus. Amour et confiance
Liège, 1916, pp. 232-233.

CONCLUSIONS

Notre travail, n'étant pas un travail de recherche historique scientifique, les quelques conclusions que nous ajoutons à celles formulées par d'autres personnes, n'ont qu'un caractère provisoire ou hypothétique. Une recherche proprement dite devrait en vérifier la validité.

1. Au plan de l'insertion socio-économique et culturelle de l'oeuvre salésienne lors des premiers temps de son implantation en Belgique, le mémoire de licence (non publié) de Freddy Staelens, SDB: *Les Salésiens de Don Bosco en Belgique (1891-1931)*..., présenté à la K.U.L. - Leuven en 1987, contredit trois affirmations d'un mémoire de licence précédent, intitulé: *Les débuts des Salésiens de Don Bosco en Belgique 1891-1914*, d'Albert Druart, présenté à l'U.C.L. - Louvain en 1975:

- Druart affirme qu'il y a eu dans les premières décennies un manque de vision prospective dans la création, en Belgique, des oeuvres salésiennes. Elles ont été créées, dit-il, au hasard des circonstances, dictées en quelque sorte par les intérêts et la pression de la classe catholique conservatrice, sans tenir suffisamment compte des besoins réels ressentis par le peuple. Bref, on peut constater, selon A. Druart, un manque de "fidélité dynamique".

D'après Freddy Staelens, cette affirmation est contredite par les faits, qui montrent, au contraire, un souci continu et cohérent de la part des SDB de cette époque de s'adresser aux plus pauvres (orphelins, abandonnés, vagabonds) et de choisir les oeuvres qui conviennent à leur formation (patronages, écoles professionnelles, etc.), en créant, non pas seulement, des oeuvres de "charité", mais des oeuvres "sociales" comme le disait le Père Scaloni.

- Une deuxième affirmation de Druart semble contestable: la formation des Salésiens fut très faible, pour ne pas dire totalement déficiente.

D'après Staelens, à ses débuts, la province belge connut certainement un manque cruel de personnel; elle devait donc choisir une solution intermédiaire dans le problème de la formation de son personnel. Elle n'a pas atteint l'idéal, mais elle n'a pas non plus systématiquement négligé la formation. Elle a tout simplement fait son possible. Aussi, faut-il tenir compte du fait que ce problème n'existait pas uniquement pour les Salésiens de la Belgique et qu'il s'est posé, peut-être d'une manière beaucoup plus aiguë dans d'autres provinces de la congrégation. Par ailleurs, dit-il, la formation pédagogique (pratique) était bien soignée, et on ne peut pas minimiser l'effort énorme que la province a fourni pour créer deux maisons de formation et une première équipe de formateurs dans des circonstances plus que difficiles.

- Finalement, Staelens trouve qu'il faut aussi contredire la prétendue absence des Salésiens de la première génération sur le plan socio-politique, sous prétexte d'une "neutralité", que le Père Druart appelle justement "un leurre". Druart va même jusqu'à affirmer que les Salésiens se tinrent à l'écart de toutes les luttes politiques et sociales qui agitèrent le pays entre 1891 et 1914.

A cela, Staelens répond que les Salésiens n'ont pas du tout été "neutres", mais qu'ils ont défendu la position qui était conforme aux prises de position de l'autorité ecclésiastique universelle et locale en ce moment.

Pour notre part, nous ajouterions qu'on pourrait plutôt faire aux Salésiens des premiers temps en Belgique (ou en tout cas au Père Scaloni) le reproche contraire: celui de s'être engagé dans un combat à caractère trop politique avec le risque d'un glissement sur le terrain piégé de la politique des partis.

* * *

2. Notre petit travail nous permet, en deuxième lieu, de préciser, un tant soit peu, le rôle joué par le Père Scaloni dans l'implantation de l'oeuvre salésienne au Congo-Zaïre (et donc aussi dans l'insertion du charisme salésien en terre africaine):

- Il est d'usage de considérer le Père Joseph Sak et les 5 autres missionnaires de la première équipe (les Pères Schillinger et Mariage; les Frères Ferraris, Maus, Verboven) comme "les six pionniers" de l'oeuvre salésienne au Zaïre. Cela reste entièrement vrai. Plus particulièrement, le Père Sak a été le premier "Supérieur des Missions salésiennes du Katanga" (selon l'expression de Mr. Ferraris, en 1918); et, en cette qualité, il a sans doute joué le rôle (extérieurement et visiblement) le plus important dans l'implantation de l'Oeuvre salésienne au Congo.

Mais, si on peut appeler "fondateurs" tous ceux qui ont joué un rôle initial et décisif dans la transplantation de l'oeuvre salésienne dans une nouvelle aire géographique, les fondateurs de l'oeuvre salésienne au Congo nous paraissent être deux personnes: le Père Scaloni (en premier lieu) et le Père Sak (en deuxième lieu). Concernant le Père Scaloni, c'est aussi l'avis de Don Ceria qui écrit: "il eut une grande part dans le lancement ("nell'avviare") de la mission belge" au Congo.

D'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement puisqu'il était le supérieur provincial, et que le Chapitre (= Conseil) Supérieur de la Congrégation avait confié entièrement la charge de la fondation de la mission au Congo à la province belge?

- Son rôle de "fondateur" est non seulement reconnu par le Père Sak lui-même qui emploie explicitement ce terme (dans sa "monographie" de 1924) et par le Père de Bary qui accompagna le Père Scaloni pendant sa dernière visite canonique au Congo, mais il est "attesté" par le fait que c'est lui qui a "négocié" les modalités de l'engagement de la province au Congo: c.-à-d. avec le Conseil Supérieur de Rome, le Card. Mercier, et le Ministre des Colonies. C'est lui, enfin, qui a "décidé" de manière définitive (et en plein accord avec son Conseil provincial) l'envoi des premiers missionnaires salésiens.

- Son rôle, il est vrai, paraît se limiter à quelques décisions et interventions peu nombreuses; dans le concret et dans le détail, il a laissé beaucoup de liberté d'action à la première équipe salésienne, en particulier au Père Sak, qui devait voir sur place comment agir. Les difficultés de communication pendant la guerre (1914-18) ont fait que les contacts entre les Salésiens de Belgique et ceux du Congo se sont raréfiés.

Cependant, les quelques décisions qu'il a prises ont été assez importantes, et cela mérite d'être souligné:

* Il est vrai que le Conseil provincial de la Belgique a fait quelque peu pression sur lui pour obtenir son accord et lui faire accepter l'invitation du gouvernement belge. Mais le Père Scaloni, comme provincial, aurait pu opposer son droit de "veto" en tenant compte du problème très sérieux du personnel. S'il a consenti (en envoyant les Salésiens au Congo même plus tôt que prévu), c'est parce qu'il a compris l'enjeu historique de l'éducation et de l'enseignement catholique de la jeunesse au Congo.

* Il a composé la première équipe et accordé un rôle directif au Père Sak. Les nominations étant d'habitude réservées au provincial personnellement, ses préférences et ses choix ont dû être déterminants.

* Il a décidé la fondation du premier vrai poste de mission de Kiniama, lors de sa première visite canonique. Ce fut le début de l'oeuvre d'évangélisation directe des populations de la Botte du Katanga, et donc de l'oeuvre missionnaire au sens strict de la part Salésiens de Don Bosco au Congo-Zaïre.

* Il a voulu maintenir des Salésiens dans les écoles officielles, à un moment où cette présence était mise en question et au moment où une nouvelle convention allait entrer

en vigueur, optant de nouveau pour une collaboration étroite entre l'Etat colonial et les Salésiens.

* Lors de sa dernière visite, il aurait voulu retirer ses confrères de l'école des enfants blancs (le "collège") pour orienter davantage les Salésiens vers l'oeuvre missionnaire dans les villages de la brousse et vers la formation de la jeunesse autochtone à travers les écoles professionnelles. Ainsi, il semble avoir donné son approbation aux options pastorales déjà prises par le Père Sak.

* Il a fait son possible pour consolider et orienter l'oeuvre salésienne au Congo à travers sa correspondance et ses deux visites canoniques.

* * *

3. Quant à la pédagogie scalonienne, les éléments suivants me paraissent les plus originaux:

- Sur le plan de l'éducation et de la pédagogie, Scaloni a valorisé beaucoup l'aspect sensible, imaginaire, et inconscient de la vie du jeune. Les "passions", dont il parle, tout en étant de l'homme en tant qu'être spirituel, impliquent essentiellement cet aspect. C'est là un trait qui témoigne de la "modernité" de la pédagogie scalonienne.

- En particulier, la valorisation de l'aspect "passionnel" de l'éducation nous paraît être la pièce-maîtresse de toute la pédagogie scalonienne. Cela veut dire aussi que, pour le Père Scaloni, l'éducation doit nécessairement toucher le domaine affectif de la personne, qui est pour lui le domaine le plus profond de la personne. A défaut, elle sera superficielle ou inopérante.

- Dans ce sens, on comprend que le Père Scaloni s'est de plus en plus opposé à une vision étriquée de la vie morale. Il s'évertuera à dire que, s'il y a des mauvaises passions, il y en a aussi de bonnes. Il reconnaîtra que certaines passions, en elles-mêmes, ne sont encore ni bonnes ni mauvaises; mais que, dans leur ambiguïté, elles sont seulement pleines de risques et de dangers. A son avis, la pédagogie catholique moralisante de son temps n'avait que trop oublié ces distinctions importantes.

- Au plan de la pédagogie salésienne, en soulignant la formation de la volonté, il a insisté non seulement sur la bonté (l'"amorevolezza") dans la méthode salésienne, mais aussi sur la fermeté.

Les autres valeurs de la vision pédagogique de Scaloni me semblent encore celles-ci:

- * son attention à l'unicité de la personne;
- * l'accent mis sur la formation de la volonté, non pas par la rigueur et le dressage, mais à travers la raison et l'affection;
- * la paternité de l'éducateur qui doit toujours confirmer ce qu'il y a de bon dans les jeunes;
- * son désir de voir une catéchèse qui met en relief le Dieu d'amour;
- * et l'accent particulier sur les vertus actives et l'engagement politique.

* * *

4. Concernant la mentalité du Père Scaloni et sa conception du christianisme dans le contexte de son temps, nous constatons plus ou moins ceci:

- Il nous semble adhérer à un modèle de société qui est encore assez statique et où l'homme doit finalement accepter la place que le destin lui réserve dans la société. Ainsi, il écrit dans son livre qui combat le socialisme:

"Dieu a bien fait toutes choses. S'il a réparti ses dons sur ses créatures avec tant d'inégalité, c'est parce qu'il en devait être ainsi; c'est parce qu'il fallait dans la famille humaine, comme dans le corps de l'homme, des membres supérieurs et des membres inférieurs, tous également nécessaires au bien-être du corps social".

A moins qu'on ne soit rêveur ou poète, dit-il, on aura toujours des inégalités, car "elles répondent à la nature humaine et aux nécessités du fonctionnement de la société". Il pense que mettre en question la légitimité des "classes" sociales (qui sont donc pour lui un fait social tout à fait normal), c'est en quelque sorte "censurer l'action de la Providence". Il motive son opinion par cette considération que Dieu n'a pas eu le but de rendre l'homme parfaitement heureux sur cette terre; cela est réservé pour "la vie future".

Par ailleurs, il trouve que "le riche et le pauvre ont leurs joies et leurs peines", et que ce n'est pas tout avantage d'être riche, ni tout désavantage d'être pauvre; car, dit-il, en faisant allusion sans doute à la parabole des talents, Dieu demandera beaucoup à ceux auxquels il a beaucoup donné.

On se demande: est-ce une raison pour laisser exister une classe de riches à côté d'une masse de pauvres? Il a répondu que l'action sociale est nécessaire pour éliminer, un tant soit peu, les inégalités trop grandes et les injustices criantes; mais il ne veut pas d'une remise en question de l'ordre global de la société.

- Aussi tient-il beaucoup aux acquis du régime parlementaire bourgeois, dont - selon lui - les lois assurent la paix et la protection pour tous, même pour les démunis:

"la justice de la bourgeoisie, si discréditée tous les jours par les meneurs, est là, dit-il, en veillant à faire respecter les droits des faibles et des opprimés".

Il craint que le jour où cette justice bourgeoise disparaîtra, il n'y aura plus aucun moyen pour se protéger contre les "abus de pouvoir des hommes au bras de fer", qui pour lui se trouvent tous (ou presque) dans le camp socialiste. Il n'a probablement pas assez perçu que toute justice (y compris celle de la bourgeoisie) est en quelque sorte une justice de classe et qu'elle n'est jamais totalement neutre.

- Il nous paraît que le Père Scaloni est tributaire d'une conception de la vie qui considère que le christianisme est "de droit" la religion de l'Occident (de l'Europe) et qu'elle doit donc guider directement tous les secteurs de la vie sociale. Il dit par ex.:

"Il n'y a, par conséquent, qu'un seul remède aux maux qui affligent la société: le retour de l'homme vers Dieu, la pratique pleine et entière des devoirs contenus dans le livre par excellence, le catéchisme chrétien".

- On dénote aussi lui une nostalgie d'une société chrétienne compacte et uniforme, sans pluralisme interne, où les principes de la vie sociale chrétienne seraient partagés par tous les catholiques, ouvriers et patrons, et où la "vieille charité chrétienne" pourrait venir à bout de tous les problèmes. Il la préfère en tout cas à "l'altruisme" des socialistes collectivistes.

- Il nous paraît qu'il y a chez lui une conception "intégriste" de la vérité, et partant aussi de l'Eglise et de la société, qui en principe n'accepte pas le pluralisme, la coexistence pacifique de différentes conceptions de la vie, la recherche graduelle de la vérité et la légitimité d'une prise de position individuelle du chrétien. Sa conception militante de l'apostolat de la vérité le mène par conséquent au seuil de l'intolérance:

"Il est notoire que le Credo de l'Eglise catholique est un, dans tous les pays du monde, et qu'il est resté invariable à travers les siècles, depuis les apôtres jusqu'à nos jours. (...).

Le credo socialiste, au contraire, variable et varié à l'infini, est multiple. Pourquoi? Parce qu'il ne contient pas la vérité. La diversité d'une doctrine, ses changements successifs sont les marques essentielles de l'erreur. Voilà ce qu'il est bon de retenir".

En effet, selon lui, comme pour la plupart des pasteurs de son temps, il n'y a point de salut "hors de l'Eglise" et, d'après le catéchisme de l'époque, "la négation consciente d'un seul dogme catholique" suffit pour faire sortir un chrétien de l'Eglise:

"...il est hors de doute que tous les soi-disant hommes honnêtes qui, par orgueil, prétendent vivre d'une façon indépendante des lois de Dieu et de l'Eglise, n'ont aucun espoir de salut, tant qu'ils ne tombent pas à genoux, et n'acceptent pas humblement le joug suave des préceptes divins".

A ce propos, il n'hésite pas à déclarer que les "libres penseurs", qu'il appelle aussi les "soi-disant esprits forts", sont "tous irréligieux et sectaires militants". Il trouve, qu'en général, ils appartiennent à la catégorie des demi-savants qui attaquent les vérités de la foi chrétienne alors qu'ils en ignorent le sens.

Par ailleurs, il manifeste son respect pour les "vrais savants" incroyants qui, en général, s'abstiennent de formuler des jugements concernant les réalités qui dépassent l'expérience. Mais, dit-il, ceux-là sont "rares comme les mouches blanches".

Aussi distingue-t-il nettement les libres penseurs des hommes "areligieux" pour lesquels il a un grand respect:

"Ceux-ci, élevés en dehors de nos principes chrétiens, victimes inconscientes de l'éducation et des préjugés du milieu, ordinairement absorbés dans les travaux scientifiques, artistiques, littéraires ou professionnels quelconques, vivent dans une abstention complète de nos pratiques religieuses, mais respectueux de toutes les croyances, ils mènent souvent une conduite correcte à l'égard de leurs semblables, à base de droiture et d'honnêteté naturelles. Nous croyons fermement que ceux-ci, à cause de leur bonne foi, relèvent de la miséricorde divine, qui saura trouver facilement le moyen de les éclairer, tôt au tard, et de les disposer à une sincère conversion (...)" .

Mais, en fin de compte, dans l'optique d'une vérité assez monolithique (où l'on distingue aussi peu entre vérité "révélée" et vérité "humaine", entre vérité essentielle et vérité secondaire), on comprend qu'il laisse (comme la plupart des prêtres de l'époque) assez peu de place à la liberté personnelle des laïcs chrétiens pour faire leurs propres options politiques, sociales, idéologiques - en âme et conscience. Ils auraient, en effet, risqué à tout moment de se trouver en dehors de l'Eglise et, par conséquent, en dehors du salut!

- Notons aussi qu'il n'y a presque pas chez lui de distinction entre l'éducation religieuse et l'éducation morale: les deux plans tendent à se confondre et il ne conçoit pas une éducation digne de ce nom sans base religieuse: les "ennemis de la religion" sont pour lui en même temps les ennemis de la morale.

- Il tend aussi vers un certain rigorisme (ou faut-il dire: un tutorisme?) moral et doctrinal:

"Un seul péché mortel: le refus de soumettre notre volonté à la volonté divine, même sur un seul article du Credo, un seul précepte grave de la loi morale, suffit à nous faire rejeter de Dieu, si une réconciliation sincère ne vient purifier notre âme, avant sa comparution au divin tribunal".

5. Dès lors, nous pouvons conclure: si stimulantes que soient certaines idées, le Père Scaloni a été un homme "de son temps", limité par les "idées reçues" de son époque sur le plan théologique, philosophique et social. Inutile donc de vouloir faire de lui un homme qui anticipe sur Vatican II ou qui aurait intégré dans sa conception des valeurs qui datent d'un temps plus récent: le dialogue, une Eglise en chemin, la recherche d'une vérité qui n'est pas encore totalement connue, etc.

Toutefois cela ne doit diminuer en rien l'estime que nous avons pour sa remarquable personnalité.

BIBLIOGRAPHIE

1. Publications du Père F. Scaloni

Note: les œuvres publiées du Père Scaloni sont conservées aux archives salésiennes de la Province Belgique-Sud (Oeuvres de Don Bosco, Rue du Dahlia, 11, Bruxelles 1030), et à la "Centrale Salesiaanse Bibliotheek" (Don Bosco College, Naamsesteenweg 37, 3030 Leuven).

+ *Mgr. Victor-Joseph Doutreloux, évêque de Liège* [= in memoriam], in "Bulletin salésien" octobre 1901, pp. 261-262.

+ *L'Institut salésien à Liège*, in "Congrès des œuvres de l'arrondissement de Liège, 21-22 septembre: Rapports et Conclusions", Liège, 1902, pp. 28-34.

+ *Capital et travail. Manuel populaire d'économie sociale*, Liège, Ecole professionnelle S.-Jean-Berchmans, 1902.

- 1ère éd. (à l'usage des écoles professionnelles et des patronages chrétiens).

- 2ème éd. 1904 (avec des améliorations dans la partie didactique et l'ajout d'une partie annexe qui contient une forte polémique contre le socialisme: édition qui eut un grand retentissement jusqu'au parlement belge).

- 3ème éd. 1904 (les contenus n'ont pas changé; mais, en réponse aux contestations, l'auteur remplit la nouvelle édition de citations tirées des ouvrages des auteurs socialistes les plus marquants).

- 4ème éd. (cfr. ci-dessous l'ouvrage: Le socialisme...)

+ *Conseils aux jeunes Confrères qui débutent dans l'apostolat salésien*, Liège, Ecole professionnelle S. Jean-Berchmans, 1906, 85 pp.

+ *Recueil de conférences données aux confrères et au personnel laïc*, quand il était encore directeur de la maison de Liège, sur l'application du système préventif, particulièrement sur l'assistance.

- Publication sous forme de brochure; les conférences ont été retravaillées en vue de leur publication; ce livre devint le manuel de formation pédagogique de plusieurs générations de Salésiens belges.

+ *Manuel des jeunes confrères qui débutent dans l'Apostolat Salésien*, Liège, Ecole professionnelle S. Jean-Berchmans, 1907, 210 pp..

+ *Nouvelle édition de Conseils aux jeunes confrères...*, fortement augmentée, avec un titre légèrement modifié. Sous forme de livre.

- 2ème éd. Liège, Société industrielle d'Arts et Métiers, 1910.

+ *Mémoire à conserver et à relire de temps en temps*, Liège, 12 juin 1912.

- Un mémoire confidentiel, adressé aux Directeurs, où il parle, entre autres, du soin des vocations religieuses et sacerdotales.

+ *La bonté de Jésus signalée à l'admiration de la jeunesse chrétienne. Amour et Confiance*, Liège, Société Industrielle d'Arts et Métiers, 1916, 239 pp. .

+ *Livre de catéchèse et de méditation, destiné aux jeunes "dans les premières luttes de la vie", mais aussi aux personnes éprouvées, aux malades, aux vieillards...*

+ *Le jeune éducateur chrétien. Manuel pédagogique selon la pensée du Vén. Don Bosco*, Liège, Société Industrielle d'Arts et Métiers, 1917, 256 pp.

- Réédition (4ème éd.) du *Manuel des jeunes confrères*, sous un titre nouveau, adaptée à un public aussi non-salésien.
- Avec une recommandation de Fr. Cerruti, Conseiller général des études de la Congrégation salésienne: "commentaire consciencieux et développé des règles pédagogiques que nous a laissées (...) Don Bosco, un appui ferme et un guide à suivre..."
- Le livre ne manqua pas son effet et fut tenu en haute estime, au moins dans les milieux catholiques belges.

+ *Le socialisme. Son oeuvre de démolition religieuse, morale et économique*, Liège, Société Industrielle d'Arts et Métiers, 1918, 130 pp.

- Cette publication se présente comme la 4ème éd. de la partie annexe: *Le socialisme...*, de l'ancien manuel: "*Capital et travail...*", mais maintenant nantie d'une existence indépendante et d'un titre propre.

- Une nouvelle édition "revue et mieux documentée que dans ses trois éditions précédentes" d'après l'auteur; en quelque sorte un ouvrage nouveau, bien que le fond (son contenu) date de plus de 15 ans.

La partie annexe de "*Capital...*", contre le socialisme, est maintenant présentée comme la partie principale. L'auteur s'en explique dans la dédicace: "les pages consacrées à démasquer les erreurs socialistes se trouvaient comme enfouies dans le Manuel; elles se présentaient comme un appendice d'importance secondaire et n'attiraient nullement sur elles l'attention du lecteur. Nous avons jugé que désormais il devait en être autrement".

+ *Aujourd'hui et demain. Au jeune homme de vingt ans*, Liège, Société d'Arts et Métiers, 1916, 211 pp.

- Livre d'éducation sexuelle en vue du mariage.

+ *Aux Salésiens et aux...Coopérateurs salésiens. Saint François de Sales et le Bon Plaisir de Dieu*, Liège, Ecole d'Arts et Métiers Saint-Jean-Berchmans, 1919.

- Un livret publié en guise de "souvenir", adressé spécialement aux Coopérateurs salésiens, au moment de quitter la Belgique pour partir en Angleterre.

2. Publications sur le Père Fr. Scaloni

Cfr. Verbeek L., *Les Salésiens de l'Afrique Centrale. Bibliographie 1911-1980*, Rome, LAS, 1982.

+ Biographie coloniale belge (Bruxelles 1948-1958), 7 vol.:

M. Coosemans, art. "*Scaloni (Don François)*", Tome V (1958) 733.

+ Dizionario biografico dei Salesiani (Valentini-Rodinò, Torino 1969):

Art. "*Scaloni Francesco*", pp. 256-257.

+ Lavoratori italiani nel Congo Belga (P. Diana, Roma 1961):

Art. "*Scaloni Francesco*", p. 398.

+ Tribune Congolaise, 2 juillet 1914, p. 3; 15 avril 1926, p. 2.

+ Bulletin salésien (bulletin français):

- Ferraris P., *Congo belge*, 36 (1914) 155-156 (sur le voyage du Père Scaloni au Congo).

- *Le P. François Scaloni*, 48 (1926) 176-177 (in memoriam).

+ Bulletin salésien (bulletin belge):

- *Transfert* 17/1(1956) 16-17 (sur le transfert des restes mortels du P. Scaloni au cimetière de la Kafubu).

+ The Salesian Bulletin (bulletin anglais)

- M. de Bary, S.C., *A visit to the Congo*, 19.3.1926, 18/2 (1926) 88-91.

- *The late Francis Scaloni, S.C. Provincial of English Province*, 18/3 (1926) 81-83.

- M. de Bary, S.C., *Last Illness and death of Very Rev. Francis Scaloni in the Congo*, 18/4 (1926) 117-120 (lettres sur les derniers jours de sa vie).

- *Letter of B. O'Riley*, 18/4 (1926) 180.

+ L'Ami des Anciens (Liège):

- *Vers le Congo*, 10/35 (1913) 295 (départ au Congo).

+ Journal du Katanga (journal d'Elisabethville 1911-1925):

- *Visite de Don Scaloni* (28.2.1914).

+ La Concorde (de Liège):

- Gilkinet A., *Réception solennelle du R. Don Scaloni et de nos vaillants missionnaires*, 4/42 (1914) 1-3.

- *Visite de Don Scaloni*, ibidem (?).

+ Echo de Don Bosco (Tournai):

- *Nécrologie: Don F. Scaloni*, (?) (1926) 68.

3. Sources sur l'histoire de l'oeuvre salésienne

a) En général:

- E. Ceria, *Annali della Società salesiana*,

Vol. II: *Il rettorato di Don Michele Rua (1888-1898)*, Turin, SEI, 1943.

Vol. III: *Il rettorato di Don Michele Rua (1889-1910)*, Turin, SEI, 1946.

Vol. IV: *Il rettorato di Don Paolo Albera (1910-1921)*, Turin, SEI, 1951.

b) En Belgique (et au Congo):

- *Entraîneurs des jeunes: les Salésiens de Don Bosco*, s.l., [1949].

- Druart A., *Les origines des oeuvres salésiennes en Belgique (1891-1914)*, in "Salesianum", 38 (1976) 653-684.

- Druart A., *Le recrutement salésien en Belgique (1891-1914)*, in "Ricerche storiche salesiane", 5 (1984) 243-273.

- Delacroix H., *Les cinq étapes de l'implantation des Salésiens en Belgique*, in "Ricerche storiche salesiane" 11 (1987) 191-243.

- Delacroix H., *Cent ans d'école salésienne en Belgique*, in "Ricerche storiche salesiane" 16 (1990) 9-65.

- Bossuyt O., *Het salesiaanse technisch onderwijs 1891-1914*, Dissertation de licence, non publiée, Leuven, K.U.L., 1977.

- Staelens Fr., *De salesianen van Don Bosco in België (1891-1931) met bijzondere aandacht voor hun aanwezigheid in Vlaanderen*, Dissertation de licence, non publiée, Leuven, K.U.L., 1987 (l'auteur parle, entre autres, des prises de position politiques du Père Scaloni).

- Fonck Fr. et Ney Gabriel, *De l'orphelinat Saint-Jean Berchmans au Centre scolaire Don Bosco. Cent ans de présence salésienne à Liège (1891-1991)*, Liège, Ed. de l'Institut Don Bosco, 1992.

c) Au Congo (Katanga):

- Ferraris P., *Une excursion au Katanga (Congo belge)*, Liège, Société industrielle d'Arts et Métiers, 1918, 122 pp.
Premier ouvrage d'histoire salésienne africaine; contient entre autres, une chronique de la visite canonique du P. Scaloni en 1914.

- Sak J., *Monographie des Missions salésiennes au Congo-belge (œuvres de Don Bosco) 1911-1924*, Elisabethville, Mission St. François de Sales, 1924, 22 pp.
Une chronique imprimée des premiers temps. Dans la dédicace est cité le nom du Père Scaloni: "fondateur des Missions belges" salésiennes au Congo.

- Auffray A., *En pleine brousse équatoriale. Histoire de la Mission salésienne du Katanga*, Turin, SEI, 1926.

- Verbeek L., *Ombres et clairières. Histoire de l'implantation de l'Eglise catholique dans le diocèse de Sakania, Zaïre (1910-1970)*, Rome, LAS, 1987.

d) En Angleterre et en Irlande:

- Dickson W. J., *Refounding or renewal. A historical case study*, in "Ricerche storiche salesiane" 17 (1990) 457-464.

- Dickson W. John, *The dynamics of growth. The foundation and development of the Salesians in England*, Rome, LAS, 1991.

4. Publications concernant le contexte de l'oeuvre du Père Scaloni

- Vanpoucke E., *Les Salésiens de don Bosco et le système préventif en Belgique, en Allemagne et aux Pays-Bas*, in Carlo Nanni (a cura di), *Don Bosco e la sua esperienza pedagogica: eredità, contesti, sviluppi, risonanze. Atti del 5° Seminario di "Orientamenti Pedagogici"*, Venezia-Cini 3-5 ottobre 1988, Rome, LAS, 1989, pp. 214-235.

- Lepage E., *La Fédération nationale des patronages. Une réponse du monde catholique belge au problème de l'adolescence populaire (1922-1940)*, in G. Cholvy (éd.), *Le patronage, ghetto ou vivier? Actes du Colloque des 11 et 12 mars 1987*, Paris, Nouvelle Cité, 1988.

- Gadille J., *Missions salésiennes et inculturation*, in "Ricerche storiche salesiane" 16 (1990) 211-224.

- Prellezo J.-M., *La risposta salesiana alla "Rerum Novarum". Approccio a documenti e iniziative (1891-1910)*, in A. Martinelli et G. Cherubin (a cura di), *Educazione alla fede e Dottrina sociale della Chiesa, Atti XV Settimana di Spiritualità per la Famiglia salesiana*, Rome, Dicastero per la Famiglia salesiana, 1992, pp. 39-91.
- Prellezo J.-M., *Studio e riflessione pedagogica nella Congregazione Salesiana 1874-1941. Note per la storia*, in "Ricerche storiche salesiane" 12 (1988) 35-88.
- Philippe M.-D., *De l'amour*, Paris, Mame, 1993 (en particulier le chap. V: L'amour-passion: St. Thomas d'Aquin: pp. 101-127).

5. Sources d'archives

a) Archives salésiennes de Lubumbashi

- Scaloni Fr., "Mon voyage au Congo - Notes et impressions -Causeries et impressions": manuscrit autographe de 169 pages (de petit format); manquent la deuxième et troisième partie. Position: Farde A1: origine du vicariat: rapport du voyage du R.P. Scaloni au Congo en 1914.
- Rinaldi F., lettre mortuaire de Fr. Scaloni (15 avril 1926)
- Chronique du Collège d'Elisabethville: "Ephémérides de la Mission (...) St. François de Sales (1911-1939).
- Chroniques de Kiniama et de Sakania.
- Cahier des compte-rendus du Conseil de la Maison du Collège: "Chapitre de la Maison - Institut St. François de Sales Elisabethville (1925-1939)".
- Farde 1 - Origine de l'oeuvre salésienne au Congo.
- Farde 5 - SAK. Correspondance avec le provincial, 1919-1946.

b) Archives salésiennes de Rome

- S. 6423: Visite de Don Scaloni (1926).
- S. 6421/22: Sakania: Corrispondenza con i superiori (1913-1958).

c) Archives de l'Evêché de la Kafubu (Sakania-Kipushi)

- Farde 12: (correspondance: n° 179 et 180).
- Farde 95: (lettre du Provincial au Ministre Renkin: 1910).

d) Archives de l'Archevêché de Lubumbashi

- Dossier non classé "Salésiens" (correspondance Laloux-de Hemptinne).

e) Archives Affaires étrangères

- AE/M 618 Enseignement. Etablissements scolaires - Elisabethville

- AE/M 619 Enseignement. Etablissements scolaires en particulier - Elisabethville.

TABLE DE MATIERES

PREFACE	1
PREMIERE PARTIE: BIOGRAPHIE ET PORTRAIT SPIRITUEL	6
A. VIE ET OEUVRE	7
1. En Italie, en France et en Italie	7
2. Son rôle dans la fondation de l'oeuvre salésienne au Congo	9
3. Le premier développement de l'oeuvre salésienne au Congo	13
4. Sa première visite canonique en Afrique (1914)	15
5. L'évolution de l'oeuvre salésienne après son retour en Europe	25
6. En Angleterre, en Irlande et en Afrique du Sud	28
7. Sa dernière visite canonique en Afrique (1926)	32
8. Sa mort et les faits subséquents	39
9. Hommage posthume	43
B. PERSONNALITE ET FIGURE SPIRITUELLE	44
1. Caractère et première éducation	44
2. Son sens de l'adaptation	45
3. Homme de relations	46
4. Travailleur infatigable	47
5. Courage, audace et prudence dans le gouvernement	47
6. Son souci d'une formation solide	49
7. Le noyau de sa spiritualité	50
8. Homme de combat	51
DEUXIEME PARTIE: PENSEE SOCIALE ET PEDAGOGIQUE	
A. IDEES SOCIALES ET POLITIQUES	57
1. Origine, développement et sources de la pensée du Père Scaloni	57
2. Son réquisitoire contre le socialisme	58
3. Les causes de la question sociale (d'après le Père Scaloni)	62
4. Le problème fondamental et sa solution	62
5. Sa critique de Marx	63
6. Utopie et collectivisme dans la solution socialiste	64
7. Son réquisitoire contre le capitalisme	65
8. Les solutions proposées par le Père Scaloni	66
a) Les trois bases de l'ordre social	66
b) Les solutions concrètes	66

B. EDUCATEUR ET PEDAGOGUE SALESIEN	69
1. Les sources de sa pensée pédagogique	69
a) La tradition salésienne et son expérience personnelle	69
b) Le milieu intellectuel catholique franco-belge	70
c) La pensée aristotélicienne et thomiste	71
d) L'évolution des idées pédagogiques du Père Scalonì	73
2. Les éléments fondamentaux de sa réflexion pédagogique	74
a) Prendre au sérieux la diversité des tempéraments et des caractères	74
b) Eduquer, c'est former le caractère	75
c) Prendre au sérieux l'aspect passionnel, émotif de l'éducation	76
d) Diriger, stimuler, modérer, corriger les "passions"	79
3. L'intervention de l'éducateur dans les différents domaines passionnels	80
a) le domaine de la sensualité, de la sexualité et de l'affectivité	80
b) le domaine des biens matériels et de l'argent	80
c) le domaine des valeurs, des intérêts, des attraits, des loisirs	80
d) L'amour de soi	82
e) L'aspiration profonde au bonheur	82
4. Une éducation intégrale	83
a) Une éducation religieuse	83
b) Une éducation morale	85
c) Une éducation sociale, familiale et artistique	85
5. Méthodes et activités éducatives	86
a) La méthode éducative salésienne	86
b) Les activités éducatives salésiennes	87
6. Quelques institutions éducatives	88
a) Sa vision sur l'internat	88
b) Sa vision sur le patronage	89
7. Aspects spécifiques de la pédagogie du Père Scalonì	91
a) La formation de la jeunesse ouvrière	91
b) La formation à l'engagement social et politique	92
Annexe: une prière pour les jeunes	94
CONCLUSIONS	95
BIBLIOGRAPHIE	101